

ARCANES



ALBERT COSSERY  
Un complot  
de saltimbanques

EDITIONS JOELLE LOSFELD

Albert Cossery

Un complot  
de saltimbanques

ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD

COLLECTION ARCANES DIRIGÉE PAR JOËLLE LOSFELD

© Éditions Joëlle Losfeld, 1993.

© Éditions Joëlle Losfeld, département de Mango littérature, 1999.

© Éditions Gallimard, 2006.

Assis à la terrasse du café, Teymour se sentait aussi malchanceux qu'un pou sur la tête d'un chauve. Toute son attitude exprimait le désœuvrement, le vide morbide, la désolation qui affectaient son âme en cet instant mémorable où il découvrait sa ville natale après six années d'absence passées à l'étranger. Son excès d'infortune lui conférait une sorte de prestige fatal, le faisant ressembler à quelque monarque déchu, victime d'une trahison universelle. L'air complètement hagard, il semblait figé dans la douleur ; une douleur suffocante et qui allait s'amplifiant à mesure que son regard tentait d'assimiler avec une vive répugnance le terne paysage environnant. On eût dit que tout ce qu'il voyait avait le don de renforcer son affliction. De temps en temps, il fermait les yeux – et son visage prenait alors une expression d'extase nostalgique – comme s'il se retirait dans un monde de souvenirs gracieux, auquel des liens presque charnels le rattachaient encore. Mais ces éphémères plongées dans un passé récent, au lieu de le soulager, ne faisaient qu'accroître sa peine par leur contraste avec l'implacable réalité qui l'assaillait dès qu'il rouvrait les yeux. Des larmes d'amertume et d'impuissance lui piquaient les paupières et il s'efforçait de les refouler, car, malgré son extrême accablement, il avait conscience de ce que son apparence pouvait avoir de bizarre pour les quelques clients dispersés sur la terrasse et qui commençaient à l'observer avec une attention inquiète. D'ailleurs, il n'avait aucune consolation à attendre de ces esprits obtus, incapables d'apprécier à sa juste valeur l'incommensurable détresse de sa situation. Comment aurait-il pu leur expliquer que le motif de son désespoir n'était ni la ruine financière ni la perte d'un parent, mais simplement la vision de sa ville natale et l'effrayante perspective de devoir y séjourner assez longtemps pour y périr d'ennui. Un pareil aveu n'aurait eu aucune chance d'être compris par ces rustres qui devaient sans doute s'imaginer qu'ils habitaient une cité féerique. Ils ne croiraient jamais qu'il existât d'autres lieux sur la terre plus réjouissants que leur propre ville. Teymour enviait leur ignorance ; eux, au moins, ne souffraient point et n'avaient ni le désir ni la faculté de se livrer à des comparaisons. Ce qui n'était malheureusement pas son cas.

C'était un jeune homme de vingt-six ans environ, vêtu avec une élégance néfaste pour cette ville de province particulièrement arriérée ; en effet, il arborait des vêtements d'un goût excentrique et raffiné, dont le style, la qualité des étoffes employées, dénotaient une provenance manifestement étrangère. A certain détail – par exemple son imperméable à ceinture de couleur mastic – on l'eût pris aisément pour un touriste, s'il n'était avéré que jamais aucun touriste ne s'était fourvoyé dans cette ville depuis sa lointaine fondation. S'ajoutant à cet éclat vestimentaire, de nature presque subversive, on discernait en lui une prestance, une aisance de manières, une distinction, assurément acquises au-delà des mers et dans la fréquentation d'une race privilégiée adonnée aux plaisirs et aux splendeurs des grandes capitales internationales. Cette allure singulière le désignait à la perspicacité de ses concitoyens aussi ostensiblement que s'il eût été une danseuse du ventre s'exhibant sur une estrade. Teymour n'avait pas prévu cette périlleuse confrontation et il appréhendait les réflexions malveillantes que sa mise glorieuse n'allait pas manquer de susciter. Allait-on le prendre pour l'un de ces officiers de police de la nouvelle génération qu'il avait vus envahir dès l'accostage le bateau qui le ramenait dans son pays ? Eux aussi portaient des imperméables – pas aussi bien coupés que le sien, il est vrai – et cette similitude vestimentaire était suffisante pour induire en erreur le jugement de ces provinciaux rétrogrades. Teymour se rappelait comment ces officiers l'avaient interrogé sur un ton tranchant et soupçonneux, comme s'il avait été un assassin notoire et non un fils de notable

revenant dans son pays après plusieurs années d'études à l'étranger. Il lui avait fallu montrer son diplôme d'ingénieur chimiste pour les amadouer et les rendre plus déférents à son égard. C'était la première fois qu'il se prévalait de ce diplôme, et il fut grandement satisfait de l'effet qu'il produisit sur ces représentants de l'ordre pourtant si imbus de leur importance. Néanmoins, il avait gardé de cette rencontre un souvenir assez déplaisant, et la pensée qu'on pût le confondre avec cette sinistre engeance aggravait son malheur de façon irrémédiable.

Il y avait trois jours déjà que Teymour était revenu de l'étranger, mais ce n'est que ce matin qu'il avait osé sortir de la maison paternelle. Pendant ces trois jours il n'avait fait rien d'autre que se lamenter sur son sort et pousser des soupirs d'une telle ampleur, que seuls des murs épais empêchaient de se répandre au-dehors. Finalement, il en était arrivé à la conclusion qu'il se conduisait d'une façon puérile en retardant l'inéluctable. Il lui fallait se soumettre à l'effroyable destin qui l'attendait, c'est-à-dire recommencer à mener l'existence d'une taupe dans sa ville natale ; chose qu'il ne pouvait concevoir sans une horreur panique. Avec le courage d'un condamné à mort sur le chemin de la potence, il avait donc entrepris ce funeste pèlerinage, espérant contre toute attente trouver l'inappréciable lueur d'un réconfort. Et maintenant tout lui paraissait plus morne, plus désastreux que ce qu'il avait imaginé dans ses pires prévisions. A commencer par ce café où il était assis et qu'il fréquentait assidûment dans sa jeunesse ; à cette époque il s'appelait le « Phare », et Teymour s'en souvenait comme d'un endroit cossu, ultra-chic, où il paradait du matin au soir en compagnie d'adolescents de son âge, comblant leur oisiveté par l'étalage de leurs premières connaissances érotiques. Il était effaré de retrouver une ambiance sordide, là où naguère il avait cru côtoyer le grand luxe. Pourtant, c'était toujours le même café ; la seule nouveauté consistait dans son changement d'enseigne ; il s'appelait à présent le « Réveil », sans doute à cause de la proximité de la statue, d'inspiration rénovatrice, qu'on avait érigée sur la place durant son absence. Cette place elle-même, il s'en rendait compte, n'était qu'une espèce de vaste terrain vague de forme rectangulaire, bordé sur trois côtés de hautes maisons aux façades lépreuses et aux fenêtres munies de barreaux, semblables à de vieilles prisons abandonnées, et sur un côté par le fleuve aux eaux boueuses qui traversait la ville. Sous le ciel gris de novembre, la statue du « Réveil de la Nation » trônait sur son socle, prodiguant éternellement son appel stérile ; elle figurait une paysanne en robe stylisée, le bras tendu en un geste énergique vers les quartiers pauvres, au-delà du fleuve, comme pour fustiger la torpeur de ses habitants, mais qui, en vérité, semblait vouloir se plaindre qu'on l'eût réveillée, elle, pour voir cette abomination. Teymour eut un sourire sarcastique pour cette allégorie présomptueuse ; personne n'était réveillé et ne se réveillera jamais dans cette ville tout au plus bonne à tenter des archéologues en chômage. Et, tandis qu'il fixait cette éclosion incongrue au milieu de la place, il fut saisi d'une angoisse nouvelle, issue de l'alarmant silence qui régnait alentour. Par un prodige qui n'était certainement pas dû à une soudaine surdité, tous les bruits de la ville, ainsi que les voix des clients sur la terrasse perdaient leur densité originelle pour n'être plus que légères rumeurs, qu'imperceptibles chuchotements, comme si tous les sons qu'il percevait se produisaient à des distances considérables. Les rares voitures qu'il voyait passer sur la place semblaient se propulser sur un sol ouaté, et leurs mécanismes n'émettaient que des crissements bénins aussi pathétiques que des râles d'enfant dans le lointain. Pour Teymour, habitué depuis plusieurs années à l'effroyable tintamarre des métropoles géantes, ce silence emplie de chuchotements représentait un danger plus sournois que tout le reste. C'était l'indice que cette ville allait l'engloutir pour toujours et que même ses soupirs désespérés ne pourraient être entendus nulle part. Malgré lui les larmes jaillirent de ses yeux et il baissa d'instinct la tête pour cacher sa honte à l'observation des autres clients. Un moment il demeura aveuglé, puis, peu à peu, comme à travers une brume, il entrevit les maigres contours

d'une poule à moitié déplumée, venue d'on ne sait où, qui picorait rageusement les minuscules grains de terre incrustés dans le carrelage fendillé de la terrasse. C'était une poule vieille et osseuse, échappée d'une famine, pas de celles qu'on sert dans un repas de noce. Le regard trouble qu'elle lui lança distillait la mélancolie désespérante d'un être humain. Teymour se revit brusquement transporté sur une autre terrasse de café, parsemée d'une multitude de pigeons, dans la radieuse perspective d'une avenue triomphale ; puis, sur une place ornée de fontaines jaillissantes, où pullulaient de blanches colombes ; puis, au bord d'un océan, contemplant un vol de mouettes par un matin d'été lumineux. Ces images surgies d'un passé fabuleux accrurent son sentiment de déchéance ; il gémit sous le choc de la dérision. Ainsi, il était réduit maintenant à cette poule famélique. Il la chassa d'un coup de pied maladroit ; elle voleta en caquetant, mauvaise, laissant une de ses plumes sur le carrelage.

Teymour était l'unique garçon d'une famille honorable de la ville ; son père, propriétaire terrien, assez à l'aise, avait toujours vécu en rentier, ne soupçonnant même pas qu'on pût travailler dans sa famille. Cette façon intelligente de voir la vie ne devait rien à une haute culture philosophique ; le vieux Teymour était pratiquement inculte. Seul son instinct l'avait guidé dans ce choix judicieux. Il aimait la vie, et il aimait surtout trop les siens pour les voir travailler. Cependant, vers le tard – peut-être la lecture quotidienne du journal l'avait-elle rendu inquiet sur les transformations dans le monde –, il s'était entiché de l'idée saugrenue de voir son fils acquérir un diplôme ; et, suprême ambition, un diplôme d'ingénieur chimiste, à cause de quelques actions qu'il possédait dans la raffinerie de sucre, la seule industrie de la ville. Cette exigence tardive aurait été probablement rejetée par l'intéressé, si celui-ci n'avait entrevu dans la vanité paternelle un moyen de passer quelques années à l'étranger où, savait-il de source sûre, les plaisirs étaient fascinants et la luxure à son comble. Comme tout jeune homme confiné dans sa province, il rêvait de mener une vie dissolue. L'occasion lui était enfin offerte de contrôler ces échos enchanteurs touchant l'abondance du vice dans certaines capitales de l'Occident. Il partit donc, plein d'ardeur, à la conquête de ces délices mythiques, sans omettre la promesse fallacieuse d'un prompt retour, muni d'un diplôme. Il ne fut pas déçu.

Dès les premiers temps de son séjour à l'étranger, il dut s'avouer qu'il n'aurait jamais pu imaginer une pareille magnificence dans la débauche. Stupéfait par la variété des jouissances, la multiplicité des tentations, il s'y consacra avec frénésie, remettant toujours à plus tard ses ennuyeuses études. Même s'il l'avait voulu, il n'aurait pas trouvé assez de loisirs pour une activité sérieuse. Petit à petit, il en vint à se persuader que c'était perdre son temps et sa jeunesse que d'étudier toutes ces matières insanes destinées à faire de lui un fonctionnaire. En conséquence, il ne s'était inscrit dans aucune université, n'avait acheté aucun livre de chimie, mais, par contre, une garde-robe élégante et coûteuse indispensable à son goût du panache. Au cours de longues nuits, il avait aimé des femmes sublimes et connu toutes sortes d'émotions et d'aventures. Quelques mois de cette existence glorieuse suffirent à lui faire oublier qu'il était là pour obtenir un diplôme ; sauf les rares fois où il recevait une lettre de son père s'inquiétant de l'état et des progrès de sa science. Ce rappel à l'ordre le mortifiait pendant quelques heures, puis il était repris par le rythme de sa vie nouvelle et il n'y pensait plus.

Les années se succédant sans qu'il vît revenir son fils, le vieux Teymour commença à s'émouvoir de la lenteur de ces études interminables ; il ne comprenait pas qu'il fallût tant de temps et d'argent pour acquérir un diplôme fût-il d'ingénieur chimiste. N'ayant jamais fait lui-même des études de ce genre, il se perdait en conjectures et n'osait prendre conseil de personne dans la crainte de provoquer la malveillance. Puis vint un moment où sa patience l'abandonna et il expédia à son fils des lettres de

plus en plus pressantes, le sommant de rentrer dans les plus brefs délais, sinon il lui couperait les vivres. Ce chantage auquel il répugnait, le vieux Teymour y était poussé par l'urgence de mettre fin à une situation intenable. Il avait tellement vanté dans son entourage les succès universitaires de son fils que, celui-ci tardant à reparaître au bout de tant d'années, les gens commençaient à croire qu'il était mort. Sans se départir de la politesse en usage, ils montraient par des hochements de tête significatifs qu'ils n'étaient point dupes. Le digne vieillard ne savait plus quoi répondre lorsqu'on lui demandait avec une ironie non dénuée de pitié des nouvelles de son illustre progéniture. D'autre part, il avait déjà intrigué et obtenu pour le jeune homme un poste d'ingénieur à la raffinerie de sucre, et l'éternelle absence du futur candidat n'allait pas manquer à la longue de devenir scabreuse. C'était cette dernière raison, la plus importante, qui l'avait conduit aux seules représailles à sa disposition pouvant activer le retour de ce fils oublieux, qu'il regrettait maintenant d'avoir envoyé se perdre dans ces louches contrées ravagées par le stupre.

Anéanti par l'ultimatum paternel, Teymour se trouva dans l'obligation de faire ses bagages et de dire adieu à cette vie plaisante conçue à la mesure de ses ambitions. Mais cela n'était pas aussi simple. Avant de prendre le chemin du retour, il lui fallait se munir d'un diplôme ; il n'était pas question de se présenter devant son père les mains vides. Avisé depuis longtemps déjà qu'il pouvait s'en procurer moyennant finance, il se mit en quête de ce maudit parchemin et, après maintes démarches discrètes il en acheta un, en bonne et due forme – aussi beau qu'un vrai – pour une somme exorbitante qui le rejeta d'emblée au niveau d'un clochard. Il dut voyager en troisième classe, à bord d'un bateau d'une compagnie bâtarde qui traitait ses passagers comme des bagnards et avec la même rigueur anciennement employée sur les galères. Au cours de cette pénible traversée, il eut le loisir de se préparer à la mort lente et barbare qui l'attendait dans sa ville natale. Le bateau, presque à la dérive, semblait ne jamais devoir rencontrer un port, n'importe lequel. De temps à autre, Teymour allait retirer son diplôme de sa valise et le soumettait à un examen attentif, afin d'y repérer un défaut de fabrication, une erreur ou un oubli qui l'eussent rendu inutilisable. Mais à chaque fois le diplôme subissait son expertise avec succès ; il était même trop impeccable pour ce qu'il pensait en faire. Teymour poussait alors un soupir de soulagement et remettait le diplôme dans sa valise. Ça, au moins, c'était quelque chose de solide, le seul élément positif de ces six années de soi-disant études, et que nul n'aurait l'outrecuidance de lui contester. Son ignorance des premiers rudiments de la chimie, au lieu de l'alarmer lui paraissait, au contraire, bénéfique. Comme cela il ne risquait pas de se trahir en proférant des inepties. Il était décidé à se comporter modestement et à ne pas se glorifier de ses connaissances. Et même cet emploi d'ingénieur à la raffinerie de sucre – dont son gâteux de père s'était plu à l'en avertir dans sa dernière lettre pour l'inciter à revenir – ne saurait dévoiler son imposture. L'esprit sceptique et narquois de Teymour l'avait toujours empêché de croire aux emplois réclamant de réelles compétences. Selon lui, personne n'était compétent. N'importe quel imbécile était prêt à exhiber un vrai diplôme, mais ce n'était pas là l'essentiel ; l'essentiel c'était de se donner la mine de quelqu'un qui sait mais qui répugne à divulguer son savoir, du moins devant des subalternes. Quant à ses futurs collègues, il était sûr qu'ils n'en savaient pas plus que lui ; par contre, il avait sur eux un mérite certain, celui de l'imagination. Tout le voyage se passa dans ces divagations réconfortantes.

Le vieux Teymour était si ému par l'apparition de son fils devenu, croyait-il, ingénieur, qu'il en bégayait presque d'attendrissement ; il n'attendit pas que les effusions fussent terminées pour lui réclamer ce diplôme qu'il était allé chercher si loin. Il avait hâte de le voir de ses propres yeux. Teymour s'exécuta et présenta à son père le mince parchemin roulé avec la nuance de respect qu'on doit à un dignitaire à qui l'on offre un présent inestimable. Le vieux reçut le présent avec un égal

respect, le déroula précautionneusement, puis mit ses lunettes pour déchiffrer ce trésor venu de l'étranger pour attester de la science de son fils. Il demeura longtemps à ce déchiffrement, sa figure prenant peu à peu une expression d'infini désappointement ; il semblait trouver risible qu'un bout de papier qui n'était même pas doré, pût coûter tant d'efforts et surtout des dépenses aussi considérables. Apparemment, le format du diplôme le décevait, comme s'il s'était attendu à quelque document d'au moins un mètre de long, gravé d'appréciations élogieuses sur son propre compte. Le vieux Teymour considérait avec juste raison qu'il était pour quelque chose dans l'obtention de ce diplôme, et il lui apparaissait qu'on l'avait délibérément oublié dans cette affaire. Ce bout de papier, avec ses signatures figiolées et illisibles, l'humiliait par sa sécheresse typographique. Il le tenait par les deux bouts et essayait de le distendre dans le vain espoir de le voir s'allonger ; mais le diplôme demeurait immuable et résistait à cette tentative d'allongement. Le vieux Teymour fut obligé de céder devant l'inertie de cette matière coûteuse, de crainte qu'une déchirure ne vînt aggraver encore sa frêle consistance. Il poussa un soupir d'incrédulité et regarda son fils avec commisération.

— Il n'est pas bien grand, dit-il. J'espère que tu n'as pas oublié tout ce qu'on t'a appris. Ce bout de papier m'a coûté une fortune.

Teymour se taisait, il avait presque pitié de son père. Mais une espérance insensée lui fit dire :

— Père, si tu le désires, je peux en obtenir un plus grand mais il faudrait que je m'en retourne là-bas quelques années encore.

— Oh non, cela nous suffit, s'écria le vieux Teymour. Après tout, ce diplôme m'a l'air assez convenable pour notre ville. Ce que je n'aime pas, c'est la pâleur de ton visage. Tu as dû beaucoup travailler pendant toutes ces années. Aussi, repose-toi et dans quelques jours tu te présenteras à l'usine. On t'y attend. J'ai tout arrangé pour toi. Ils sont tous curieux de te voir à l'œuvre.

Et maintenant, en se remémorant cette scène, Teymour avait l'impression qu'elle faisait partie d'un rêve absurde. Il tentait de se persuader qu'il dormait, et qu'un moment viendrait où il se réveillerait, délivré de ce pesant cauchemar. Il ferma longuement les yeux afin de créer la confusion nécessaire à l'accomplissement du miracle. Quand il les rouvrit, un spectacle étonnant s'offrit à sa vue. Pendant quelques secondes, il resta sidéré, s'efforçant de distinguer l'étrange équipage vivement coloré – tranchant sur la grisaille environnante – qui, venant du fond de la place, avançait comme au ralenti en direction de la terrasse. C'était un vieux fiacre, tiré par un cheval étique, et qui semblait crouler sous le poids des nombreuses femelles en robes d'apparat qui le remplissaient jusqu'à ras bords. Le fiacre avançait péniblement, soit qu'il prît une allure de promenade, soit que le cocher n'osât pas fouetter son cheval de crainte de le tuer. Il mit un temps interminable pour arriver devant la terrasse du café, et Teymour put alors contempler de près les filles en toilettes pailletées et aux décolletés impudiques qui s'y vautreient, riant et gesticulant, en proie à une hystérie de mascarade. Il était difficile de savoir leur nombre, tellement elles étaient agglutinées les unes aux autres, composant un amoncellement de chairs et d'étoffes, traversé par les éclairs des paillettes et des bijoux de pacotille. De cet amas de créatures festoyantes, émergeait une figure immobile et terrifiante, semblable à celle d'un monstre hybride, ni homme ni femme, entièrement saupoudré de poudre blanche, comme pour effacer sous ce masque de plâtre toute expression humaine. Ses yeux d'un noir flamboyant étaient impénétrables et vides comme des yeux morts fardés pour l'éternité. Elle demeurait rigide et hautaine, indifférente à tout ce déluge d'allégresse feinte qui faisait trembler le fiacre. Teymour fut un moment subjugué par ce visage d'ogresse opulente emportant ses folâtres victimes vers son repaire, puis il détourna son regard et le reporta sur une fille – la plus jeune et la plus belle du groupe – qui se tenait sur le siège près du cocher, vêtue d'une robe de tulle rose presque transparente. La fille s'était emparée du fouet qu'elle brandissait au-dessus de sa tête en

poussant des cris de femelle en rut besognée par un géant. Elle paraissait la reine de ce magnifique équipage, aussi fantastique et délirant qu'une vision entrevue au cours d'un rêve érotique.

Le fiacre passa, rasant les abords de la terrasse ; il fit un tour complet de la place et, au bout d'un moment, on le vit revenir. Cela ressemblait à la parade d'un cirque. Les robes des filles aux couleurs criardes scintillaient des mille feux de leurs paillettes, enduisant d'une tache lumineuse et mouvante, aussi illusoire qu'un mirage, le morne paysage de la place. Teymour s'aperçut qu'autour de lui les clients s'étaient levés de leurs chaises pour mieux savourer le spectacle prestigieux de ces filles aux chairs apparentes entassées dans le fiacre et qui comblaient leur vanité en les interpellant et en leur jetant des œillades enflammées ; d'autres clients sortis de la salle, se tenaient sur le seuil, béats d'admiration et de convoitise. Teymour entendait des exclamations, des soupirs rauques simulant une volupté bestiale, mêlés à des quolibets obscènes. Ces diverses manifestations avaient pour objectif la fille placée près du cocher, laquelle s'étant mise debout à présent, se livrait à une espèce de danse du ventre du plus puissant effet sur la virilité de ces hommes qui, un instant auparavant, semblaient abrutis par un sommeil millénaire. Soudain, ils se mirent à applaudir et à hurler des encouragements à la jeune danseuse. Celle-ci, comme pour répondre à leur appel frénétique, accentua encore plus le mouvement de ses hanches, releva sa robe et tendit son ventre d'adolescente dans un geste lascif et éhonté ; puis leur tira la langue à plusieurs reprises en manière de défi amoureux. Alors une immense clameur libératrice déferla sur la terrasse. « Voilà le réveil de la nation », pensa Teymour tandis que le fiacre s'éloignait et disparaissait au coin de la place. Il restait étourdi, oubliant son propre malheur, n'ayant retenu de cet extraordinaire spectacle que le visage blafard de la matrone, siégeant tel un monstre implacable au milieu de sa ménagerie de filles. Malgré lui il frissonna comme au souvenir d'une bête malfaisante.

Le garçon se tenait près de lui, livide, encore sous l'effet de la commotion qu'il avait subie au contact de cette luxure itinérante. Teymour ne put s'empêcher de lui demander :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— D'où sors-tu, Excellence ! Tu ne connais pas le bordel de Wataniya ? C'est le plus chic de la ville.

— Excuse-moi. J'ai été longtemps en voyage.

— Ah, je comprends, fit le garçon en l'observant attentivement. Vois-tu, c'est la coutume maintenant. Chaque fois que Wataniya racole pour son bordel une nouvelle recrue, elle loue un fiacre et la promène dans toute la ville en compagnie des anciennes. Comme cela les clients éventuels peuvent déjà apprécier la marchandise. On appelle ça de la publicité.

Il s'exprimait avec ferveur, son œil terne reflétant une sorte d'érotisme sordide et résigné.

— Quel progrès ! dit Teymour. De mon temps cela n'existait pas. Je te remercie de m'avoir renseigné.

— A ton service, Excellence ! Crois-mois, tu ne vas pas t'embêter. Tu as vu la petite putain, celle qui s'exhibait près du cocher. C'est elle la nouvelle : elle n'a même pas quinze ans. A la voir, on dirait la fille d'un ministre.

Le garçon regarda une dernière fois du côté où venait de disparaître le fiacre et son visage chafouin devint maussade et triste, comme s'il regrettait tous ces appâts charnels échappés à sa concupiscence. Puis il rentra dans la salle où l'appelait une voix stridente, laissant Teymour tourmenté par sa réflexion au sujet de la fille. Pourquoi la jeune putain serait-elle la fille d'un ministre ? Il mit un certain temps avant de s'apercevoir que c'était là une expression usitée parmi les gens du peuple pour rehausser la valeur d'un être ou d'un objet en l'accolant au prestige d'un personnage de haut rang. Cet oubli le mortifia et lui fit comprendre à quel point il était devenu



imperméable à cette ville et au langage imagé de ses habitants. Et sa mortification s'accrût encore à l'idée que le bordel tenu par cette créature effrayante, nommée Wataniya, serait son unique délasserment à l'avenir. Certes, durant son long séjour à l'étranger, il lui était arrivé de visiter des bordels de toutes sortes, mais c'était par pure curiosité intellectuelle, plus que par obligation ; tandis qu'ici ça serait sans aucun doute un des rares plaisirs – et peut-être le seul – à sa portée, la seule possibilité de joie à laquelle il pût prétendre. Il fut soudain saisi d'attendrissement sur lui-même et décida de rentrer à la maison.

Mais cette résolution pusillanime dura peu ; avant d'aller s'enfermer chez lui, il devait revoir Medhat, cet ami d'enfance auquel il n'avait jamais cessé de penser pendant toutes ces années. Au fond, il n'était sorti ce matin que dans l'intention d'accomplir cette démarche, bien qu'il reculât le moment de se trouver en face de son ancien camarade ; attitude due à un sentiment de culpabilité et à l'appréhension que lui causaient ces retrouvailles. Dans les premiers temps qui suivirent son départ, il avait écrit à Medhat quelques lettres assez banales, l'informant de sa santé et de son vif contentement, puis il avait interrompu cette correspondance, non pas d'une façon délibérée, mais presque à son insu, entraîné qu'il était par une euphorie et une exaltation incessante, découlant de la découverte d'un monde nouveau. Cependant, ce superbe détachement – né du désir inconscient de détruire tout lien concret avec le passé – n'avait jamais signifié un amoindrissement de sa tendresse envers cette amitié lointaine. Car chaque épisode de sa vie aventureuse, chaque plaisir éprouvé au hasard des rencontres fortuites, chaque minute d'une situation insolite et glorieuse n'avaient de sens que parce qu'il se voyait déjà les racontant à Medhat. C'était cette complicité accordée à son camarade resté au pays, qui avait donné un certain relief et une émouvante mélancolie à ses aventures les plus insignifiantes. Mais maintenant qu'il était enfin en mesure de lui relater tous les aspects de cette vie ardente qu'il avait menée là-bas, il se demandait si Medhat était à même d'imaginer, sinon de comprendre par la simple raison, des choses aussi vertigineuses. Le croirait-il seulement ? Pouvait-il concevoir les prodigieuses félicités qui lui furent dispensées ; et comme on n'explique pas à un aveugle la lumière du jour, ses paroles n'allaient-elles pas se heurter au vide et à l'incrédulité ! Il se rendait compte qu'aucune puissance du langage ne serait capable de décrire, même approximativement, cette atmosphère paradisiaque qu'un décret paternel avait sauvagement abolie. Mais si Medhat ne pouvait le comprendre, qui donc l'écouterait dans cette ville ?

Comme le porteur d'une nouvelle invraisemblable et qui risque de ne pas être cru, il redoutait qu'on le prît pour un hâbleur. La nature de sa confidence était si énorme, si inconnue dans ces régions, qu'il lui paraissait préférable de la taire, s'il ne voulait pas déclencher une émeute. Il était comme un homme en avance de plusieurs siècles sur ses compatriotes, et obligé de garder pour soi le secret d'une invention d'une importance incalculable.

Aussi, n'était-ce pas sans inquiétude que Teymour se préparait à cette rencontre avec son ancien camarade. Dans quel état de décrépitude morale allait-il trouver Medhat ? Il savait vaguement que celui-ci travaillait au journal local, qu'il s'était marié et avait même eu un enfant. Ces renseignements puisés à des sources domestiques avaient de quoi surprendre de la part de Medhat et dénotaient une évolution pour le moins navrante de ses hautes qualités intellectuelles. Serait-il par hasard devenu un fonctionnaire, un petit-bourgeois englué dans la routine provinciale, un être morne et voué à une destinée mesquine ? Cette éventualité n'était pas à exclure, car qui oserait prétendre résister à l'ambiance annihilante de cette ville. Teymour avait du mal à concilier l'image d'un Medhat marié et père de famille avec celle du jeune homme plein d'humour qu'il avait connu naguère, uniquement soucieux de dépister dans cette puante nécropole, des plaisirs introuvables et fuyants. C'avait été le seul parmi ses camarades de jeunesse avec qui il avait pu nouer une complicité à toute épreuve,

fondée sur la reconnaissance de leur goût réciproque pour une vie futile et joyeuse. Il se souvenait encore de leur soif irraisonnée de jouissances, de leur manie d'échafauder, malgré l'aridité d'un terrain hostile, toutes sortes de projets tortueux destinés à leur procurer quelque amusement. C'était vraiment une époque lamentable, et en même temps si grandiose, car réussir à s'amuser avait pour eux le mérite d'un exploit. Que Medhat ait pu, après tant d'années, conserver intacts son esprit facétieux et sa faculté diabolique de déceler un détail savoureux même dans un tombereau d'ordures, c'était ce que Teymour espérait encore. A vrai dire, cet espoir téméraire ne l'avait jamais abandonné ; il lui était absolument vital pour survivre au malheur qui le frappait. Ce désir qu'il avait de croire en la permanence du caractère de son ancien camarade, se nuançait par moments d'une crainte mortelle. Il lui semblait alors qu'il arrivait trop tard et que l'esprit de Medhat était déjà atteint par la moisissure immonde qui rongait cette ville.

Le son d'une voix provenant de la table voisine le fit tressaillir ; il tourna légèrement la tête et regarda le client à l'aspect de paysan cossu qui parlait au garçon sur un ton d'autorité souriante. C'était un homme d'un certain âge, encore très fringant, enveloppé d'un large caftan en laine noire richement brodé de fils d'or, au col et aux manches, et coiffé d'un turban blanc immaculé ; ses énormes moustaches aux pointes relevées, teintes d'une couleur ocre, avaient l'air d'un postiche dont il s'était affublé pour brouiller son identité. Son visage surchargé de cet ornement insolite rappelait à Teymour une peinture surréaliste. Pour régler sa consommation, il avait ouvert et posé devant lui un gros portefeuille en peau de chèvre, gonflé de billets de banque et, ostensiblement, il le laissait traîner sur la table, comme un témoignage de sa parfaite solvabilité. Le garçon lui répondait avec une obséquiosité touchante et lui faisait des courbettes comme à un grand seigneur féodal visitant les bas-fonds de son royaume. Malgré la structure savamment compliquée de leur conversation, Teymour comprit que l'homme était en quête d'un divertissement. Cela le plongea dans la stupéfaction.

Quand le garçon fut parti, l'homme remit son portefeuille boursouflé dans la poche de son caftan, puis s'adressa à Teymour avec la politesse d'un noble voyageur se renseignant auprès d'un autochtone de qualité :

— Tu habites cette ville ? Seigneur !

— Oui, dit Teymour avec un soupir.

— Quelle chance tu as ! reprit l'homme à qui le soupir de Teymour parut chargé de contentement. Permets-moi de t'envier. Moi, je vis à la campagne ; je ne viens ici que de temps en temps pour mes affaires. Quelle belle ville !

Teymour ne répondit pas ; soutenir une discussion sur la beauté de la ville avec ce pauvre ignare, équivalait, dans les circonstances présentes, à un suicide. Il se contenta de hocher la tête d'un air douloureux et tragique, comme si ce muet assentiment lui avait été arraché par un tortionnaire.

— Aujourd'hui, c'est un jour faste, dit l'homme en se levant. J'ai l'intention de profiter des plaisirs de la ville avant de regagner ma campagne. Salut sur toi.

Il s'en alla du pas décidé d'un noceur confiant que rien, pas même un désert, ne saurait démoraliser.

Teymour s'appliquait à percer le mystère de cet optimisme vaillant, quand, de nouveau, il fut tiré de sa méditation par un spectacle inattendu et charmant. Cette fois il ne s'agissait pas d'un fiacre charriant des femelles en délire, mais d'une simple bicyclette enfourchée par une jeune fille de quatorze ans, qui déboucha sur la place comme un bolide. La jeune fille, accoutrée à la façon d'une saltimbanque, avait le corps moulé dans un maillot collant couleur chair, barré à la taille par une ceinture d'étoffe rouge : une courte tunique de velours grenat, rehaussé de paillettes, enserrait son buste juvénile, laissant entrevoir sous le maillot les rondeurs minuscules de ses seins. Son maquillage

réduit à deux taches roses sur les joues et au bleu turquoise qui ombrait ses paupières, donnait à son visage impavide l'apparence d'une poupée mécanique. Elle pédalait sans effort, détendue et gracieuse, se dandinait en tous sens et, parfois, lâchait le guidon, les bras en croix, maintenant le pilotage de son engin par de légères secousses de ses membres inférieurs. Arrivée à quelques mètres du café, elle freina son allure et se mit à décrire des cercles et des méandres, évoluant dans un espace de plus en plus restreint pour finalement s'arrêter, roues bloquées, en équilibre instable. Puis, brusquement, elle reprit sa course insouciant. En passant devant Teymour, elle sourit et lui fit de la main un geste de bienvenue, comme si elle venait de reconnaître en lui quelqu'un de très cher, attendu depuis longtemps. Teymour, étonné et ravi, voulut lui rendre son salut, mais la jeune saltimbanque s'était déjà envolée sur sa bicyclette. Il explora du regard tous les recoins de la place, espérant la voir surgir à l'improviste ; il s'accrochait à cette fugitive apparition comme un naufragé à la moindre épave rencontrée. Dans le sourire chaleureux de la jeune fille, il avait deviné la secrète tendresse d'une complicité fraternelle. Quoiqu'il advînt désormais, il savait qu'une infime joie se cachait pour lui dans les replis ténébreux de cette ville. Il se leva et quitta le café, hanté par ce souvenir magique comme par une vague promesse de bonheur. En approchant de la statue, il eut la curiosité d'examiner la paysanne aux contours stylisés debout sur son socle. Vue de près, elle évoquait une créature implorante dont le bras levé semblait accuser des bourreaux invisibles. Teymour admira l'habileté du sculpteur qui avait su intégrer dans son œuvre ce symbole de l'oppression apparent et terrible dans les sinuosités de la pierre. Pour qui savait déceler l'ironie, il y avait là une sorte de message ingénieux laissé par l'artiste. Le cœur de Teymour déborda de reconnaissance pour cet humoriste inconnu qui avait dû bien rire en exécutant cette commande aux frais du gouvernement.

Teymour s'engagea sur le pont métallique qui enjambait le fleuve, puis, au bout de quelques pas, il s'arrêta pour humer l'air frais et humide, chargé de senteurs marines. De lourdes felouques aux voiles blanches triangulaires naviguaient avec lenteur dans les eaux boueuses, ravivant en lui l'ivresse des départs. Sur la rive qu'il venait de quitter, des villas isolées d'une laideur massive étalaient leur luxe minable face à l'autre rive où, derrière un horizon tacheté de palmiers, s'étendait le quartier populaire avec ses masures, ses cahutes et ses venelles crasseuses. C'était dans cette partie misérable de la ville que Medhat, quelque temps avant le départ de Teymour pour l'étranger, s'était installé par esprit de révolte contre le conformisme et la tristesse des quartiers bourgeois. Teymour se hâta de traverser le pont, poussé par la croyance que dans ce quartier populaire il y aurait peut-être quelques relents d'une vie tumultueuse ; il n'avait pas oublié que le peuple avait toujours été plus drôle que ses maîtres. Malheureusement cette estimation se révéla illusoire ; il n'y avait aucune espèce d'animation dans ce fouillis d'habitations branlantes et de venelles désertes. Le silence ici était encore plus impressionnant, c'était le silence rituel de la pauvreté, dans lequel le moindre bruit acquérait une résonance tragique. Les quelques boutiques ouvertes étaient plongées dans la pénombre et l'on n'aurait jamais pu deviner quel commerce elles pratiquaient, aucune trace de marchandises n'étant visible. Une chèvre galeuse, vagabonde et solitaire suivit Teymour avec l'insistance d'une fille publique et vint se frotter à ses jambes d'une manière lascive, comme si elle avait l'habitude de forniquer avec les hommes. C'est en cette galante compagnie que Teymour s'achemina vers la demeure de son ancien camarade, en prenant bien soin de ne pas se perdre.

Etendu tout habillé sur son lit, Medhat souriait malicieusement en pensant à son ami Teymour et à la façon dont il comptait le recevoir. Il était loin de s'abandonner à l'émoi qu'auraient dû provoquer normalement en lui ces retrouvailles. Depuis trois jours il s'attendait d'un instant à l'autre à voir Teymour apparaître pour lui faire part de son infortune. Il le connaissait assez pour savoir qu'en ce moment même Teymour ressassait son malheur et se croyait exilé dans sa ville natale. Aussi, Medhat s'était-il promis de ne faire aucune allusion à ces six années passées par son ami hors de son pays et de se comporter comme si cette longue période n'avait jamais existé. Il n'éprouvait aucune envie d'écouter les jérémiades d'un type assez stupide pour se laisser subjugué par le pittoresque des contrées lointaines. Le pittoresque l'ennuyait. Il avait un mépris inné pour toute cette humanité remuante et férue de voyages qui semblait courir derrière le bonheur, mais, en fait, n'arrivait qu'à tourner en rond, inapte à saisir autre chose qu'une vérole de plus ou de moins. Ce mépris découlait d'un instinct profond et non d'une attitude visant à la critique sociale ; il y avait longtemps que la réforme de ses contemporains avait cessé de l'intéresser. Il avait mieux à faire. Le combat qu'il menait était son combat personnel, journallement renouvelé, et ne tendait qu'à détourner à son profit une parcelle de cette joie égarée parmi les hommes, souvent imprévisible et méconnaissable. Avec cette éthique simple, essentiellement réaliste, il parvenait à être parfaitement heureux et, de plus, n'importe où ; il n'y avait pas pour lui d'endroits spécialisés dans le bonheur. Et ce n'était pas son ami Teymour qui allait lui prouver le contraire par le récit de ses aventures à l'étranger. Tous les pays avaient leur contingent complet d'imbéciles, de salopards et de putains. Il fallait être un débile mental pour croire qu'il se passait ailleurs des choses prépondérantes. La seule diversité était celle du langage ; c'étaient partout les mêmes imbéciles, les mêmes salopards et les mêmes putains qui s'exprimaient dans des langues différentes, voilà en quoi consistait toute la nouveauté. Medhat refusait d'absoudre l'aberration de ceux qui apprenaient toutes sortes d'idiomes étrangers afin de pénétrer le sens des mêmes âneries qu'ils pouvaient entendre chez eux sans se déplacer et gratuitement. Pour sa part, il n'avait jamais été tenté de parcourir la planète à la recherche de sensations soi-disant transcendantes parce que situées dans des hémisphères éloignés. A quoi servait de changer de continent, d'aspirer à d'autres climats, si l'on n'était pas d'abord capable de regarder autour de soi ? Medhat n'avait rien à reprocher à la ville dans laquelle il vivait depuis toujours. Sous ses apparences trompeuses – et il faut le reconnaître assez dépressives – elle recélait des trésors d'insanités et de folies meurtrières, pouvant rivaliser avec n'importe quelle capitale du monde. Pour s'en convaincre, il suffisait simplement de ne pas être aveugle.

Son regard se posa machinalement sur l'enfant qui jouait sur le plancher de la chambre avec une boîte de biscuits vide, et il s'amusa à imaginer la tête que ferait Teymour devant ce tableau de famille. A vrai dire, cet enfant n'était pas le sien ; il avait épousé sa mère, déjà enceinte, à la suite d'une décision hautement fantaisiste. Deux ans plus tôt, un vieil ouvrier de la raffinerie de sucre – brave homme de sa connaissance et habitant dans le voisinage – était venu lui confier que l'une de ses filles, à peine nubile, se trouvait enceinte des œuvres d'un balayeur municipal disparu depuis dans la nature. Le vieil homme n'envisageait pour échapper au déshonneur rien d'autre que de tuer sa fille. Mais c'était un homme paisible et débonnaire, le contraire d'un sauvage, et son rôle de vengeur lui répugnait. Considérant que Medhat était le seul personnage instruit du quartier, il avait eu le désir de le consulter sur cette triste affaire. Medhat, ému par la détresse du vieillard et sentant le péril où

L'engageait cette consultation, essaya longuement de le détourner de cette entreprise macabre. L'autre réagissait comme un sourd aux conseils du jeune homme, ne faisait que hocher la tête et répéter sans cesse qu'il fallait se dépêcher car le scandale frappait à sa porte. La situation était d'autant plus risible que le pauvre hère ne possédait même pas de couteau pour exécuter son projet. Il attendait toujours, accroupi sur le sol, ses yeux rougis par le trachome fixés sur Medhat comme sur un oracle. Soudain une idée folle naquit dans l'esprit de Medhat, une idée dangereusement optimiste, mais qui lui parut comme l'unique solution acceptable par ce père déshonoré. Il allait se marier avec la fille et organiser une noce où il inviterait tous ses amis et connaissances. Il aurait ainsi une belle soirée en perspective et surtout une occasion inespérée de sortir de la routine ; une noce – sa propre noce ! – c'était quelque chose de tout à fait imprévu dans le domaine des réjouissances. Le vieil homme crut qu'il plaisantait quand Medhat lui offrit de devenir son gendre, mais au bout de patientes palabres, il partit la tête haute, convaincu que toute sa famille venait d'accéder à une promotion sociale miraculeuse.

Le mariage eut lieu une semaine plus tard suivant la meilleure tradition populaire. Il y eut un cortège, des musiciens et un banquet qui dura jusqu'à l'aube. Medhat n'avait jamais eu l'intention d'user de ses droits conjugaux : il n'avait pensé qu'à sauver un vieillard du déshonneur et, en même temps, organiser une noce pour se distraire. Comme il habitait un logement de deux pièces, il en avait cédé une à la fille en attendant qu'elle ait son gosse ; ensuite, il pourrait dignement la répudier. Mais les circonstances l'amènèrent à agir autrement. D'abord, la fille était assez jolie et elle lui démontra sa reconnaissance par une soumission et une adoration sans bornes. C'était encore une petite fille qui écarquillait les yeux devant le luxe de sa nouvelle demeure, car, par rapport à la sordide cahute de ses parents, le logement de son époux l'éblouissait par son faste. Medhat s'était senti embarrassé pour lui expliquer qu'il l'avait épousée pour la frime. Durant les mois de gestation, il s'accoutuma si bien à sa présence qu'il ne voulut plus la renvoyer, et quand elle accoucha, il la garda avec l'enfant. A présent elle avait grandi, était devenue presque une femme, et même une ménagère accomplie. Medhat ne regrettait pas l'idée baroque qu'il avait eue un jour pour satisfaire son goût des festivités ; il était même tenté de se décerner des éloges. En fin de compte ce mariage l'enchantait ; il passait des moments très agréables à jouer avec la mère et l'enfant.

L'enfant rejeta la boîte de biscuits vide et se mit à geindre doucement en agitant les mains en direction de Medhat comme pour lui rappeler son sens des responsabilités paternelles. Mais celui-ci, dont la pensée était toujours occupée par la réapparition inopinée de son ami Teymour, parut ne pas s'en apercevoir. Que Teymour fût resté six années absent, se pavanant dans les capitales étrangères, cela semblait à Medhat aussi commun que s'il avait résidé pendant tout ce temps dans n'importe quel village des environs. Il ne se souciait nullement d'accorder la moindre considération à quelqu'un pour une question de distance ; ç'aurait été une prime donnée à l'ignorance. Dès le début, Medhat avait été choqué par le départ de Teymour ; il y voyait comme un vice de caractère juvénile, presque de l'infantilisme. Qu'est-ce que Teymour espérait trouver en partant ? Outre que ce départ avait été une trahison envers lui-même, il était aussi la négation de leur mutuelle conception du plaisir, qui consistait à jouir de la vie dans ses manifestations les plus primaires et les plus saugrenues. Et quel était donc le lieu du monde où de tels ingrédients étaient les plus nombreux et les plus apparents, sinon dans cette ville où à chaque pas l'étrange et le quotidien semblaient spontanément réunis. Une pareille coalition d'absurdités fondamentales et de sottises vaniteuses ne se pouvait trouver nulle part ailleurs. Medhat se demandait parfois si cette humanité souterraine, ces êtres d'une mentalité insoupçonnée qui évoluaient autour de lui, faisaient partie d'une réalité vivante ou imaginaire, tellement leurs actions atteignaient avec facilité une sorte de délire extravagant. Il avait toujours eu la

prescience d'être au centre d'un univers insondable et mystérieux, plus attachant qu'aucun autre. N'ayant aucune ambition d'ordre matériel, narguant l'argent et les honneurs, il s'était arrangé pour mener une existence à peu de frais, mais riche de loisirs, lui permettant d'approfondir la connaissance intime de sa ville. Sa collaboration au journal local se réduisait à un ou deux articles par mois, fondés sur la misère des ouvriers de la raffinerie de sucre, d'un ton satyrique et provocant, et à propos desquels il passait pour un personnage subversif. Il n'ignorait pas qu'il était sous la surveillance directe du chef de la police, lequel le prenait pour un terrible conspirateur. Cette méfiance des autorités le réjouissait par son humour ineffable, car si Medhat conspirait, ce n'était nullement dans un but politique, mais toujours dans l'espoir de susciter un quelconque divertissement. Au moment même où le chef de la police le soupçonnait des pires desseins contre le gouvernement, Medhat déployait des miracles d'ingéniosité et de patience en vue de débaucher une fille trop bien gardée par ses parents. On le voyait souvent chuchoter aux oreilles de ses amis, parcourir la ville la démarche équivoque et l'air secret, s'arrêter pendant des heures sous une porte cochère et fixer une fenêtre dans la maison d'en face. Tous ces faits et gestes étaient enregistrés en haut lieu comme autant de manœuvres visant à l'écroulement du régime. Medhat entretenait ce malentendu qui durait depuis des années et en retirait des satisfactions inouïes telles que Teymour n'avait jamais pu en connaître à l'étranger. Mais cet imbécile devait être à présent imperméable à la drôlerie d'une pareille situation et allait sûrement se complaire dans une mélancolie abusive qui risquait de jeter la perturbation dans leurs futures relations. Pour cette raison, Medhat était résolu à lui ôter son auréole de martyr en refusant d'écouter ses doléances. Il fut arraché à ses réflexions par l'entrée de Nuri dans la chambre.

— Le repas est prêt, dit-elle.

Nuri semblait à peine sortie de l'enfance. Gracieusement vêtue d'une robe de cotonnade bariolée de fleurs jaunes, les cheveux cachés sous un mouchoir de voile noir noué sur la nuque, elle portait avec une singulière dignité tout un assortiment de bijoux en faux or et en verre de couleur, qui lui donnait l'apparence d'une jeune sultane magiquement incarnée dans un intérieur misérable pour y apporter l'abondance et la prospérité. Toute cette bibeloterie valait à peine quelques piastres et se composait de cadeaux offerts par Medhat qui aimait la voir ainsi parée d'une richesse illusoire. Elle se tenait immobile, dans une attitude de soumission complète, baissant les yeux comme si sa reconnaissance lui interdisait de regarder son époux en face. Ce comportement agaçait Medhat qui n'était pas encore parvenu à la soustraire au sentiment de sa faute et de l'obligation qu'elle lui devait. Il avait beau lui répéter qu'elle ne lui devait rien, qu'il l'avait épousée parce qu'il était fou d'amour pour elle, elle restait butée dans sa gratitude nocive. Medhat sauta au bas du lit, prit l'enfant dans ses bras et l'éleva en l'air à plusieurs reprises. L'enfant cessa de geindre et sourit d'aise.

— J'en ferai un montreur de singes, dit-il à la jeune femme. Qu'en penses-tu ?

— Comme tu voudras, répondit Nuri. Tu es le maître.

Medhat reposa l'enfant par terre puis, comme s'il venait de découvrir qu'il était en retard pour un rendez-vous important, il se précipita vers la porte.

— Il faut que je parte, lança-t-il à la jeune femme. Ne m'attends pas pour déjeuner.

Il sortit de chez lui presque en courant. Il avait perdu tout ce temps à attendre l'arrivée de Teymour, et maintenant à cause de ce renégat, il arriverait sans doute trop tard à son rendez-vous. Il se hâtait, plein de rancune contre son ancien camarade de jeunesse, lorsqu'il aperçut celui-ci zigzaguant dans la ruelle, l'air hébété, comme s'il cherchait son chemin à travers un labyrinthe. La vue de son ami lui fit battre le cœur et l'espace de quelques secondes il s'arrêta interdit, frappé d'une heureuse stupeur. Tout son amour pour Teymour venait d'éclater d'un coup. L'autre ne l'avait pas encore reconnu ; il venait dans sa direction tâtonnant comme un aveugle. Medhat respira largement et

feignit une totale désinvolture. Il s'approcha de Teymour, l'accosta comme s'il l'avait vu la veille, et dit en s'emparant de son bras et en l'entraînant avec lui :

— Ah, te voilà enfin ! Tu sais que nous avons juste le temps !

Cette façon cavalière de l'accueillir produisit sur Teymour un effet suffocant. Il se laissa entraîner par Medhat, la pensée horrifiée par cet acte de monstrueuse indifférence. Il y avait six ans que Medhat ne l'avait pas vu, et pourtant il l'accueillait comme s'il n'était jamais parti à l'étranger, sans même s'inquiéter de sa santé, sans même paraître étonné de le revoir. Un pareil traitement était pour le moins injurieux, mais Teymour ne ressentait aucune colère, tellement cela lui semblait extravagant. Enfin il parvint à dire :

— Où m'emmènes-tu comme ça ?

— Tu verras, répondit Medhat. Il faut nous presser. Nous allons être en retard !

Medhat avait un sourire malicieux et la fébrilité de quelqu'un qui va rater un événement extraordinaire. Il ne regardait pas Teymour. Il le tirait par le bras, tout en le guidant à travers les fondrières et les flaques d'eau qui jonchaient le chemin. Teymour était trop stupéfait pour réagir contre cette pression, cette hâte vers un but dont il ignorait la nature. Il suivait Medhat sans tenter la moindre résistance, l'esprit soumis à une sorte de fatalisme impérieux. L'étrange conduite de Medhat faisait naître en lui des soupçons démesurés, mais, en même temps, le rassurait par certains côtés. Medhat n'avait guère changé. Il avait toujours eu ce penchant pour le mystère et la conspiration, mais qu'est-ce qui l'empêchait de montrer un minimum de civilités envers un camarade qu'il revoyait après une si longue absence ? Ce seul fait demeurait inintelligible à Teymour, et il en voulait à Medhat d'avoir transformé leurs heureuses retrouvailles en cette course ridicule à travers ces ruelles abominables, parmi les immondices et les déchets de toutes sortes.

La chèvre lubrique se tenait aux aguets au coin d'une venelle ; elle coula vers Teymour un regard langoureux, voulut s'approcher, puis s'immobilisa, indécise.

Sans se tourner vers son compagnon, Medhat demanda :

— Tu connais cette chèvre ?

— Je n'ai pas cet honneur ! Elle m'a suivi tout à l'heure de sa propre initiative. J'ai eu du mal à m'en débarrasser.

— Mes compliments.

— Pourquoi ?

— C'est la putain du quartier. Et tu as déjà fait sa conquête. Elle a dû être impressionnée par tes beaux habits. Fais attention qu'elle ne broute pas ton imperméable. Elle raffole des tissus étrangers.

Cette première allusion à son séjour à l'étranger accabla Teymour, car il y avait perçu, outre l'ironie facile, une pointe d'agressivité dédaigneuse. Medhat paraissait s'amuser beaucoup de son désarroi. Il le traînait de plus en plus vite comme si un danger les eût menacés. La chèvre les suivait de loin, en flânant.

Ils traversèrent le pont à toute allure et Teymour vit, de nouveau, la place avec ses maisons horribles et la paysanne debout sur son socle, le bras tendu vers eux comme pour les désigner à la vindicte populaire. Rien n'avait bougé. Cependant Teymour ne ressentait plus cette angoisse qui l'avait étreint au début de la matinée lorsqu'il était seul à la terrasse du café ; on eût dit que la présence de Medhat avait introduit dans sa vision une légère teinte d'optimisme, la lueur d'une joie imperceptible. Le décor de la place avait perdu son aspect effrayant ; il était devenu à ses yeux simplement médiocre comme à l'époque de sa jeunesse, quand Medhat et lui parcouraient les rues de la ville, mus par leur appétit d'aventures libertines, sans se préoccuper du cadre de leurs exploits. Il semblait à Teymour qu'il respirait plus à l'aise et que l'immense poids qui oppressait sa poitrine

s'était définitivement dissipé, laissant en lui une espèce de curiosité pathétique pour cette ville endormie dans sa laideur. Chose étrange, il eut soudain le pressentiment de tout ce qu'il y avait de caché derrière ces apparences méprisables, et pour la première fois, il regarda autour de lui la place, les maisons et la statue ridicule avec l'intérêt ravi d'un homme contemplant ses trésors perdus et retrouvés.

Ce brusque revirement de son état d'esprit lui donna le courage de s'arrêter et de dégager son bras de l'étreinte de Medhat. Celui-ci se retourna et le dévisagea avec étonnement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Allons, avance. Nous sommes très en retard.

— En retard de quoi ?

— Tu verras. Je n'ai pas le temps de t'expliquer. Il s'agit d'une grosse affaire.

— Peux-tu me dire au moins où nous allons ?

— Nous allons au Café du Réveil. C'est tout. Qu'est-ce que tu croyais ?

Teymour hocha la tête et, résigné, suivit Medhat jusqu'à la terrasse du café. Presque toutes les tables étaient occupées maintenant par une clientèle bien vivante lancée dans de vaines palabres, faisant entendre ses rires et ses blasphèmes imagés. Teymour en fut fort surpris, puis il se rappela qu'il était plus de midi et que par conséquent la population de la ville pouvait sans déchoir répondre à l'appel de la statue. Il y avait donc une heure de la journée où la nation se réveillait. Réconforté par cette pensée, Teymour se tourna avec assurance vers son compagnon ; il arborait le sourire piteux d'un ressuscité revoyant les siens et pas encore remis de son sommeil comateux.

Medhat, après avoir soigneusement inspecté la terrasse, s'exclama avec un accent de dépit :

— Le misérable ! Il n'est pas encore là ! Viens, allons nous asseoir.

Ils s'assirent à une table vide au bord de la terrasse et commandèrent des cafés sans sucre comme à une réception funéraire. Medhat gardait le silence, mais son irritation était visible et il ne cessait de jeter des regards furieux vers un coin de la place où devait sans doute apparaître le personnage mystérieux qu'il attendait. Il ne semblait prêter aucune attention à Teymour. Celui-ci, bien qu'il brûlât du désir de s'informer, s'abstenait de questionner son camarade, sachant l'inutilité d'une pareille manœuvre. Il lui fallait s'armer de patience et laisser Medhat lui dévoiler son secret lorsqu'il serait las de jouer au conspirateur. Avec le détachement d'un noceur désabusé (attitude du plus bel effet qu'il avait mise au point à l'étranger), il se mit lui aussi à guetter le coin de la place. L'importance qu'attachait Medhat à ce rendez-vous paraissait énorme, vu la façon dont il s'était précipité jusqu'ici et son désappointement en n'apercevant pas la personne qu'il cherchait. Quelle sorte d'homme attendait-il donc, et pour quelles raisons ? Sans savoir pourquoi, Teymour commençait à s'inquiéter du retard de l'inconnu.

Et si ce rendez-vous préluait à une vraie conspiration ? Cette hypothèse, assez absurde, n'avait rien d'in vraisemblable. Par son père, Teymour était au courant des bruits qui couraient sur Medhat à propos de ses accointances avec les ouvriers de la raffinerie de sucre. On prétendait que c'est sous ses directives secrètes que se fomentaient la plupart des grèves. Son mariage avec la fille d'un ouvrier avait donné à ces rumeurs un sérieux fondement ; on insinuait que cette mésalliance cachait des ramifications politiques. Tous ces racontars d'une petite ville avaient semblé à Teymour odieusement exagérés. Il croyait connaître assez intimement Medhat pour se moquer de ces balivernes le concernant. Mais ce qui se passait en ce moment jetait le trouble dans son esprit. Est-ce que par hasard Medhat aurait découvert une nouvelle forme d'amusement dans ces sortes d'intrigues éminemment dangereuses ? Cela n'était pas impossible. Medhat ne s'arrêtait jamais lorsqu'il était lancé sur la piste d'une aventure plaisante, même si elle lui destinait les pires ennuis. Seulement, Teymour ne se voyait pas revenu dans sa ville natale pour fomentier des grèves. C'était là une



calamité qu'il n'avait nullement prévue.

Ces réflexions l'amènèrent à observer avec méfiance le comportement de son camarade. Medhat semblait toujours la proie d'une agitation intérieure, mais la nature de sa fébrilité avait bizarrement évolué ; on eût dit maintenant l'impatience d'un amant inquiet du retard de sa maîtresse. Avec des gestes furtifs, il lissait ses sourcils, arrangeait le nœud de sa cravate, se passait la main sur les cheveux, comme un vulgaire séducteur se préparant à l'attaque. Cette toilette sommaire terminée, il se redressa sur sa chaise, prit une pose avantageuse, les jambes croisées, la tête rejetée en arrière, le regard vague et énamouré. Cependant que Teymour s'interrogeait sur le sens de ce manège, il vit défiler devant la terrasse une troupe de jeunes écolières, toutes plus moches les unes que les autres, harnachées de tabliers en toile jaune et portant leurs cartables en bandoulière, comme des mendiante leurs besaces. Elles constituaient un triste échantillonnage de la race femelle, et Teymour se demanda avec horreur si ce n'était pas pour ébahir ces jeunes laiderons que Medhat venait d'étaler ses moyens de séduction. Il était en train de s'offusquer de ce manque de goût patent, quand soudain Medhat parut prêt à bondir de sa chaise ; il s'agrippa au bras de Teymour et lui murmura d'une voix surexcitée :

— Regarde ! Elles arrivent !

C'étaient deux magnifiques écolières de quinze à seize ans, les cheveux enroulés en nattes au-dessus de leurs têtes, comme des diadèmes, et dont la démarche et le style noble tranchaient carrément sur l'esthétique fangeuse de leurs condisciples. Leurs livres de classe calés sous l'aisselle, elles se tenaient par leurs doigts entrelacés, et marchaient d'un pas lent et étudié, avec le désir évident de ne pas être confondues avec le reste du troupeau. La ligne harmonieuse de leurs corps minces et flexibles se distinguait nettement sous l'étoffe rêche de leurs tabliers élégamment coupés. Riant et se parlant à mi-voix, elles passèrent devant la terrasse sans leur octroyer le moindre coup d'œil, malgré les mimiques inspirées de Medhat pour attirer leur attention.

— Tu as vu ! s'écria Medhat après le passage des jeunes filles. Ah ! si ce fils de putain avait été là !

— De qui donc parles-tu ? s'enquit Teymour.

— Mais de Imtaz, voyons ! C'est avec lui que j'avais rendez-vous.

— Imtaz, l'acteur ?

— Lui-même.

— Qu'est-ce qu'il fait ici ? Je le croyais en train de se couvrir de gloire dans la capitale.

— Eh bien non. Il est revenu vivre avec nous depuis bientôt trois ans.

— C'est très étonnant. Sais-tu pourquoi il est revenu ?

— Il paraît que c'est à la suite d'un scandale ; un scandale qui a eu lieu sur la scène pendant une représentation. J'ignore de quoi il s'agit au juste.

Teymour demeura pensif. Cet acteur, Imtaz, bien qu'il fût leur aîné de quelques années, avait fait un certain temps partie de leur bande avant son départ pour la capitale, où il devait réussir une carrière foudroyante. C'était un type merveilleux, d'une beauté racée, possédant des dons innés pour le théâtre. Teymour avait eu pour lui une admiration exaltée d'adolescent, et il avait été très heureux de lire les échos de sa réussite rapportés par les journaux. Longtemps il avait pensé à lui comme au seul être qui avait tenté avec succès de s'enfuir de l'ambiance pernicieuse de cette ville. Il ne se serait jamais attendu à le voir revenir et voici que Medhat lui apprenait son retour entouré d'un obscur scandale. Ainsi, Imtaz lui-même avait failli dans son entreprise ; ce retour honteux et sans gloire l'apparentait à sa propre déchéance.

— Je ne sais pas, dit-il, pourquoi l'absence de Imtaz te désole à ce point.

— C'est pourtant facile à comprendre, dit Medhat. As-tu oublié que c'est un acteur extrêmement

connu ? Ses photos ont rempli pendant des années les publications qu'achètent ces demoiselles. Il n'a pas besoin de chercher à les séduire ; il n'a qu'à paraître. Ça nous fait gagner énormément de temps. Les filles tombent comme des mouches, rien qu'en le voyant. Écoute, voici un exemple de son irrésistible pouvoir sur les cœurs féminins. Dernièrement, on donnait ici un film où il jouait le rôle d'un chasseur perdu dans le désert, lequel après maintes aventures se fait piquer par un serpent. Eh bien, crois-moi, à ce moment-là plusieurs filles se sont évanouies dans la salle. On a dû appeler l'ambulance.

— Vous prétendez coucher avec ces filles ! J'ai peine à croire que, gardées comme elles doivent l'être, vous puissiez les débaucher.

— Ne t'en fais pas pour ça, assura Medhat. Elles feront ce que nous voudrons. Je ne suis sur leur piste que depuis très peu de temps. Aujourd'hui, je devais les montrer à Imtaz. Ce salaud m'avait promis d'être là à midi. Il doit encore dormir.

— Mais quelles sont ces filles ? voulut savoir Teymour.

— Ce sont deux sœurs. Et elles appartiennent à l'une des meilleures familles de la ville.

— Alors c'est encore plus dur que je ne croyais. Des filles de bourgeois, c'est quasiment intouchable !

— Tu retardes. On est ici en plein modernisme. Les filles des familles bourgeoises sont les premières à réclamer leur émancipation. Cela devait arriver. Dans toute société en évolution, le progrès social commence toujours par l'indépendance des fesses chez les femmes. Comme c'est le seul progrès qui nous profite, je ne suis pas contre.

Medhat parlait d'une voix grave, mais c'était pour impressionner Teymour et lui faire comprendre que cette ville n'était pas habitée que par des paysans ignares. Il fallait que cet arrogant jeune homme admît au plus tôt la réalité de sa situation et cessât de croire que les turpitudes amoureuses étaient seulement l'apanage de l'étranger. Il scruta le visage de Teymour, cherchant à deviner ses réactions. Mais le visage de Teymour n'exprimait ni la surprise ni le doute ; ces histoires de filles subornées, même si elles n'étaient point véridiques, ne pouvaient que l'enchanter. Il venait d'acquérir une certitude rassurante : Medhat était demeuré aussi frivole que par le passé. Par quelle aberration avait-il cru un instant que Medhat s'adonnait à des complots politiques ? Il eut un rire bref, comme pour se moquer de lui-même.

Un timide soleil perçant les nuages inondait la place d'une lumière chatoyante. Sous cet éclairage, les traits de la paysanne sur son socle semblaient vieillis et comme hagards. Traversant la terrasse, des hommes entraient et sortaient du café, donnant l'impression d'accomplir des missions surhumaines. Des marchands ambulants attelés à leurs baladeuses apparaissaient çà et là sur la place et chantaient les mérites de leurs maigres produits avec des airs de prophètes annonçant des délices paradisiaques. Leur activité parcimonieuse commençait à s'étendre aux alentours.

— Ces filles, demanda Teymour, vous avez un endroit où les emmener ?

— Nous en avons plusieurs, répondit Medhat. La difficulté n'est pas là ; elle réside dans une entière discrétion car nous sommes surveillés. Tu ne sais pas ce qui se passe dans cette ville.

— Que se passe-t-il donc ?

— Figure-toi qu'il y a des gens qui disparaissent !

— Comment ça ?

— Écoute-moi bien. Depuis quelques mois, quatre personnes, essentiellement des notables, ont disparu du jour au lendemain sans laisser de trace. Qu'est-ce que tu penses de ça ?

— Ce n'est pas une blague ?

— Sur mon honneur, c'est l'exacte vérité. D'ailleurs, tu l'apprendras toi-même en lisant les

journaux. Même les journaux de la capitale en parlent.

— J'en suis sidéré, avoua Teymour. Mais que fait la police ?

Medhat regarda autour de lui pour se rendre compte si personne ne les espionnait.

— La police, chuchota-t-il, est complètement dépassée. Elle s'imagine que ce sont des crimes politiques.

— C'est pourquoi elle vous surveille ?

— Elle surveille tout le monde, mais nous en particulier.

— Qu'est-ce qui lui donne à penser que vous faites de la politique ?

— Rien. Mais comment lui prouver le contraire ? C'est une situation théâtrale. Je voulais te mettre en garde. Nous sommes tous suspects.

— Moi aussi ? Mais je viens juste d'arriver !

— Tu peux être sûr que tu es déjà repéré.

Teymour considéra son compagnon avec hébétude, ne sachant s'il devait se tourmenter ou se réjouir de cette extraordinaire méprise. Que la police se fourvoyât jusqu'à prendre Medhat pour un agitateur politique capable d'assassiner les notables du régime, c'était une erreur si grossière qu'elle ressemblait à une farce. Assurément son séjour dans cette ville promettait d'être plein d'imprévus délectables. Il éclata de rire et tapota l'épaule de Medhat comme si ce dernier venait de lui raconter une bonne blague. Pendant un moment, Medhat le fixa sévèrement, puis, cédant à la contagion, il se mit lui aussi à rire.

C'est alors qu'un jeune homme pauvrement vêtu, au visage hâve et pathétique, apparut sur la terrasse, se faufilant furtivement à travers les tables. Medhat interrompit net son rire, et l'interpella :

— Hé, Rezk, viens, je veux te présenter à mon ami Teymour !

Le jeune homme s'approcha d'eux, s'inclina et tendit la main à Teymour d'une manière hésitante, comme s'il redoutait de s'engager dans une réunion où il n'était pas le bienvenu.

— Je suis très honoré, dit-il d'un air contrit et en souriant délicatement.

— Prends donc un café avec nous, reprit Medhat. Je suis heureux de te voir.

— Je suis vraiment navré, dit le jeune homme. Mais il m'est impossible de rester. Il faut que je m'en aille. Excuse-moi.

Il se détourna et fit mine de continuer son chemin, mais Medhat, d'un mouvement brusque, le retint par la manche de sa veste, et dit avec une passion hors de propos :

— Pourquoi ne nous aimes-tu pas, Rezk, mon frère ?

— Moi ! s'exclama Rezk en portant la main à son cœur. Ma parole, tu te trompes. Je vous aime tous, tu peux m'en croire.

— Alors, assieds-toi avec nous. Juste le temps de boire un café. Fais-moi ce plaisir.

Pendant quelques secondes, Rezk parut extrêmement embarrassé, sa pâleur s'accentua et ses yeux fiévreux parcoururent la terrasse, comme à la recherche d'une aide. Puis, avec un sourire résigné, il s'empara d'une chaise et s'assit sans prononcer une parole.

— Voilà qui est bien, fit Medhat. Il appela le garçon et lui commanda un café pour le jeune homme.

La personnalité du nouvel arrivant intriguait moins Teymour que le ton passionnel qu'avait employé Medhat pour lui reprocher son refus de s'asseoir en leur compagnie. C'était là une nouvelle énigme que Teymour était incapable d'élucider, plus ténébreuse qu'aucune de celles qui s'étaient présentées à lui depuis sa sortie de la maison paternelle. Ce jeune homme souffreteux, au costume passablement rapé, se comportant à la manière d'une jeune fille effarouchée, il ne se rappelait pas l'avoir jamais connu ; sans doute était-il encore trop jeune avant son départ pour l'étranger. Mais

quel était son rôle dans le nécessaire complot que Medhat avait savamment monté dans cette ville pour sauvegarder ses plaisirs ?

Teymour attendit calmement de voir comment allait évoluer la conversation. Mais la conversation tarda à reprendre.

Le garçon apporta le café et Rezk se mit à le boire à petites gorgées, conscient des regards des deux hommes qu'il sentait fixés sur lui. Son visage aux traits fins, légèrement crispés comme sous l'effet d'une douleur latente, s'éclairait parfois d'un pâle sourire qui captait la sympathie. Il paraissait sincèrement peiné par la suspicion que Medhat nourrissait à l'égard de ses sentiments amicaux.

— Mon ami Teymour, déclara Medhat, a été longtemps absent de notre ville. Il poursuivait d'interminables études à l'étranger. C'est un homme immensément instruit.

— Des études, dit Rezk d'un ton rêveur et comme s'il était frappé par la résonance de ces mots grandiloquents. Quelle chose merveilleuse ! Je suis enchanté que tu sois revenu de nouveau parmi nous.

— Tout l'honneur est pour moi, répondit Teymour d'une voix égale et sans se compromettre.

— Tu vas le rencontrer souvent maintenant, continua Medhat à l'adresse du jeune homme. Il ne nous quitte plus. Toi qui te plaignais du manque d'hommes cultivés dans cette ville, te voilà servi. Tu vas pouvoir t'entretenir autant que tu voudras avec un esprit supérieur.

— Je n'oserai jamais le déranger, dit Rezk.

— Mais non, tu ne le dérangeras pas, affirma Medhat. N'est-ce pas, Teymour ?

— Pas du tout, répondit Teymour. J'en serai ravi au contraire.

— C'est pour moi une grâce insigne, dit Rezk. En vérité, j'aime beaucoup lire. Je suppose que tu as dû ramener avec toi un tas de livres d'auteurs étrangers ?

— Oui, quelques-uns, dit Teymour. Je serai heureux de te les prêter si cela peut te rendre service.

— Ah, tu me combles ! Je suis ton humble serviteur. Des livres étrangers ici c'est comme une manne céleste !

— Tu vois, dit Medhat. En insistant pour que tu nous tiennes compagnie, je n'avais en vue que ton bonheur. Car je t'aime, moi, Rezk, mon frère.

Rezk avait terminé son café et se préparait à rompre le contact avec ses compagnons par des silences, des hochements de tête, des regards éperdus vers la place. Il attendait le moment de se retirer d'une façon qui ne fût pas interprétée comme un acte d'incivilité.

Ce fut Medhat qui remarqua son malaise et lui facilita la tâche.

— Tu peux t'en aller maintenant, si tu veux, dit-il en souriant.

Rezk se leva d'un bond, semblable à un automate qui se détend.

— Merci pour le café. Très honoré d'avoir fait ta connaissance, dit-il en regardant Teymour avec intensité comme s'il voulait garder pour toujours son image dans sa rétine.

Dès que Rezk fut parti, Teymour demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme ? D'où sort-il ?

— C'est un indicateur de police, répondit Medhat avec une superbe indifférence.

### III

Lorsqu'il se rappelait l'incident, Imtaz ne pouvait s'empêcher de ressentir toute l'atrocité de cet instant où étreignant son partenaire dans un fougueux embrassement, il s'était rendu compte de sa méprise. Il était resté hébété, empli d'une terreur absurde, tandis qu'il entendait les spectateurs dans la salle hurler des sarcasmes, et que sa partenaire – celle qu'il aurait dû censément embrasser – poussait des cris de femme outragée avant de s'affaler, évanouie, dans un fauteuil. Puis le rideau s'était baissé, éloignant les huées et les rires, et il avait alors essayé de comprendre comment avait pu se produire la catastrophe. Pendant une centaine de représentations, il avait joué cette scène (il entraînait dans un salon où l'attendaient sa fiancée et le frère de celle-ci) en se basant sur les places qu'occupaient habituellement ses partenaires. Malgré son extrême myopie, il était capable de distinguer suffisamment les personnages qu'il affrontait pour ne pas se tromper d'une façon décisive. Aussi avait-il cru tout d'abord que ses partenaires s'étaient déplacés au cours de la scène précédant son entrée, et que l'erreur provenait de ce changement. Mais il n'en était rien. Aucun changement de cet ordre n'avait eu lieu : c'était presque délibérément qu'il avait choisi la mauvaise direction. Cette constatation l'amena à chercher à son comportement une explication psychologique. S'était-il précipité sur le frère de sa fiancée, mû par un élan provoqué par son subconscient ? Cela paraissait comme l'explosion d'un acte longtemps refoulé, car il haïssait sa partenaire, une femme d'une quarantaine d'années, aux chairs molles, stupide et vulgaire, qu'un riche négociant avait promue, à prix d'or, au rang d'actrice célèbre. Imtaz avait beaucoup de peine à cacher son dégoût quand il jouait avec elle. Chaque fois qu'il devait la prendre dans ses bras, elle s'accrochait à lui, cherchant sa bouche avec avidité comme un vampire assoiffé de sang. Il était donc fort plausible qu'il eût tenté d'échapper aux embrassements adipeux de cette femme, en se dirigeant d'une manière inconsciente vers son partenaire, jeune homme timide et ne présentant aucun danger. Cette explication le rassura sur la santé de ses yeux et en même temps sur son sens de l'orientation.

Mais il n'était pas le seul à se pencher sur le mystère de son étrange conduite. Les spectateurs qui avaient assisté à son geste malencontreux ne restèrent pas inactifs ; ils s'empressèrent de colporter sur ses mœurs et sur son ascendance les jugements les plus contradictoires. A vrai dire, certains d'entre eux le considérèrent comme un homme sensé et le portèrent aux nues ; c'étaient les pédérastes avérés de la capitale. Ils lui écrivirent une longue épître le félicitant d'avoir pris enfin une décision aussi spectaculaire. Cependant le scandale s'apaisa assez vite, laissant les esprits dans l'incertitude. Pour Imtaz, sa carrière d'acteur se trouva sérieusement compromise. Outre le scandale qui l'obligeait à se faire oublier, il était lui-même fortement mortifié par sa tragique mésaventure. Il ne se sentait plus le courage de donner encore la réplique à des partenaires qui lui devenaient de plus en plus invisibles. Encore une erreur comme celle-là et on le lapiderait. Il serait acculé à révéler une vérité ignorée de tout le monde, même de ses plus intimes amis.

Cette myopie, empirant d'année en année, était la bête noire de son activité d'acteur, Imtaz refusant de porter des lunettes afin de ne pas décevoir les nombreuses admiratrices de son physique avantageux. Porter des lunettes sur une scène lui paraissait une incongruité, étant donné les rôles virils et charmeurs qui lui étaient principalement dévolus. Imtaz n'en portait pas, même à la ville, où il passait pour quelqu'un de distant et de hautain, attitude complètement étrangère à sa nature. En effet, la déficience de sa vision donnait à son regard cet air impénétrable et secret qui était la base même de sa légende. Tout son ascendant sur les foules – et surtout sur les femmes – il le devait à ce

perpétuel climat obscurci dans lequel il évoluait, et où les êtres avec leurs contours imprécis ne semblaient avoir aucune influence sur son destin. Son indifférence aux marques d'intérêt que lui prodiguait un public enthousiaste, aux sourires et aux œillades féminines – pour la bonne raison qu'ils échappaient à son regard – le faisait apparaître comme une idole méprisante, assurée de sa parfaite domination. Imtaz savait que c'était sur cette imposture que reposait toute sa gloire, et il ne pouvait se résoudre à détruire le mythe qu'il incarnait, en révélant au monde son infirmité. Il était prêt à tout, sauf à cela : détériorer son beau visage en l'affublant de lunettes ridicules. Plutôt que de se montrer avec ces instruments barbares – qui eussent donné à l'incident sa vraie signification – il préféra disparaître, et choisit sa ville natale comme lieu de son refuge. Il y possédait un modeste appartement, celui de ses parents morts maintenant tous les deux, qu'il avait toujours gardé parce que se rattachant aux souvenirs de son enfance. Il attendait là que le scandale fût complètement oublié. A son arrivée dans la petite ville, il laissa entendre à ses anciennes connaissances qu'il était venu se reposer des fatigues inhérentes à la vie d'artiste ; on était content de le voir, on ne lui en demanda pas plus, bien que certains échos du scandale fussent parvenus aux oreilles des plus avisés. Mais sa prétendue convalescence durait depuis trois ans déjà et il ne parlait plus de reprendre le chemin de la capitale.

Il continuait à jouer son rôle sur la scène de la petite ville. C'était un théâtre aux vastes proportions où nul truquage ne venait affaiblir la source prodigieuse de la vie, et où aucun rideau ne tombait pour clôturer le drame. Le drame avait ses racines partout, il proliférait dans tous les recoins de la ville. Imtaz se trouvait à présent continuellement inspiré ; il était acteur et en même temps spectateur d'une infinité d'intrigues qu'aucun dramaturge n'aurait pu concevoir. Chaque jour un rôle nouveau lui était offert dans ce déchaînement de passions grotesques et de futilités majeures, auquel ses concitoyens se livraient avec une orgueilleuse ténacité. L'absence d'ovations et de triomphes était ici compensée par un plaisir d'une qualité rare, celui de subjuguier des êtres vrais et d'éprouver leur amour ou leur haine avec un cœur vivant et vulnérable. Il se sentait comme anobli, et plus glorieux qu'il ne le fut jamais sur aucune scène.

Le grand miroir au cadre doré, accroché au mur, ne lui renvoyait qu'un visage flou, aux traits brouillés, semblable à un visage de noyé surnageant dans une eau trouble. Il recula lentement, et ce ne fut plus qu'une tache pâle, à peine une vague lueur dans un lointain brumeux. De tous les vieux meubles familiaux qui garnissaient l'appartement, ce miroir représentait pour lui un piège tenace et toujours présent. Jadis, quand son regard avait encore toute son acuité, il s'était souvent complu dans l'admiration de ce masque de bronze aux lignes pures, dont il s'amusait à modifier les expressions au gré de sa fantaisie. Qu'était devenue cette image de lui-même, et quels changements avait-elle subie depuis tant d'années ? Il ne le saurait jamais plus désormais. Il en était réduit à ce son lamentable : être le seul à ne pouvoir admirer son propre visage. Avec un sentiment aigu de frustration, il se détourna de ce gouffre vertigineux qui ne pouvait lui restituer qu'une part infime et méconnaissable de sa splendeur.

Le piège du miroir le menaçait encore, quand il entendit retentir la sonnette de l'entrée. Il hésita un moment, puis alla ouvrir la porte.

— Salut sur toi ! dit Teymour.

Imtaz reconnut le visiteur à sa voix et fut soulagé de l'accueillir sans être obligé de se pencher vers lui pour déchiffrer ses traits. Il avait rarement l'occasion de pareilles aubaines.

— Quelle heureuse surprise ! dit-il. Excuse-moi de te recevoir dans cette tenue.

Teymour contempla un instant l'ample robe de chambre de soie aux dessins de fleurs dans laquelle était drapé Imtaz, puis s'inclina respectueusement.

— Ne te gêne surtout pas, tu es impeccable. C'est à toi de me pardonner. Mais il me fallait parler à quelqu'un. Il m'arrive quelque chose de terrible.

Imtaz le prit calmement par le bras et le fit pénétrer dans la pièce de réception où trônait le fameux miroir. Quand ils furent assis, Teymour sortit un journal de sa poche, le déplia et le brandit sous les yeux chavirés de l'ancien acteur.

— Tiens, regarde !

— Quoi ? demanda Imtaz. Une nouvelle guerre ?

— Non, répondit Teymour. Seulement un homme qui a encore disparu dans notre ville. Mais celui-là je le connaissais.

Imtaz saisit le journal, le regarda avec attention et sembla s'intéresser au portrait d'un homme habillé en riche villageois et nanti d'énormes moustaches dont les pointes relevées très haut risquaient à tous moments de l'éborgner. Le portrait était encadré de noir comme pour un deuil.

— D'où le connais-tu ?

— Je l'ai rencontré au Café du Réveil, le jour de ma première sortie en ville. Si je me souviens de lui c'est à cause de ses moustaches. Il m'a beaucoup épaté en m'adressant la parole pour me dire qu'il comptait faire la noce avant de rentrer chez lui. Il ressemblait à un riche villageois assez vaniteux de son argent. Pour payer le garçon, il avait sorti un portefeuille bourré de billets de banque et l'avait étalé avec ostentation sur la table.

— C'est tout ce que tu sais de lui ? Il ne t'a rien dit d'autre ?

— Si, quelque chose d'insensé : qu'il m'enviait de résider dans cette ville.

— Et lui, où habitait-il ?

— Un village situé à une quarantaine de kilomètres d'ici. C'est écrit dans le journal. Il devait y retourner le soir même. Mais on ne l'a plus jamais revu.

— Ainsi il comptait faire la noce, dit Imtaz. Cet homme, au moins, était un optimiste. Dommage qu'on l'ait assassiné.

— La police, d'après Medhat, semble croire à des assassinats politiques.

— Elle en est fort capable. Son chef ne voit partout que des complots contre le gouvernement. C'est son cauchemar à cet homme. Et ce n'est pas à nous de nous en plaindre.

— Mais il nous surveille ! fit remarquer Teymour.

— S'il nous surveille pour des crimes, il ne trouvera rien, puisque nous n'assassinons personne. Pendant qu'il est lancé sur cette fausse piste, il ne s'aperçoit pas du reste. Cette histoire fait terriblement peur aux gens ; ils se barricadent chez eux dès la nuit tombée. La police aussi, d'ailleurs. Cela nous convient parfaitement pour organiser nos plaisirs.

— J'avoue que je suis assez intrigué par le mystère de ces disparitions, dit Teymour d'un air pensif.

— Tu commences à t'intéresser à notre petite ville, observa Imtaz. J'en suis bien content. Je craignais pour toi une longue période d'adaptation, pleine de dépit et de souffrances.

Il se leva, fit quelques pas lents à travers la pièce, s'éloignant du miroir et y revenant comme attiré par un aimant. Il ne pouvait rester longtemps assis en face d'un interlocuteur.

L'habitude de la scène le forçait à adopter de multiples attitudes, à donner un ton nuancé à chacune de ses répliques.

— Où en es-tu de tes affaires ? reprit-il. Est-ce que tu ne devais pas bientôt travailler à l'usine ?

— J'ai décidé de ne pas travailler pour le moment, répondit Teymour.

Quelques jours auparavant, Teymour avait pris la résolution de ne pas accepter ce poste d'ingénieur chimiste qu'on lui offrait à la raffinerie de sucre, à l'instigation de son père, actionnaire

sénile de cette entreprise. La crainte qu'on pût déceler la fraude n'avait en aucune façon contribué à cette décision ; son faux diplôme lui semblait toujours aussi valable qu'un autre. La raison en était plutôt un sentiment troublant qui l'incitait à se garder de toute occupation stable, au moment où des événements bizarres allaient se déclencher dans la ville. Ce sentiment vague mais insidieux qui l'enchaînait au sort de la ville exigeait de sa part une totale liberté d'esprit et de mouvements. Il ressentait le besoin d'adhérer le plus profondément possible aux moindres tressaillements qui pouvaient se produire autour de lui. Depuis qu'il avait renoué des relations avec ses anciens camarades de jeunesse, les choses ne lui paraissaient plus aussi simples que le jour de son arrivée ; les apparences commençaient à s'effriter, découvrant peu à peu à ses yeux ébahis de furtifs éclairs d'une vie souterraine, liés à son espérance de bonheur. Le vieux Teymour admit sans peine la lubie de son fils et ne chercha guère à comprendre les motivations de son refus d'accéder à un poste de grade élevé, perdant ainsi le bénéfice de ses longues années d'études. Il aimait mieux cela, méprisant par essence toute ambition mercantile. Le diplôme, malgré son côté étriqué et austère, suffisait à combler sa vanité paternelle. Il le gardait jalousement enfermé dans l'armoire de sa chambre, mais ne manquait jamais de l'exhiber devant les parents et les visiteurs, comme un objet de musée dont l'achat aurait nécessité une fortune.

Imtaz s'immobilisa soudain, enfonça ses mains dans les poches de sa robe de chambre, lança un clin d'œil au miroir, puis demanda :

— Puis-je savoir pourquoi ?

— Je n'ai rien étudié à l'étranger, déclara Teymour. Mon diplôme est un faux que j'ai acheté avant de m'embarquer pour revenir ici. Il le fallait, pour mon père.

— Je comprends, fit Imtaz. Mais je ne crois pas que tu devrais te faire des soucis à propos de cela. Nous vivons dans un monde où tout est faux.

— Je le sais. Et ce ne sont pas les scrupules qui m'ont arrêté. Il y a quelques jours encore, j'étais prêt à accepter ce poste d'ingénieur à la raffinerie de sucre. Tu te doutes bien que la perspective de vivre dans cette ville, après six années passées à l'étranger, me paraissait pire que la mort. Qu'aurais-je pu faire d'autre que de m'abîmer dans un travail quotidien afin d'oublier mon malheur ? Mais maintenant j'ai l'impression que je me dois de demeurer constamment disponible. Je suis comme en attente. Qu'est-ce que j'attends, c'est ça que je ne saurais t'expliquer.

Il se tut et regarda Imtaz comme si celui-ci possédait la clef de toutes les énigmes qui prospéraient dans cette ville. Mais Imtaz était dans l'incapacité de percevoir l'expression quémandeuse de son regard ; sa myopie le rendait invulnérable à ces sortes de désespoirs muets.

— Je ne saurais te dire à quel point tu me fais plaisir, dit-il. J'avais cru un moment que nous allions te perdre.

— Pourquoi me perdre ?

— Ce diplôme était un sujet d'inquiétude pour mon affection. Je dois t'avouer que je n'espère rien de la mentalité d'un ingénieur chimiste, s'appêtant à devenir un fonctionnaire conscient et responsable. Cela nous aurait certainement séparés.

— Tu as pensé que j'avais un vrai diplôme, dit Teymour avec un accent de reproche dans la voix.

— Pardonne-moi. J'ai manqué de sagacité. J'aurais dû comprendre qu'un homme comme toi n'a que faire d'un diplôme.

— Un homme comme moi a pourtant commis une gaffe magistrale. Celle de revenir ici. Avec un peu de courage j'aurais pu m'en tirer autrement. Je paie très cher ma lâcheté.

Imtaz bougea lentement, comme à regret, et revint s'asseoir en face de son visiteur. Il détestait jouer au pédagogue – rôle désuet entre tous. Ce qu'il avait à dire maintenant à Teymour ressortait



d'un concept primaire, lequel risquait de paraître insignifiant et banal, s'il ne lui insufflait cette chaleur fraternelle capable de lui assurer sa véritable dimension. Cette chaleur fraternelle, il n'avait nul besoin de la simuler ; il l'éprouvait assez violemment pour qu'elle éclatât dans chacune de ses paroles. Dès leur première rencontre, il avait été séduit par ce jeune homme qu'il avait connu adolescent, et qui portait avec une sorte de noblesse triste les indices de son règne éphémère dans les bouges réputés de l'Occident. Son estime et sa tendresse pour lui n'avaient fait qu'augmenter en apprenant la désinvolture avec laquelle il s'était acheté un diplôme, comme on achète un melon chez l'épicier, rejetant ainsi toutes les notions sacrées attachées à ce parchemin. C'était là une révélation d'importance, car elle dénotait une nature avide de joie, dégagée de toute ambition préconçue. Imtaz le voyait anxieux, incertain de l'avenir douteux que lui réservait cette ville, et il aurait voulu l'illuminer de son optimisme et de son affection.

— Je suis plus que tout autre sensible à ton désarroi, dit-il, mais je suis sûr que tu en viendras facilement à bout. La vie est partout la même.

Il prononça ces derniers mots avec difficulté comme s'il avait eu honte de proclamer une vérité aussi flagrante.

— Partout la même ! s'exclama Teymour. Comment peux-tu dire cela, Imtaz, mon frère ! Tu as vécu dans la capitale, tu sais bien que c'est tout à fait différent.

— Pour un esprit critique il n'y a aucune différence, car il trouve partout un aliment à sa joie.

— Dans cette ville ! Tu veux rire !

— Je veux parler des hommes. Tant que tu vis parmi les hommes, ils t'offriront toujours le spectacle de leurs appétits sordides et de leurs sottises. C'est une éternelle comédie, suprêmement agréable aux yeux d'un observateur lucide. Et elle est partout la même.

— Mais la vie des hommes n'est pas partout la même. Et c'est en cela que tient toute la différence pour moi.

— Cela aussi est une illusion. Tu es encore aveuglé par les artifices d'un univers éclectique et bruyant. Ici, c'est une petite ville. Donc la comédie est à l'échelle réduite et se joue sans faste. Il faut aller chercher la vie en profondeur et ne pas se contenter des apparences. Avec de la patience et de l'amour, on y fait des trouvailles saisissantes.

— Tu m'en demandes trop, dit Teymour avec lassitude. Je n'ai en ce moment ni patience ni amour. Je crois qu'il ne me reste plus qu'à me retirer en pleine campagne.

— Quelle horreur ! se récria Imtaz. La nature est ce qu'il y a de plus morne. Tu ne feras qu'y perdre ton sens de l'humour. Ne pouvant critiquer les arbres, tes facultés s'éteindront dans la contemplation des champs labourés. Après cela, tu pourras très bien chanter les louanges de l'humanité. Ça te sera facile, puisque tu ne seras pas là pour la voir et l'entendre. Voilà la faute à ne pas commettre. Il ne faut jamais se couper de l'humanité, car on risque dans l'éloignement de lui trouver des circonstances atténuantes. Je t'aime trop pour te laisser succomber à cette faiblesse.

L'après-midi touchait à sa fin et le ciel s'assombrissait derrière les vitres des fenêtres, plongeant la pièce dans une pénombre trouble d'où émergeaient les masses tranquilles des meubles. Imtaz commençait à ne plus rien voir autour de lui. Il avait l'impression d'être assis seul dans un cimetière, parmi les tombes, énonçant des préceptes à un fantôme. Avec des mouvements de somnambule, il se releva et alla tourner le commutateur ; puis resta debout, son beau profil défiant au loin le miroir, ébloui par le retour partiel de sa vision et la netteté des contours familiers sous la clarté des lampes. La brusque lumière sortit Teymour de son rêve d'évasion champêtre. Il fixa sur Imtaz des yeux mouillés de reconnaissance, et dit d'une voix tendre, émue :

— Je sais que tu essaies de m'aider et je te remercie de ta sollicitude.

— Ma sollicitude, dit Imtaz, est à la mesure de l'amitié que je te porte. Sache que désormais tu fais partie du potentiel d'amour et de joie qui régit notre existence dans cette ville. Nous serions désespérés de te perdre.

— J'en suis profondément touché. Mais je crains de n'être qu'un faible apport pour une pareille ambition.

— Je suis certain du contraire. Tu verras. Cesse de maudire cette ville, elle te réserve des surprises.

— La première et la plus belle est celle de ton amitié ! Elle me force à croire aux autres.

— Allons, dit Imtaz, il est temps que je m'habille. J'ai l'intention ce soir de t'emmener chez Chawki. Il faut que tu connaisses cet homme.

— Ce salaud ! protesta Teymour.

— Les salauds sont le sel de la terre, déclara Imtaz. Et Chawki est un salaud de génie. Ne refusons pas à cette engeance le soin de nous divertir.

Imtaz disparut dans sa chambre à coucher, puis revint au bout de dix minutes, habillé à sa façon distinguée et discrète. Il ressemblait aux portraits sophistiqués qui paraissaient de lui dans les revues de théâtre à l'époque de sa notoriété. S'avançant vers Teymour, il lui tendit un vieux chronomètre en or, au boîtier finement ciselé et incrusté de rubis, en disant simplement :

— Permits-moi de t'offrir ce cadeau de l'amitié.

Teymour prit le chronomètre et le considéra avec un émerveillement grandissant.

— C'est un objet trop précieux, balbutia-t-il. Je ne puis l'accepter.

— Sa valeur est surtout sentimentale et c'est pourquoi je te l'offre. Il appartenait à mon défunt père. J'aimerais que tu sois son héritier au même titre que moi. N'es-tu pas mon frère ?

— Je ne sais quoi répondre, dit humblement Teymour.

— Ne réponds rien. Accepte et c'est moi que tu rendras heureux. Viens, partons maintenant.

Tremblant d'émotion, Teymour glissa le chronomètre dans la poche de son gilet, dévisagea Imtaz en silence, hocha la tête en signe de compréhension, puis, d'un pas décidé, il se dirigea vers la porte de l'appartement.

Il était évident que les habitants de la ville ne se souciaient pas d'accroître le prestige du malfaisant sorcier, auteur de la disparition de plusieurs notables, par des randonnées nocturnes propices à ses desseins. Dès le crépuscule, ils désertaient les rues mal éclairées pour s'enfermer chez eux et supputer les désastres extérieurs, dans le calme et la sécurité que procurent des portes verrouillées. Bien que jusqu'à présent les victimes fussent toutes des gens fortunés, cette circonstance ne contribuait pas à affranchir les pauvres de leur frayeur. Rien ne prouvait que l'œil de l'infâme ravisseur pût deviner dans l'ombre l'état des finances d'un individu avant qu'il ne tombât sous ses coups. Seuls les commerçants – race notoirement avide – osaient garder leurs boutiques ouvertes pendant ces heures éprouvantes ; ils se sentaient protégés par leurs marchandises comme par des barricades. On apercevait aussi, de loin en loin, les torches fumantes de quelques vendeurs ambulants, somnolents sur leur baladeuse, dans l'attente d'éventuels chalands. De rares passants, noceurs ou mendiants, montraient parfois leur silhouette furtive en traversant la zone blanche d'un réverbère. Dans cette atmosphère lugubre, Teymour était la proie de pensées exaltantes. Le mystère qui planait sur la ville, ces maisons aux volets clos, ces rues silencieuses, ce ciel charriant de noires nuées, créaient en lui le sentiment d'être au seuil d'une aventure singulière et inégalable. La présence de son compagnon favorisait cette tendance à la fantasmagorie. Imtaz avançait à son côté en lui tenant fermement le bras et semblait par ce contact lui communiquer la chaleur de sa passion, en même temps qu'il le guidait dans le dédale de cette nuit, tapissée de fascinantes horreurs, qui s'ouvrait,

interminable, devant eux.

La villa de Chawki était située au bord du fleuve, dans le quartier résidentiel. C'était une grande baraque, conçue par un architecte sans renom, mais hanté par le gigantisme des constructions pharaoniques. Elle comportait trois étages et une infinité de chambres – la plupart laissées à l'abandon – meublées d'un bric-à-brac où l'opulence voisinait avec la pire médiocrité. Chawki en était devenu le maître après la mort de son père survenue assez tard, et n'y avait apporté aucun changement, son avarice répugnant aux dépenses domestiques. Encore célibataire à cinquante ans, il terrorisait par sa laderie une nombreuse parenté, parquée dans les étages supérieurs, que personne ne voyait jamais et dont on ignorait les diverses filiations. Il n'était prodigue que lorsqu'il s'agissait de ses plaisirs charnels pour lesquels il n'hésitait pas à dilapider des sommes folles. Sa nature vile et luxurieuse, sa morgue provocante, le faisaient honnir par tout le monde, surtout par certaines familles pauvres, locataires malchanceux des innombrables maisons et taudis qu'il possédait dans la ville. Ces locataires impécunieux se voyaient souvent dans l'obligation de le laisser séduire leurs femmes ou leurs filles, sous la menace terrible d'une expulsion immédiate s'ils ne payaient pas leurs loyers en retard. Plusieurs fois, Chawki avait failli se faire étripper par un mari ou un père indignés par ses procédés, mais sa haute situation de fortune l'avait jusqu'ici sauvé d'un châtement mérité.

Chawki reçut les jeunes gens avec le cérémonial et les compliments qu'il réservait d'habitude à ses futures maîtresses ; il avait des prétentions à la séduction et se persuadait aisément que ses malheureuses victimes étaient consentantes.

— Soyez les bienvenus ! dit-il. Quel honneur pour moi de recevoir l'élite de notre jeunesse !

Son visage aux traits bouffis et sensiblement dégénérés souriait de contentement. Il se dandinait, se frottait les mains, en regardant ses jeunes visiteurs avec une admiration béate. Imtaz connaissait le bonhomme et s'amusait beaucoup de ses simagrées, mais n'en laissait rien paraître. C'est avec une dignité feinte qu'il présenta Teymour à leur hôte.

— Voici Teymour, dit-il. J'ai pensé qu'il était temps que vous fassiez connaissance.

— C'est ce jeune homme qui revient de l'étranger ! s'exclama Chawki. Je suis charmé de le voir. Quel jour faste pour moi !

Il les fit traverser un long couloir, ressemblant à une salle d'attente, où des bancs et des chaises étaient alignés contre les murs ; puis il les introduisit dans un salon-bureau d'allure spacieuse, rempli de meubles lourds et prétentieux. D'énormes lustres pendaient du plafond comme des stalactites et éclairaient la pièce d'une lumière violente. Les trois hommes s'assirent autour d'une table basse sur laquelle était posé un plateau contenant une bouteille de whisky, un seau à glace et des verres. Chawki se pencha vers la table et se mit à préparer les boissons. Quand il eut terminé, il offrit leurs verres à ses invités, puis leva le sien et dit à l'adresse de Teymour :

— Je bois à ton heureux retour dans notre ville !

Teymour remercia d'un signe de tête et porta son verre à ses lèvres. Il surveillait d'un œil intrigué l'étrange amabilité de leur hôte. L'accueil plus que chaleureux de Chawki lui semblait empreint d'un désir de plaire, et il se demandait pourquoi un homme réputé pour sa richesse et son insolence avait besoin de rechercher leur amitié !

Chawki avala la moitié de son verre, effleura des doigts ses moustaches, et reprit en regardant Imtaz avec une ferveur anxieuse :

— Alors, quelles sont les nouvelles ?

— Les nouvelles sont des plus alarmantes, dit Imtaz avec flegme.

— Pourquoi donc ? interrogea Chawki dont le visage s'était subitement rembruni.

— Il semble que les disparitions reprennent. Je suppose que tu as lu les journaux.

— Oui, je suis au courant. C'est une sinistre histoire. Mais nous sommes ici pour nous réjouir entre amis. Que nous importe ces disparitions. Parlons plutôt de notre affaire.

A aucun moment de sa vilaine carrière, Chawki ne se montrait aussi souple, aussi humble, que devant ce jeune homme à la beauté altière qui semblait toujours le regarder sans le voir, et qui avait su trouver le moyen de le torturer. Pour une fois, son argent ne lui servait à rien. Détesté et haï par tous les hommes de son âge et de sa condition – lesquels étaient mariés et menaient une existence honorable – Chawki se pavanait dans une orgueilleuse solitude, lorsqu'il fit la connaissance de l'ancien acteur. Asservi à une lubricité constamment en éveil, il avait remarqué le pouvoir quasi miraculeux que Imtaz exerçait sur les femmes, et s'était voué à lui, corps et âme, dans l'espoir d'accaparer quelques miettes du festin. Imtaz et ses camarades étaient les seules personnes dans la ville à professer les mêmes idéaux que lui ; ils paraissaient tout le temps en quête de divertissements voluptueux. De plus, ils réussissaient à suborner, sans bourse délier, le genre de filles que lui, Chawki, malgré toute sa fortune, n'était jamais parvenu à mettre dans son lit. La fréquentation de ces jeunes gens fut une expérience captivante et lui devint de plus en plus indispensable. Même son avarice avait fondu à leur contact : il était toujours prêt à souscrire à leurs plus folles exigences, pour avoir le droit de participer à leurs jeux. Cependant, il était assez rusé pour se rendre compte qu'ils se gaussaient de lui derrière son dos, et s'il acceptait sa position de mécène ridicule sans protester c'était pour une raison bien simple. Chawki était las de traquer les malheureuses locataires de ses taudis miséreux, et espérait par l'entremise de ses jeunes compagnons réaliser un rêve de débauché qu'il cultivait depuis longtemps, celui de coucher avec une fille de la riche bourgeoisie, réputée insensible à l'argent. Ce désir, savamment entretenu par Imtaz, était pour le moment la grande affaire de sa vie. Avec l'idée de monter une farce, Imtaz lui avait promis de lui préparer une rencontre clandestine avec l'une de ces charmantes écolières de bonne famille, lesquelles enflammaient sa sensualité bestiale par leur air innocent et pudique. C'est pourquoi, bercé par cette promesse, Chawki se trouvait entièrement sous la dépendance de l'ancien acteur, et ne manquait pas chaque fois qu'il le voyait de s'enquérir de l'évolution de ce projet sublime.

Imtaz avait parfaitement compris de quoi voulait l'entretenir Chawki, mais, avec un malin plaisir, il feignit l'ignorance et poursuivit son propos sur les mystérieuses disparitions.

— Cela nous importe au plus haut point, dit-il. Et sais-tu pourquoi, mon cher Chawki ?

Chawki parut interloqué par cette question ; son visage prit une expression de terreur comique.

— Non. Sur mon honneur, je ne le sais pas.

— Parce que la police, continua Imtaz, pense que mes amis et moi sommes pour quelque chose dans ces disparitions.

— Quelle idée saugrenue !

— La police a souvent de ces idées, mais il ne faut pas la blâmer. C'est sa façon de procéder. N'oublie pas que nous sommes considérés ici comme des esprits subversifs et, par conséquent, suspects de prime abord, dès qu'un malheur s'abat sur cette ville. Et cela, même dans le cas d'une inondation.

— Une inondation ! s'étonna Chawki, c'est extraordinaire !

— Nullement. C'est même assez normal. La police ne pourrait pas accomplir sa besogne s'il n'y avait pas de suspects. Et nous sommes là pour lui assurer un modeste rendement. Pour le moment cela ne nous gêne guère. Mais nous serons bien embêtés le jour où tu viendras à disparaître.

— Moi, disparaître ! Qu'à Dieu ne plaise !

— Je ne te le souhaite pas. Mais on ne sait jamais. Après tout, tu es un homme très fortuné et on sait généralement que tu portes beaucoup d'argent sur toi. Que ce criminel en balade te fasse un

mauvais coup et nous ne serons plus seulement des suspects. Tout le monde en ville est au courant de nos relations. On pensera à un guet-apens longuement prémédité.

— Tu parles sérieusement ? demanda Chawki sur un ton incrédule.

— Certainement, répondit Imtaz en gardant tout son flegme. Et je te serais reconnaissant de ne pas commettre d'imprudences. Tu ferais bien, par exemple, d'enlever toutes ces bagues que tu as aux doigts quand tu te promènes la nuit. Elles brillent tellement que, de loin, on te prendrait pour une cité illuminée pour la célébration d'une fête nationale.

— Mais je ne saurais pas enlever ces bagues, protesta Chawki en tendant ses mains dans un geste d'impuissance. Je les porte depuis des années ; elles sont presque incrustées dans ma chair.

— Dommage, dit Imtaz d'un air apitoyé. Car il ne sera pas difficile à l'assassin de te les enlever. Ces gens-là ne reculent devant rien. Couper un doigt ou plusieurs à leur victime ne présente pas pour eux un labeur harassant.

Chawki frémit et regarda ses doigts boudinés où les bagues de différentes grosseurs, serties de pierres précieuses, étincelaient sous la lumière tombant des lustres. Une frayeur immonde l'avait saisi, qu'il essayait de dissimuler par un sourire jovial qui distendait sa bouche d'une façon grotesque.

— Quelle affreuse plaisanterie, dit-il.

— Ce n'est pas une plaisanterie, affirma Imtaz. Souviens-toi que désormais notre sécurité dépend de la tienne.

Chawki se tourna vers Teymour et le fixa avec attention comme s'il s'attendait à le voir émettre une opinion sur ce sujet scabreux. Il s'aperçut soudain que Teymour n'avait pas encore pris part à la conversation, et il se réprimanda intérieurement d'avoir négligé un visiteur aussi valeureux. L'allure de Teymour, le style de ses vêtements importés de l'étranger, lui en imposaient. Manifestement ce jeune homme n'était pas n'importe qui : il avait la mine d'un noceur expérimenté, et son arrivée dans la ville allait sûrement donner une impulsion nouvelle à leur petit groupe de joyeux compagnons. Maîtrisant la panique que les insinuations pernicieuses de Imtaz venaient de déclencher en lui, Chawki résolut de détourner l'entretien vers des banalités moins macabres.

— Pardonne-moi, dit-il en s'adressant à Teymour sur un ton affable, presque paternel. Je ne t'ai pas encore demandé comment s'est passé ton long séjour à l'étranger.

— Le mieux possible, répondit Teymour.

— Tu dois ressentir un profond changement. Notre ville, hélas, ne peut soutenir la comparaison avec les capitales de l'Occident. Je veux dire, pour les plaisirs.

— Je le pensais jusqu'à maintenant. Mais je suis en train de changer d'avis.

Chawki écarquilla les yeux, et son sourire s'effaça lentement comme sous l'effet d'un étonnement intense.

— Vraiment ! dit-il. Cela paraît invraisemblable !

Il eut un silence, pendant que Teymour observait le petit homme corpulent assis dans son fauteuil, les mains ornées de bagues rutilantes posées sur ses genoux, le visage grimaçant sous l'effort de la réflexion. Il commençait à comprendre l'intérêt qu'un personnage comme Chawki pouvait inspirer à un esprit critique. La nature infâme de cet homme était largement compensée par un air de sottise bornée, propre à ranimer l'optimisme d'un observateur moribond. Dans la pénible monotonie de cette ville, il s'avérait certain que Chawki constituait un élément drolatique d'une importance prodigieuse.

L'étonnement prolongé de Chawki incita Imtaz à poursuivre sa cynique manœuvre d'envoûtement.

— Mon ami Teymour, dit-il, a des idées fascinantes sur la façon de rompre l'ennui de cette ville.

— Raconte-moi cela, dit Chawki en frétilant dans son fauteuil.

— Il ne veut pas en parler encore. Mais tu peux lui faire confiance. Comme tu dois le supposer, son long séjour à l'étranger l'a conduit à s'intéresser à toutes les formes de plaisirs possibles et imaginables. Il connaît les moyens de corrompre cette ville au point d'en faire un lieu de débauche de renommée mondiale.

Comme ébloui par une telle perspective, Chawki cligna des yeux à plusieurs reprises, avant de demander à Teymour d'une voix impatiente :

— Qu'attends-tu pour te mettre à l'œuvre, mon fils ?

— Pour le moment, j'étudie le terrain, répondit Teymour.

— Et quelle est ton impression ?

— Ce n'est pas un mauvais terrain. Avec un peu de persévérance, nous parviendrons à sortir cette ville de son engourdissement.

— Que Dieu te garde ! prononça Chawki avec respect. Quelle heureuse initiative a prise ton père en t'envoyant à l'étranger !

Ravi de sa boutade. Chawki récupéra son sourire niais et se pencha vers la table pour remplir de nouveau les verres vides de ses invités. L'euphorie de l'alcool, jointe à l'appréciable intervention de Teymour dans les destinées de la ville, lui avait fait oublier le sort sanglant contre lequel Imtaz l'avait mis en garde. Ce qu'il n'oubliait pas, c'était la jeune fille de bonne famille que Imtaz avait promis de lui procurer, et il s'enquit encore une fois auprès de l'ancien acteur de la marche de cette affaire.

— J'avance, mais prudemment, répondit Imtaz. C'est une affaire de longue haleine, tu dois le savoir. J'essaie de convaincre la personne en question, en lui racontant des merveilles sur ton compte. Mais il me faut agir avec beaucoup de tact.

— Il y a déjà quelqu'un ! s'écria Chawki. Mais alors, je suis certain du succès. Tu es l'homme des miracles !

— A propos, dit Imtaz, nous avons organisé une fête pour demain soir.

— Où ça ?

— Chez Salma. J'espère que tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Pas le moindre, assura Chawki. Dès demain matin je ferai porter chez elle une caisse de whisky.

Salma était une jeune femme, d'un milieu pauvre, que Chawki avait séduite et abandonnée, mais à qui il continuait de verser une pension, car, à la suite de son déshonneur, elle avait dû quitter sa famille. Elle vivait seule dans un appartement où Chawki allait de temps en temps lui rendre visite. La jeune femme le poursuivait d'une haine éternelle et ne le recevait chez elle que pour pouvoir l'accabler de ses récriminations et de son mépris. Imtaz comptait sur cette situation explosive pour agrémenter la soirée de quelques scènes plaisantes, mettant aux prises Chawki et son ancienne maîtresse.

— Je prévois une surprise, reprit Chawki. Est-ce qu'il y aura quelque chose de nouveau ?

— Oui, dit Imtaz. J'amènerai des personnes vraiment bien. Mais je t'avertis qu'il faudra te tenir convenablement.

— A ce point-là !

— C'est quelque chose de somptueux. Deux filles comme tu n'en as jamais vu. Il n'y a pas si longtemps encore elles t'étaient le sein de leur mère.

— Je comprends, fit Chawki. Puis après un moment, il ajouta : Peut-être devrais-je envoyer des gâteaux. Elles aimeraient ça, tu ne crois pas ?

Imtaz ne répondit pas. Il voyait comme dans un cauchemar le sourire de Chawki s'épanouir, se

transformer en une sorte de grimace épouvantablement lubrique. Soudain on entendit les cris d'un enfant qui se plaignait d'avoir faim et la voix triste d'une vieille femme essayant de le consoler. Les plaintes de l'enfant et la voix de la femme semblaient provenir de quelque recoin caché dans les étages supérieurs de la maison. Chawki ne parut pas les entendre.

## IV

Le jardin public, à cette heure matinale, n'était fréquenté que par quelques vagabonds encore endormis sur les pelouses, et quelques enfants misérables venus faire la cueillette des mégots jetés la veille par les promeneurs nocturnes. C'était le seul moment de la journée où le jeune Rezk se sentait dans un état de douceur et de solitude presque surnaturel. Il se livrait alors à son plaisir favori. Assis sur l'un des bancs alignés face au fleuve, il lisait avec application un livre d'un auteur classique étranger dont il ignorait quasiment la langue. Il avançait péniblement dans sa lecture comme hypnotisé, se heurtant à chaque instant à d'énormes difficultés de compréhension. Quand le sens de certains vocables lui demeurait totalement caché, il les soulignait avec la pointe d'un crayon en vue de les rechercher plus tard dans un petit dictionnaire qu'il s'était procuré à cette intention. Sa soif de s'instruire ne se laissait rebuter par aucun obstacle, car, à chaque phrase dont il arrivait à déterminer la signification exacte, il éprouvait une âpre jouissance, plus subtile que celle d'une découverte sensuelle. Il lisait ce livre à la cadence d'une page par jour, et il lui semblait que son esprit s'enrichissait d'une manière incroyable depuis qu'il s'était lancé dans cette redoutable entreprise.

Rezk n'avait rien d'un jeune homme heureux ; son appartenance à cette ville lui pesait comme une malédiction. De caractère doux et sensible, il aurait voulu se complaire avec ses semblables, et même nouer avec les habitants de cette ville des liens fraternels, mais la haine qu'il ressentait pour un seul homme réfrénait ses moindres élans d'amitié ou de sympathie. Il détestait cette haine qui empêchait sa tendresse de s'épanouir aussi fortement que l'homme qui en était l'objet. Il avait suffi d'un hasard pour que cette haine naquît et se fortifiât en lui au long des années. Des milliers d'actes ignobles se commettaient quotidiennement dans le monde ; pourquoi avait-il fallu qu'il assistât à l'un d'eux, le plus abominable, parce qu'il attentait à la dignité de l'être qu'il vénérât entre tous ? Rezk accusait la fatalité, plus que l'abjection humaine, de l'irruption de cette haine qui corrompait son âme et faisait de lui un infirme.

Il avait quatorze ans à l'époque où s'ouvrit en lui cette blessure à jamais inguérissable. Son père, ouvrier souvent en chômage, était un brave homme aux poumons fragiles, qui arrivait à subsister avec sa femme et ses deux enfants par une sorte de miracle toujours renouvelé. Cette misère chronique ne l'avait ni abattu ni rendu amer ; au contraire, il opposait à l'infortune de son état une bonne humeur constante. Dans la pire déchéance, il trouvait le moyen d'égayer les siens par ses boutades et son humour indomptable. Rezk l'adorait, car avec lui la misère prenait un aspect de joyeuse incertitude, comme si le lendemain on pouvait se réveiller riche et prospère. Cela n'arrivait jamais, bien sûr, mais on sentait qu'un tel renversement du destin était possible. Leur vie aurait pu continuer ainsi sans histoire notable, n'était le penchant de son père pour les jolies femmes, et sa manie de vouloir à tout prix les séduire. Ce fut cette manie, inhérente à sa nature optimiste, qui finit par lui jouer un vilain tour. En ce temps-là, ils logeaient dans le sous-sol d'une antique maison située dans une rue étroite et tranquille, peuplée de commerçants et de petits fonctionnaires, devant lesquels ils faisaient figure d'épaves. Ces bourgeois de troisième ordre se montraient offusqués par le comportement de cette famille de prolétaires affamés qui, au lieu de pleurnicher toute la journée sur leur malheur, remplissaient la ruelle de leurs rires insouciantes. Mais cette hostilité méprisante du voisinage n'impressionnait guère le père de Rezk, lequel planait au-dessus de toutes ces considérations sociales. Inconscient de son indignité, il avait repéré au second étage de la maison d'en face, une nouvelle mariée, épouse d'un fonctionnaire, au corps alangui et aux mines dédaigneuses, et il essayait



depuis un certain temps de faire sa conquête. Un après-midi, étant seul au logis, et la voyant appuyée sur le rebord de sa fenêtre, il tenta encore une fois sa chance. Sortant sa tête à travers les barreaux du soupirail, il se mit à la harceler d'œillades enflammées et à s'extasier en phrases chuchotées sur la lascivité de ses charmes. La belle semblait apprécier ces approches un peu frustes, sans toutefois se hasarder à dévoiler son impudeur par un intérêt trop manifeste. Ces amours romanesques duraient déjà depuis un moment, quand tout à coup le mari surgit auprès de sa femme et, sans être doué d'une vue extraordinaire, ne tarda pas à s'apercevoir du danger que courait son honneur. L'apparition soudaine de ce nouveau personnage brisa net les ardeurs du père de Rezk qui se recula promptement, mais, à sa mortifiante surprise, sa tête resta coincée entre les barreaux. Il fit de frénétiques efforts pour la dégager, mais dut aussitôt se rendre à l'évidence : sa tête était irrémédiablement soudée au soupirail. Avec sa bonne humeur coutumière, il s'abandonna à son sort et ne bougea plus. Il ferma les yeux et se prépara à subir patiemment le juste courroux de son adversaire. Celui-ci, usant de son privilège de mari bafoué et de son avantage stratégique, se révéla un maître dans l'art des injures et des menaces ; il était d'autant plus à son aise que sa victime se trouvait immobilisée à cinq mètres au-dessous de lui, et pour longtemps encore à sa portée. Il pouvait à loisir figoler ses imprécations et même en imaginer de nouvelles jamais encore entendues dans les environs. Cette avalanche verbale ameuta les populations oisives de la ruelle et fut suivie avec enchantement par les connaisseurs. Cependant personne ne pensait à délivrer le malheureux séducteur, qui, tel un martyr le cou enserré dans les fers, se consumait sous l'opprobre. Il comptait sur la fatigue de son ennemi, mais cet espoir se révéla chimérique. Loin de se fatiguer, son ennemi semblait au contraire redoubler de hargne dans ses invectives. Sa voix devenait aphone, on le vit à plusieurs reprises soulever la gargoulette qui fraîchissait sur le rebord de la fenêtre et se désaltérer d'une gorgée d'eau comme un politicien à bout de mensonges, haranguant ses administrés. L'occasion était trop belle pour lui de démontrer publiquement qu'il savait défendre son honneur, et décourager ainsi tous ces célibataires à l'affût dans les coins, qui aspiraient à coucher avec sa femme. Il n'y avait aucun moyen de l'arrêter. D'ailleurs la foule s'amusait trop pour prendre l'initiative d'une intervention qui aurait mis fin à cette dispute délirante. Elle demeurait attentive et hilare, se demandant s'il n'allait pas falloir apporter de la mangeaille afin de se restaurer sur place ; le spectacle paraissant devoir se prolonger jusqu'à la nuit. C'est alors que Rezk, rentrant de l'école, avait vu l'atroupement, puis son père, la tête emprisonnée entre les barreaux du soupirail, dans la posture d'une marionnette de guignol simulant l'agonie d'un traître. Tout d'abord, il ne réalisa pas toute l'ampleur de la catastrophe ; il crut que son père se livrait à quelque farce de son invention pour ébahir la populace. Mais le muet appel de détresse qui émanait de cette face livide émergeant du soupirail, lui fit comprendre aussitôt le tragique de la situation. Son père n'était pas là pour prendre le frais : il devait souffrir de sa position inconfortable et avait besoin de secours. Mais comment faire ? Il fallait une force inouïe pour pouvoir écarter ces maudits barreaux. Rezk se désespérait de son impuissance, et les larmes lui venaient aux yeux, lorsqu'un homme sortit de la foule, un homme plein d'assurance et de morgue, vêtu comme un riche propriétaire de la ville ; il s'avança vers le soupirail, puis s'arrêta devant le visage du supplicié, le détailla en fronçant les sourcils, avec dans le regard quelque chose de nocif, de malsain. Pendant un moment il y eut un silence total dans la ruelle ; même le mari outragé avait cessé ses diatribes, comme si quelqu'un – cet homme d'une classe supérieure à la sienne – l'avait relayé dans son rôle de justicier. Rezk avait refoulé ses larmes et attendait anxieusement le résultat de cet examen minutieux auquel l'homme semblait attacher une importance excessive. Il s'imaginait que l'homme était au moins un ingénieur et qu'il réfléchissait sur la meilleure façon de dégager l'infortuné tombé dans son propre piège. Il s'apprêtait à l'aider de ses maigres bras, quand, soudain,

l'homme se penchant – comme pour mieux viser sans doute – cracha un gros jet de salive sur le visage de son père, ricana et partit avec l'air réjoui d'un sadique. Cet homme c'était Chawki.

Devant la monstrueuse gratuité de ce crachat, Rezk était resté tremblant et sans souffle. Un court instant, il fut saisi par le désir de courir derrière Chawki et de le frapper à mort, mais il était encore trop jeune, trop faible, pour se mesurer avec l'infamie. Il avait ravalé sa colère pour se précipiter au secours de ce père malchanceux, dont le visage dégoulinant de salive exprimait un étonnement angoissé sans la moindre trace de rage ou de fureur. Pendant les jours qui suivirent, il garda toujours cette expression d'étonnement, hochant fréquemment la tête, comme un homme soumis à une cruelle interrogation. On eût dit qu'il cherchait à pénétrer les raisons mystérieuses qui avaient poussé cet inconnu à lui infliger un pareil affront. Cette recherche semblait l'accaparer tout entier ; il refusait de se nourrir, regardait sa femme et ses enfants en silence, puis se mettait à frotter vigoureusement son visage avec un bout de chiffon comme si quelques restes du crachat fatal y adhéraient encore. Il mourut au bout de quelques semaines, sans prononcer une parole, hochant seulement une dernière fois la tête, en signe de suprême incompréhension.

Rezk ferma son livre et l'enfouit dans la poche de sa veste, avec l'air de quelqu'un s'adonnant à une action criminelle. Il éprouvait, il ne savait pourquoi, une certaine gêne à être vu s'instruisant dans une langue étrangère. En regardant autour de lui, il remarqua que le jardin public était maintenant complètement désert. Les vagabonds, dérangés par la lumière du jour, l'avaient délaissé pour s'en aller reposer en des lieux plus propices ; quant aux petits ramasseurs de mégots, ayant achevé de ratisser les allées, ils étaient partis vaquer à leurs trafics. Rezk frissonna ; il se sentait soudain très seul dans le vent humide qui soufflait du fleuve. D'un geste fébrile, il rabattit l'écharpe de laine autour de son cou, et se leva. Il était temps pour lui d'aller faire son rapport quotidien à Hillali, le chef de la police. Ce métier dégradant lui rappelait sans cesse sa haine pour Chawki, car c'est à la mort prématurée de son père qu'il devait cet avilissement et cette servitude. La misère dans laquelle ils se trouvèrent acculés après cette mort n'avait rien de comparable avec celle du vivant de son père, où la bonne humeur et l'insouciance prédominaient comme un luxe. Rezk dut quitter l'école pour s'engager comme manœuvre à l'usine, mais sa santé délicate fit de lui un piètre ouvrier, qu'on renvoya au bout de quelque temps, dangereusement affaibli. Ce fut sa mère qui les sauva de la famine en accomplissant de durs travaux domestiques, mal rétribués, chez certains bourgeois de la ville. Les vicissitudes et les hasards de l'embauche l'amènèrent un jour à s'occuper de la demeure de Hillali, le chef de la police. Celui-ci, touché par la dévotion avec laquelle elle entretenait son ménage, lui prodigua sa protection et ses conseils. Homme intègre et d'une extrême générosité de cœur, Hillali avait fait plus que s'intéresser à la veuve ; il avait pris soin des orphelins, surtout de lui Rezk, d'abord en le poussant à continuer ses études, ensuite, quelques années plus tard, en le pourvoyant de cet emploi d'informateur qui ne réclamait aucun effort physique, mais simplement certains contacts avec la racaille pensante de la ville qu'on soupçonnait de fomenter des complots contre le gouvernement. Sa reconnaissance envers Hillali avait forcé le jeune homme à accepter ce rôle de mouchard dont il niait l'utilité, et qui lui apparaissait de plus en plus comme une invention de son bienfaiteur pour lui venir en aide. En effet, jusqu'à présent, il n'avait pu découvrir le moindre indice d'une conspiration. Il semblait même que les jeunes gens aux allures louches qu'il avait mission de surveiller et dont il épiait les propos dans les lieux publics, ignoraient totalement cette tyrannie qui hantait le chef de la police et contre laquelle ils étaient censés se rebeller. Rezk commençait à acquérir la certitude que tous ces jeunes gens ne conspiraient que dans un seul but : trouver une fille pour lui faire l'amour. Mais il n'osait l'avouer à Hillali, craignant de ternir la gravité de sa mission par une information aussi futile.

Rezk suivit le boulevard planté de palmiers nains rachitiques qui s'étendait sur quelques centaines de mètres le long du fleuve. Ce boulevard, œuvre ornementale, qui avait coûté une fortune à la municipalité, était bordé d'un côté par des villas aux couleurs vives appartenant à la classe sociale la plus élevée de la ville. Durant la journée on n'y rencontrait presque jamais personne, la plupart des locataires de ces mausolées pratiquant une vie oisive et sédentaire. De temps en temps, par une fenêtre ouverte, on voyait une servante agiter un drap ou un tapis, mais c'était tout. Appréhendant comme chaque matin le moment de son entrevue avec Hillali, en raison du manque d'informations sérieuses en sa possession, Rezk ne mettait aucune hâte dans sa démarche. Il réfléchissait à ce qu'il venait de lire dans le livre de cet auteur étranger, mort deux siècles plus tôt, dont certaines idées touchaient en lui des fibres secrètes. Après avoir parcouru la moitié du boulevard d'un pas traînant de flâneur, il tourna dans un chemin de terre qui s'ouvrait à sa droite, et se dirigea d'une allure plus décidée vers la maison du chef de la police. Celui-ci habitait un immeuble de construction récente qui avait des prétentions au modernisme ; au lieu des balcons à l'ancienne mode, chacun de ses appartements possédait une véranda abritée par une verrière. Rezk s'engagea dans l'escalier aux marches de marbre, propre et bien entretenu, monta jusqu'au second étage, puis sonna à une porte et attendit en soufflant.

L'homme qui vint lui ouvrir, maigre et sec, âgé d'une soixantaine d'années, avait une haute stature, un visage glabre, et des cheveux blancs coupés au ras du crâne ; il portait avec beaucoup de distinction un costume de drap bleu marine de coupe sévère, un gilet brodé à boutons de nacre et des bottines à lacets en cuir noir verni. Ces vêtements, par leur aspect désuet, donnaient à son personnage un caractère de noblesse ascétique qui commandait le respect. Son regard, empreint d'une sorte de gravité hautaine, eut une lueur de bienveillance en reconnaissant le jeune homme.

— Salut, Excellence ! dit Rezk. Il s'inclina, prit la main de Hillali et la porta à ses lèvres, dans un geste de piété filiale.

— Salut, mon fils !

Hillali referma la porte et entraîna le jeune homme dans son bureau, une pièce sans appareil, d'une austérité presque administrative. Bien que torturé par l'absence de toutes nouvelles marquantes à proposer à la sagacité de son employeur, Rezk n'en éprouvait pas moins une émotion agréable en pénétrant dans cette pièce ; comme chaque matin son regard se posa d'emblée sur la vaste bibliothèque d'acajou et ses rangées de gros volumes reliés qui le fascinaient par la concision savante de leurs titres. Le contenu de ce meuble qu'il ne se lassait jamais de contempler, agissait sur son esprit à la façon d'une substance magique et rendait moins oppressifs ces conciliabules secrets que lui imposait son métier absurde de mouchard. C'étaient des livres de droit et de sociologie, matières qu'il espérait approfondir dans un proche avenir, et dont la proximité augmentait sa considération pour le chef de la police. Car, en dépit de ce que croyait une population railleuse et médisante, Hillali n'était pas un imbécile. Son savoir, l'étendue de ses connaissances, auraient étonné tous les habitants de cette ville, lesquels s'imaginaient à tort qu'un chef de police de province était forcément un homme de peu de valeur dans la profession. Ils ignoraient que c'était justement la conscience de son mérite, son mépris pour les bassesses et les louanges immodérées envers le régime, qui étaient la cause de sa relégation dans cette contrée perdue. En vérité, cette attitude orgueilleuse ne lui avait pas seulement aliéné la faveur des hautes sphères gouvernementales ; on le suspectait de prêter une oreille complaisante aux opinions malsaines de l'opposition. Pour cette raison, il se trouvait dans l'obligation de déployer toute sa vigilance pour dépister les menées subversives qui avaient pris ces derniers mois, dans son propre district, une tournure particulièrement effrayante. Ces escamotages de notables le mettaient dans une position extrêmement

dangereuse ; la moindre mollesse de sa part pouvant être interprétée comme une complicité tacite avec les ennemis du pouvoir. Malheureusement, pour sévir et réprimer, il lui manquait une preuve formelle démontrant la présence d'une conspiration, ou du moins permettant d'identifier ses instigateurs. L'étude du terrorisme révolutionnaire sous toutes ses formes et à toutes les époques, l'avait convaincu que ces crimes étaient immanquablement liés à un complot politique ; les imputer aux entreprises d'un vulgaire malfaiteur lui paraissait hors de question, les criminels de cette sorte prenant rarement le risque de transporter et de cacher le cadavre de leur victime. A son idée, seule une organisation de gens résolus au désordre et infatués d'un idéal, était à même de mener à bien de semblables forfaits. Il était donc naturel qu'il dirigeât sa surveillance sur un certain nombre de citoyens dont le comportement social et les opinions anarchiques avaient depuis longtemps déjà attiré l'attention fureteuse de ses limiers. Le résultat de cette rigoureuse surveillance n'était guère encourageant ; les surveillés abusant de leurs extravagants loisirs pour se terrer et comploter à l'abri de toute ingérence policière. Hillali savait qu'ils se réunissaient souvent la nuit, et qu'ils changeaient fréquemment leur lieu de rencontre. Il hésitait encore à intervenir en arrêtant les plus nocifs d'entre eux. Il n'était pas tout à fait sûr de maîtriser la situation.

Il alla prendre place derrière son bureau, rangea quelques papiers, en attendant que Rezk s'installât dans le fauteuil en face de lui. Un coup d'œil lui suffit pour comprendre que son jeune informateur n'avait rien de nouveau à lui communiquer. Pourtant, il demanda :

— Encore rien au sujet de notre ingénieur chimiste ?

Rezk détourna son regard de la bibliothèque, renifla, se frotta le nez de son doigt recourbé, puis sourit comme pour s'excuser de sa distraction.

— Je suis navré, Excellence ! C'est un jeune homme charmant et d'une parfaite éducation.

— Je n'en doute pas. Mais ce n'est pas cela qui m'intéresse. Lui as-tu parlé depuis la dernière fois ?

— Non, pas encore. Je l'ai vu se balader dans divers endroits de la ville. Il m'a paru singulièrement optimiste. Depuis quelque temps il circule partout avec l'air d'un homme heureux.

— C'est une indication très utile. Je suppose donc que ses projets sont en bonne voie. Il est arrivé ici chargé d'une mission. Je voudrais savoir en quoi consiste cette mission. Tu n'as rien su découvrir ?

— Je te prie de me pardonner, Excellence ! Mais j'ai l'impression qu'il cherche simplement à s'amuser.

Hillali haussa les épaules, en un geste de dédain pour les aptitudes déductives de son protégé. Rezk l'agaçait souvent par sa naïveté excessive, mais il se défendait de lui exprimer sa contrariété par des paroles brutales. Cette silhouette étriquée de paria, cette figure malade et tourmentée, éveillaient en lui le remords et la compassion. Ce garçon était son œuvre ; il avait cru aimer en lui un fils, et ce qu'il avait fait de ce fils n'était qu'une monstrueuse caricature de l'image qu'il avait conçue d'un enfant né de son sang. Une lamentable faillite.

— S'amuser ! dit-il sur un ton d'ironie amère. Tu ne vas pas me dire qu'il a traversé la mer pour venir s'amuser chez nous. C'est de l'aberration ! Je me méfie de ces jeunes gens qui reviennent de l'étranger ; ils ramènent avec eux tout un monde de violence et de haine. En outre, je suis persuadé que ce Teymour est porteur de nouvelles directives pour ses camarades. Sinon, pourquoi serait-il revenu ?

— Il doit occuper un poste important à l'usine.

— Nous savons pourtant qu'il ne s'est pas présenté à l'usine. Par contre il passe son temps à fréquenter les esprits les plus venimeux de la ville. Peux-tu me dire pourquoi ?

— Il a passé des années à étudier pour obtenir son diplôme. Il prend peut-être des vacances.

— Détrompe-toi. Il n'a pas fait qu'étudier là-bas. Il est resté six ans absent et il ne lui en fallait que trois pour obtenir son diplôme. Qu'a-t-il fait le reste du temps ? Il a dû forcément s'intéresser à autre chose.

— C'est un savant. Il a sans doute voulu acquérir de nouvelles connaissances en prolongeant ses études.

— Qui me dit qu'il n'est pas là pour fabriquer des bombes, ton savant ! N'oublie pas que c'est un ingénieur chimiste.

Rezk eut un sursaut et fixa sur Hillali un regard reflétant la panique et l'incrédulité. Il avait observé Teymour, et avait même bavardé avec lui ; rien dans l'apparence de ce jeune homme de bonne famille, à la mise soignée et quelque peu aristocratique, ne l'assimilait à un faiseur de bombes. Il se rappelait très bien ses belles mains manucurées, exemptes de toute trace trahissant des besoins malpropres. Il n'était guère probable que de pareilles mains servissent à la confection d'engins de destruction et de mort. Encore une fois, il parut à Rezk que le chef de la police se fourvoyait dans un amas de déductions erronées et sans fondement avec la réalité. La réalité était plus simple ; pourquoi donc Hillali voulait-il la compliquer comme à plaisir en y introduisant des présomptions aussi diaboliques ? Il y avait là un délire autoritaire qui touchait à la perversion.

— Des bombes ! fit-il. Sur mon honneur, Excellence, je ne crois pas que ce soit son genre.

— Tu te laisses impressionner par les manières raffinées de ce type, dit Hillali avec la patience d'un maître inculquant à son élève préféré une subtile notion psychologique. Et c'est là ton erreur. Sache que les individus dont nous nous occupons ont depuis longtemps abandonné le genre que tu t'attends à leur trouver. A notre époque, les révolutionnaires faméliques et crasseux n'existent pratiquement plus. Ils ont été atteints eux aussi par la vague de promotion sociale. Plus ils sont instruits et élégants, et plus ils sont à craindre.

— Mais fabriquer des bombes ! Cela me semble tout de même incroyable.

— Je comprends ton étonnement. Tu penses que dans une petite ville comme la nôtre, de pareilles choses ne peuvent se produire. Eh bien, détrompe-toi. J'ai étudié la question. Cette affaire est très grave.

Rezk resta silencieux. Les leçons de son bienfaiteur sur la technique et la psychologie policières l'amusaient par leur côté primaire et presque toujours enfantin ; il avait l'impression d'être encore un gamin jouant au gendarme et au voleur. Malgré son savoir et sa vaste expérience, Hillali n'échappait pas à cette règle qui vouait les adultes aux ruses infantiles dès qu'ils entraient en compétition. On eût dit que le monde entier – y compris les êtres les plus supérieurement cultivés – continuait les luttes anodines de l'enfance sous une forme plus cruelle et plus sanguinaire. Rezk était tellement subjugué par cette étrange permanence des instincts humains, qu'il lui arrivait parfois de se laisser prendre au jeu. Il était incapable de comprendre qu'un homme mûr, de la valeur de Hillali, pût consacrer tant de temps en sa compagnie pour bâtir des suppositions aussi fallacieuses au sujet d'une conspiration, par ailleurs inexistante.

Il demanda, comme pour se convaincre qu'il ne rêvait pas :

— Alors, d'après toi, Excellence, ce Teymour est arrivé ici pour fabriquer des bombes ?

— C'est une présomption qu'il nous faudra étayer par des preuves, répondit Hillali. Aussi la surveillance de ce jeune homme est-elle capitale pour l'instruction de cette affaire. Essaie de voir s'il ne transporte pas quelque chose, un gros paquet par exemple, lorsqu'il va rendre visite à ses amis. Il faut du matériel pour fabriquer des bombes, et il est certain qu'il ne se livre pas à cette besogne au milieu de sa famille.

— Je ferai de mon mieux, Excellence, dit Rezk à voix basse et en inclinant la tête, marquant ainsi sa parfaite subordination.

Il avait renoncé à la discussion ; essayer d'exposer à Hillali les raisons qui le faisaient douter de la clairvoyance de sa théorie, ne ferait qu'aggraver la lente décomposition qui s'opérait dans son être moral et physique, le réduisant peu à peu à l'état de loque. Ces séances fastidieuses l'épuisaient. Il ne tenta pas de s'arracher au marasme dans lequel s'engluait son cerveau ; il se laissa sombrer, le regard accroché à la bibliothèque et s'y maintenant dans un effort avide comme au dernier refuge de sa pensée vacillante. Les longues rangées de livres, avec leurs reliures colorées, scintillaient sous les rayons du soleil pénétrant à travers la verrière de la véranda, comme des fragments de joie éparse, lui apportant l'enivrement et la certitude qu'il existait d'autres secrets, d'autres mystères à élucider, plus importants que ces intrigues ennuyeuses et puérides où se complaisaient les hommes.

Hillali le voyait se recroqueviller dans son fauteuil, et ce visage de souffrance l'effraya comme s'il venait de surprendre dans sa demeure la dépouille d'un mort torturé par ses soins dans un lointain passé. Il sentit ses entrailles se nouer devant l'incommensurable détresse de ce visage qui aurait pu paraître beau, sans cette expression de douleur répugnante qui marquait ses traits et jusqu'à son sourire. Était-ce la fièvre qui le rongait ainsi, ou bien la conscience d'une souillure attachée au rôle qu'il assumait sur son ordre ? Jamais Hillali n'était parvenu à établir entre eux cette affection mutuelle d'un père et d'un fils vivant dans l'harmonie et la clarté. Certes, pour cela, il aurait dû lui prodiguer le langage de la tendresse, et non le soumettre à l'enseignement fétide de sa profession, insufflant dans son âme l'idée épouvantable d'un monde peuplé d'assassins. Il était trop tard maintenant pour tisser ces liens de douceur et d'intimité ; il lui fallait reconnaître humblement et sans récriminations l'échec de son rêve de paternité, et accepter de chérir l'amertume qu'il en ressentait, comme un don du destin toujours miséricordieux. De nouveau, il fut saisi par ce sentiment de pitié qui insultait à son espérance, et il comprit que l'émotion allait altérer son masque d'austérité rigide ; d'un mouvement brusque il s'empara des lunettes aux verres fumés qui traînaient sur son bureau et cacha promptement la tristesse de ses yeux derrière leur noire opacité.

A présent, il pouvait sans se trahir regarder le misérable fantôme assis en face de lui, et se repaître de cette présence devenue aussi nécessaire à sa solitude que le moindre battement de son cœur ulcéré. Il mit un certain temps avant de raffermir sa voix, pour dire, avec cependant une nuance de tendresse inquiète :

— Dis-moi, est-ce qu'ils se montrent gentils avec toi ?

Rezk releva la tête et s'aperçut avec un choc que le regard de Hillali avait disparu derrière les verres fumés de ses lunettes. Ces deux taches noires, grosses et luisantes, semblables aux organes visuels d'un animal fabuleux, et d'où paraissait sourdre une puissante et sournoise cruauté, l'hypnotisèrent un instant ; puis il renifla, détendit ses membres et grimaça un pâle sourire à l'intention de la sombre carapace qui abritait les yeux du vieil homme.

— Qui ça, Excellence ?

— Tous ces gens que tu surveilles. Je ne voudrais pas te voir tomber dans un traquenard. Méfie-toi d'eux, ils peuvent être très méchants.

— Ce n'est pas le cas. Au contraire, ils me témoignent beaucoup de bonté. Cependant, ils semblent croire que je ne les aime pas.

— Et, en vérité, tu les aimes, n'est-ce pas ? demanda Hillali sur le ton d'un homme cherchant à extorquer l'ultime parole d'un agonisant.

Rezk hocha imperceptiblement la tête en signe d'assentiment ; puis il ferma les yeux de honte, comme si l'aveu de sa sympathie pour la jeunesse séditeuse de la ville recelait une tare et un sens

abject difficilement explicables. Il s'attendait à un blâme, mais rien ne vint. Le silence se prolongeant, il eut l'impression que le chef de la police avait quitté la pièce en emportant son secret. Il rouvrit les yeux, vit son bienveillant tortionnaire toujours à sa place, et questionna d'une voix pitoyable :

— Est-ce là une erreur, Excellence ?

Hillali hésita quelques secondes avant de répondre.

— Tu peux les aimer, mon fils ! Cela te permettra de les observer avec plus de discernement.

Nous n'avons rien personnellement contre ces gens.

A la réflexion, cet amour du jeune homme pour les ennemis jurés du pouvoir qu'il était chargé de défendre, loin de contrarier ses plans, apportait à Hillali un singulier apaisement. Quel merveilleux adoucissement à son remords ! Ainsi donc Rezk avait pu surmonter l'horreur de sa mission, en dispensant sa sympathie à ceux-là mêmes que sa trahison vouait à la potence ou au cachot. Un don si précieux était plus que Hillali ne pouvait exiger du destin ; et bien qu'il se sentît tragiquement exclu de cet amour, son cœur se réjouissait à la chaleur de son rayonnement.

— Eh bien, tu peux partir maintenant, dit-il. Tu n'as besoin de rien ?

Rezk se mit debout.

— Non, merci, Excellence !

Hillali se leva, contourna son bureau et s'approcha du jeune homme ; un moment ils restèrent muets l'un près de l'autre, comme unis par un lien précieux et invincible.

— A demain. Que Dieu te garde, mon fils !

Rezk se pencha pour lui baiser la main, et Hillali eut la nette sensation qu'il accomplissait ce geste rituel avec une particulière ferveur, comme s'il avait deviné sa peine et voulait lui donner un nouveau gage de son attachement. Il pensa que rien n'était encore perdu, et son cœur frémit d'une joie inespérée.

Quand Rezk sortit dans la rue, un soleil d'hiver, tiède et doux, éclaboussait la ville, plaquant de larges taches de lumière jaune sur les façades des maisons. Cette somptueuse luminosité eut un effet apaisant sur les nerfs du jeune homme ; il se sentit revivre. Car, une fois terminé son rapport à Hillali, l'aventure de la journée n'avait rien de redoutable : il pouvait circuler où bon lui semblait et même oublier le rôle de mouchard qu'il assumait presque en dilettante et sans beaucoup y croire. A ses yeux, l'infamie ne commençait vraiment qu'au moment où, seul avec le chef de la police, il était contraint d'informer celui-ci de tout ce qu'il avait vu et entendu au cours de ses pérégrinations de la veille. Le reste du temps et jusqu'au lendemain, il avait la faculté de réintégrer son honneur et de se poser en justicier pour son propre compte. Aussi, ruminant sa haine contre Chawki, il se mit à le rechercher à travers la ville. Il avait besoin d'attiser sa haine par la vue de son pire ennemi, car il sentait la bonté et l'amour l'envahir et il ne voulait pas céder à leur charme amollissant. Il refusait cette paix et le prix de cette paix qui était le pardon de l'injure. Il ne pardonnerait jamais ; il lui fallait haïr Chawki, et à travers lui, les milliers de ses semblables qui profanaient la terre aussi cruellement qu'une épidémie de peste, pour que sa vie eût un sens et son orgueil une raison. Mais au bout d'un moment il comprit l'inanité de ses recherches ; il était encore trop tôt pour que Chawki se montrât au-dehors. Cette constatation l'assombrit. Il continua néanmoins à marcher sans but, la tête basse, souffrant et désemparé comme un drogué rongé par le manque, poussé uniquement par la force de sa haine.

Soudain son visage s'éclaira et il sourit comme à une apparition longtemps attendue et désirée. Il venait de reconnaître Teymour dans l'individu qui marchait à une vingtaine de mètres devant lui, portant un chandail à col roulé sous une veste de sport et un pantalon de gabardine beige d'une forme

étroite ultra-moderne. Rezk ne le voyait que de dos, mais il l'avait tout de suite identifié à cause de cette élégance vestimentaire qui n'avait nulle part sa pareille. Teymour déambulait paresseusement au soleil, s'arrêtant de temps en temps pour détailler d'un regard extasié les moindres bizarreries rencontrées sur sa route, comme un voyageur pour qui tous les attraits d'une ville sont encore inconnus et qui essaie d'en saisir les beautés cachées. La première impulsion de Rezk fut de le rejoindre et de l'aborder, mais sa timidité naturelle l'en empêcha ; il ralentit même le pas et se mit à le suivre à distance et de manière à ne pas être remarqué par lui. En agissant ainsi il ne songeait nullement à l'espionner. C'était autre chose qui l'attirait dans le sillage du jeune homme ; le simple plaisir de le voir évoluer dans ces ruelles fragmentées par les nappes de soleil, semblable à un personnage immatériel issu d'un rêve délicieux.

Ignorant les suppositions que le chef de la police échafaudait à son sujet, Teymour se promenait la conscience sereine et l'âme délivrée des terreurs qui l'avaient assailli à son retour au pays natal. Indéniablement il était loin de se douter qu'on le soupçonnait de fabriquer des bombes. Depuis son entrevue avec Imtaz, sa pensée avait subi un net changement ; il en était à se moquer de son comportement des premiers jours et gardait de cette brève période la honte d'un homme se remémorant un incident humiliant de son adolescence. Il n'en revenait pas d'avoir été assez stupide pour se laisser influencer par la hideuse apparence de cette ville et d'avoir manqué à ce point d'imagination. A présent il avait hâte d'oublier son prestigieux séjour à l'étranger et son long cortège de plaisirs faciles, afin de pouvoir au plus vite se consacrer aux énigmes nouvelles qui l'attendaient, embusquées dans l'ombre de ces murs vétustes. Ces ruelles ensommeillées, ces boutiques où nul ne se pressait d'entrer, ces maisons aux persiennes closes, lui semblaient contenir toutes les jouissances qu'il devrait bientôt conquérir à force de ruse et d'audace. Son esprit se plaisait à croire que des femmes jeunes et belles, à la sexualité brimée, se tenaient aux aguets derrière ces persiennes toujours fermées, rêvant d'étreintes secrètes et divinement romanesques. Il se sentait mué en cambrioleur d'amour, forçant des intimités réputées inexpugnables pour en extraire les brûlantes richesses. Et déjà, il tâchait de repérer les demeures où il opérerait ses effractions, lorsqu'il perçut au-dessus de lui un chuchotement de voix féminines ; il leva la tête dans l'espoir de saisir quelques traits d'un visage ou la furtive complicité d'un regard, mais juste à ce moment il fut frôlé par une bicyclette roulant à toute allure, laquelle vira et s'arrêta brusquement, lui barrant le passage.

Debout sur les pédales, et maintenant sa bicyclette en arrêt instable par d'infimes déhanchements d'équilibriste, la petite saltimbanque que Teymour avait vue un matin s'exhibant devant le café de la place, dressait au milieu de la ruelle sa gracieuse silhouette en habit de parade ; son visage fardé de teintes roses et orangées frémissait dans la douce lumière du soleil.

— Ah, je te retrouve enfin ! dit-elle avec une joie enfantine.

— Tu me cherchais ? demanda Teymour un peu éberlué par cette rencontre.

— Ça fait plusieurs jours que je te cherche, répondit la jeune fille sur un ton de reproche et en cessant tout à coup de sourire. Alors, tu n'es pas parti ?

— Non, je ne suis pas parti, dit Teymour. Qu'est-ce qui te faisait croire que j'allais partir ?

— Tu avais l'air si malheureux d'être là que mon cœur a eu pitié de toi.

— Ça se voyait tellement ?

— Autant qu'une catastrophe de chemin de fer, dit-elle en riant de l'image outrée que lui avait suggérée l'infortune de Teymour assis à la terrasse du café. J'ai tout de suite compris que tu détestais cette ville et que tu pensais déjà à la quitter. Aussi t'ai-je souri pour t'encourager à rester. Ce n'était rien, mais c'était tout ce que je pouvais faire.

— C'était beaucoup, crois-mois. Peut-être ne suis-je resté qu'à cause de ce sourire.



Elle le regarda d'un air étonné et ravi.

— Quelle merveille ! s'exclama-t-elle. Ah, que je suis contente !

Soudain elle se laissa tomber, mit un pied à terre et battit des mains pour manifester son contentement ; puis elle se pencha et s'accoua au guidon de sa bicyclette, comme si la conversation devant se prolonger encore, elle eût voulu prendre une pose plus confortable.

— Je m'appelle Felfel, reprit-elle. Mon père est mort et je vis avec ma mère et mon frère.

— Et moi je m'appelle Teymour. J'ai vécu pendant six ans à l'étranger. Il y a seulement trois semaines que je suis de retour.

— Qu'est-ce que tu faisais là-bas ?

— J'étudiais. J'ai un diplôme d'ingénieur chimiste.

Elle parut ne pas comprendre ce qu'était un diplôme d'ingénieur chimiste, car elle demeura un moment incertaine, le regardant de ses yeux aux paupières noircies par le fard, avec une sorte de respect craintif.

— Ce diplôme, c'est un talisman que tu portes sur toi pour te protéger ?

— C'est à peu près cela, dit Teymour en souriant d'une pareille naïveté. Sauf que je ne le porte pas sur moi.

— Tu devrais pourtant. Tous les gens d'ici ont le mauvais œil, je t'en préviens.

— Sois sans inquiétude. Il me protège même si je le laisse à la maison.

Elle eut une expression de doute sur le pouvoir d'un talisman relégué au fond d'un tiroir dans une maison lointaine, puis, comme pour dissiper son appréhension, elle fit fonctionner à plusieurs reprises le timbre de sa bicyclette. La sonnerie stridente résonna dans la ruelle comme un appel à l'émeute, mais personne ne bougea et les persiennes au-dessus de leurs têtes demeurèrent toujours closes.

— C'était beau d'où tu viens ?

— Oui, très beau, dit Teymour.

La jeune fille soupira, semblant s'apitoyer sur elle-même.

— Ah, comme j'aimerais partir moi aussi.

— Pourquoi ? Tu ne te plais pas dans cette ville ?

Elle eut une moue signifiant tout le dégoût et l'horreur que lui inspirait la ville.

— Il n'y a personne ici pour apprécier mon travail. Ce n'est qu'une bande de paysans.

— J'ai pourtant vu l'autre jour que tu avais beaucoup de succès.

— Le succès parmi la racaille, à quoi ça sert ? Tous ces gens ne s'intéressent qu'aux attraits de mon jeune corps et non à ce que je fais. Ils croient que je ne me rends pas compte de leurs regards lubriques. Mais moi je sais ce qu'ils veulent.

Elle rit en secouant la tête, comme si tout cela n'avait aucune importance. Puis, soudain, elle porta la main à son front et sembla se rappeler quelque chose.

— Que je suis idiote !

Elle fouilla fébrilement dans un petit sac en toile accroché au guidon, en sortit une rose rouge un peu fanée et la tendit à Teymour en disant :

— Tiens, c'est pour toi.

Teymour prit la rose, la huma délicatement, puis dit :

— Elle sent bon. Tu es très gentille de me l'offrir.

— La pauvre, elle n'est plus très belle. Il y a longtemps que je la gardais à ton intention.

Elle le regarda un instant, les yeux rieurs, comme heureuse de l'émotion qu'elle suscitait dans le cœur du jeune homme.

— Je ne sais comment t'exprimer ma reconnaissance, dit Teymour. Puis-je t'embrasser ?

— Oui, sur le front.

Teymour se pencha et lui donna un léger baiser sur le front.

Felfel avait baissé les yeux, elle les releva vers Teymour mais, cette fois, elle ne souriait plus.

Son regard était sérieux, comme si le baiser de Teymour venait de sceller entre eux un pacte.

— Nous nous comprenons, n'est-ce pas ?

— Je n'ai jamais de ma vie été si près de comprendre, répondit Teymour avec un tremblement dans la voix.

— Je dois partir maintenant, dit la jeune fille.

— On se reverra ? demanda Teymour.

— Bien sûr. Chaque jour je fais plusieurs fois le tour de la ville. Salut !

Elle remonta prestement sur la selle, actionna les pédales et, avec une vélocité foudroyante, s'éloigna vers le fond de la ruelle.

Teymour reprit sa marche ; il tenait toujours la rose à la main et la humait de temps à autre, comme s'il eût voulu retrouver dans le parfum de la fleur fanée un peu de l'émotion que lui avait procurée sa rencontre avec la jeune fille.

Dès qu'il avait vu la petite saltimbanque, juchée sur sa bicyclette, foncer sur Teymour et lui barrer la route, Rezk s'était vite caché dans le renforcement d'une porte cochère, et, de là, il avait observé toute la scène avec un indicible étonnement. La révélation soudaine de rapports existant entre Felfel, sa jeune sœur, et l'ingénieur, fringant et racé, débarqué depuis peu de l'étranger, était un fait d'une anomalie extrême et qui méritait toute sa curiosité. L'impudente désinvolture avec laquelle Felfel avait abordé le jeune homme, et l'allure équivoque de leur entretien, prouvaient une entente et une intimité pour le moins bizarres, entre deux êtres tellement éloignés par leur rang social. Est-ce que le chef de la police avait raison de prétendre que le jeune diplômé n'était revenu dans sa ville natale que pour semer les germes de l'esprit révolutionnaire parmi les gens du peuple ? Pendant un court instant, Rezk fut tenté de le croire. Mais aussitôt cette idée lui parut grotesque et il eut honte de sa stupidité. En aucun cas, la petite Felfel ne pouvait se sentir lésée par un régime d'oppression ; illettrée comme toutes ses pareilles, elle ignorait même qu'il y eût un gouvernement. Par contre, elle possédait indéniablement des charmes naissants – que ses habits de saltimbanque détaillaient avec précision – capables d'enflammer la concupiscence d'un homme aux goûts raffinés, égaré dans la moisissure de cette ville. Cependant, chose étrange, la nature passionnelle de cette intrigue entre sa sœur et Teymour ne l'offusqua point ; au contraire, on eût dit qu'elle le réjouissait et faisait naître en lui un espoir imprévu : celui de se rapprocher de Teymour et de pouvoir l'aimer comme un frère.

Le phonographe jouait un air de danse.

Ce soir-là, Salma se sentait étrangement indifférente à cette ambiance d'orgie clandestine qui régnait dans son salon. Vêtue d'une robe de soie verte, la poitrine et les bras surchargés de bijoux, le visage maussade sous les fards, elle se tenait sur un coin du canapé, les yeux fixés sur les danseurs qui évoluaient à quelques pas d'elle, et qui, usant du subterfuge de la danse, s'étreignaient voluptueusement. La musique éveillait en elle un sentiment de frustration et comme la douloureuse nostalgie d'un âge révolu. Elle était surtout agacée par les rires hystériques et le comportement infantile des deux adolescentes qu'Imtaz avait amenées avec lui, et qui, dans leur frêle innocence, s'élançaient dans la débauche avec une vivacité immodérée. Comme toujours, c'étaient des jeunes collégiennes, recrutées à la sortie de l'école, et que le glorieux renom d'Imtaz subjuguait au point de leur faire oublier toute espèce de retenue. Sur les conseils insidieux de cette ancienne idole des foules, elles s'étaient échappées de la maison de leurs parents dans l'espoir de passer une nuit d'amusements répréhensibles pour leur âge et que leur imagination leur prédisait fertile en dépravations de toutes sortes. Elles craignaient par-dessus tout de ne pas se montrer à la hauteur des circonstances et s'exagéraient les limites accordées à l'indécence en pareille occasion. Quelques verres d'alcool les avaient rendues complètement impudiques. Sans se l'avouer, Salma éprouvait pour elles une détestable rancune de femelle aigrie, car, à vingt-trois ans, elle se considérait déjà comme une vieille femme. Tous ces hommes qui venaient se divertir chez elle avaient à son égard cette sorte de politesse respectueuse qu'on réserve habituellement à la tenancière d'une maison close.

Ils ne songeaient nullement à lui faire la cour, ni même à s'apitoyer sur son sort. L'amitié qu'ils lui témoignaient était sans conteste d'une trame indéfectible ; cependant ils demeuraient imperméables à son drame intérieur – ainsi d'ailleurs qu'à toutes les manifestations du drame universel – comme si pour eux la vie consistait surtout en plaisirs arrachés miraculeusement au marécage nauséeux de cette ville. Elle ne pouvait leur en vouloir ; elle leur était même reconnaissante d'avoir choisi sa maison pour repaire à leurs orgies secrètes. Son déshonneur était connu de toute la ville, aucun scandale n'était assez grand pour nuire encore à sa réputation. Au fond, elle était heureuse de leur présence, appréciant d'instinct l'esprit sarcastique qui animait leurs moindres propos et la démesure de leur mépris pour toutes les institutions et conventions établies par les hommes. Ils lui donnaient parfois l'impression qu'ils étaient les envoyés d'une puissance extra-terrestre, venus pour constater la bêtise et la vilénie incommensurables des créatures de cette planète.

Ces réunions licencieuses que les jeunes gens organisaient chez elle avec la minutieuse persévérance de stratèges conspirant la chute d'un empire, ne lui apportaient pas seulement une heureuse diversion à son humeur chagrine ; elles lui procuraient surtout la sauvage satisfaction d'exercer sa vengeance contre l'homme qu'elle abhorrait. Car Chawki, ce mécréant qui avait jadis abusé de son âme virginale, y assistait presque toujours, en sa qualité de mécène visqueux, gonflé d'orgueil et de concupiscence. Elle pouvait alors le ridiculiser à son aise, le fustiger de ses sarcasmes devant ces témoins vigilants et sagaces de toutes les iniquités. C'était pour des moments aussi enivrants qu'elle s'incrustait dans sa déchéance et refusait d'oublier le passé ; voulant rester pour toujours comme un remords vivant aux yeux de l'infâme qui l'avait séduite par ses promesses et déshonorée par son abandon. Jamais il ne se débarrasserait d'elle. Elle demeurerait à jamais dans cette ville comme une femme marquée par l'opprobre, et cet opprobre rejaillirait sur Chawki et sa

descendance jusqu'à la fin des siècles. C'était là sa seule consolation.

Après sa mésaventure avec Chawki, d'autres hommes avaient prétendu être amoureux d'elle et s'étaient proposé de l'épouser, mais elle avait toujours répondu à leurs sollicitations par un refus hargneux. Rien ne devait la déranger dans la poursuite de sa vengeance. Jusqu'ici elle s'était tenue à cette ligne de conduite, sans demander au destin autre chose que de confondre son suborneur. Et elle aurait inmanquablement continué dans cette voie, si Medhat – sans doute inspiré par un génie malfaisant – n'avait un jour introduit sous son toit un jeune étudiant vétérinaire, nommé Samaraï, lequel s'était pris soudain pour elle d'une passion désordonnée et insondable, donnant à penser qu'à part sa propre mère, il n'avait vu aucune autre femme de sa vie. Cette espèce de barbare se trouvait présentement dans le salon, affalé dans un fauteuil et, tenant un verre de whisky fortement serré dans sa main, il buvait avec outrance, comme quelqu'un qui s'enivre en prévision d'une action désespérée.

L'histoire de ce Samaraï était simplement extravagante. Etudiant vétérinaire dans la capitale, il n'était venu dans cette ville que pour entrer en possession d'un petit héritage, à lui légué par une vieille tante. Il avait touché son argent – une somme d'un millier de livres environ – et s'apprêtait à repartir, quand, se voyant fort en avance sur l'horaire du train, il s'était assis dans un café proche de la gare. Le hasard voulut que dans ce même café et à la table voisine, Medhat méditait sur l'espérance qu'il pouvait raisonnablement concevoir sur l'avenir de l'humanité. Cette espérance était si minime – autant dire inexistante – qu'il jeta un regard autour de lui pour s'en convaincre plus aisément. Sans doute la figure de ce jeune voyageur à l'air important (tous les voyageurs que voyait Medhat avaient cette expression d'importance, comme si de prendre le train leur octroyait un brevet d'héroïsme) lui inspira-t-elle l'idée de le dévoyer. Il lia donc connaissance avec le jeune étudiant et, au bout d'une heure d'une conversation éminemment instructive, il l'avait dissuadé de repartir avant qu'il ne l'initiât aux mirifiques plaisirs cachés dans cette ville. Samaraï, jeune homme timide et peu sociable, entièrement préoccupé de ses études, n'avait pu résister aux séduisants discours de son voisin de table. Une certaine conception du monde, d'une étrange simplicité, venait de lui être révélée et il en demeurait tout pantois, car rien ne l'avait préparé à une telle prise de conscience. Sans lui laisser le temps de trop réfléchir, Medhat s'était saisi de la valise du jeune homme et avait entraîné celui-ci vers l'exploration des délices promises. Victime confiante, Samaraï le suivit sans difficulté ; il lui semblait avoir enfin retrouvé ce frère idéal auquel il rêvait depuis son enfance. La philosophie pernicieuse, l'humour implacable de Medhat avait annihilé d'un seul coup le souvenir de toutes ces années studieuses consacrées à l'obtention d'un diplôme de vétérinaire. Plus il écoutait son compagnon et plus la vie lui apparaissait d'essence futile et, en même temps, d'un intérêt extrême. En guide qualifié, Medhat le promena dans divers endroits, lui faisant observer tous les détails d'une curieuse magnificence sertie dans la pourriture ambiante, et que seule la vanité d'un aveugle refuserait de percevoir. Samaraï nageait dans l'euphorie ; il ne comprenait pas par quel prodige cette ville exécrationnelle qu'il avait eu hâte de fuir, prenait soudain l'allure d'une cité aux multiples aspects insolites et réjouissants. Il ne faisait que hocher la tête, renonçant à élucider de pareilles énigmes par crainte de rompre le charme. De temps en temps, il s'arrêtait pour étreindre Medhat et l'embrasser, l'appelant son sauveur et son frère. Ils étaient fatigués et un peu ivres quand, tard dans la nuit, ils se rendirent chez Salma.

C'était la première fois que Samaraï pénétrait dans l'antre d'une courtisane et cette expérience lui fut fatale. L'intimité parfumée et hautement érotique qui se dégagait de cet intérieur de catin richement entretenue, éprouva si intensément sa virilité depuis longtemps endormie, qu'il tomba amoureux de la jeune femme à la manière d'un rustre, c'est-à-dire comme un primitif à peine sorti de sa forêt natale, et ne voulut plus quitter les lieux que chassé par la force des gendarmes. Tout d'abord

flattée et amusée par cette passion brutale, Salma le laissa s'installer chez elle, prévoyant que l'ardeur du jeune étudiant ne durerait que le temps de son séjour dans la ville ; mais elle ne tarda pas à se repentir de sa magnanimité lorsqu'elle s'aperçut que cette ardeur, au lieu de diminuer, tendait plutôt à devenir éternelle. Bref, cet impudent vétérinaire se révéla appartenir à cette secte d'hommes qui forment incontinent des projets de mariage dès qu'ils ont couché avec une femme, fût-elle borgne, bossue ou paralytique. A toute heure, il la harcelait de sa passion, l'implorant de le suivre dans la capitale où l'attendaient ses études et où il jurait de l'épouser. Salma accueillait ses continuelles exhortations par des insultes, le qualifiait de pauvre gueux incapable de nourrir même un chien bâtard, et finissait par lui cracher au visage, s'imaginant qu'un traitement aussi outrageant allait le dégoûter d'elle et qu'il retournerait dans sa miteuse capitale. Cela aurait pu en effet dégoûter un homme de quelque dignité, mais rien ne semblait offenser la nature foncièrement débonnaire de ce sauvage ; on eût dit que les procédés incivils de Salma le fortifiaient dans son fanatisme matrimonial. Cette situation était devenue intolérable pour la jeune femme, car malgré l'attachement qu'elle commençait d'avoir pour son amant (son entêtement et sa grossière ingérence dans son intimité avaient réussi à la rendre vulnérable aux fougueuses protestations de son amour), elle ne voulait point abandonner tout ce qu'elle avait acquis par son déshonneur pour braver l'inconnu et peut-être de nouveaux déboires. Certes elle était déshonorée, mais l'appartement cossu et la substantielle mensualité que lui versait Chawki constituaient des atouts majeurs pour se faire respecter dans son quartier. En vérité, le mythe de la fille perdue qu'elle persistait à entretenir autour d'elle ne servait qu'à accroître sa respectabilité par ce relent de fatalité dramatique sans lequel elle ne serait aux yeux de ses voisins qu'une vulgaire prostituée. Samarai, trop fruste pour soupçonner chez sa maîtresse une fraude morale aussi sombre, interprétait les réticences de celle-ci à son projet de mariage comme une monstrueuse brimade à son égard et, pour s'en consoler, il s'était mis à boire ; ce dérivatif eût été sans conséquences, si l'alcool (dont il n'avait pas l'habitude), en altérant la douceur naturelle de son caractère, ne le portait à des excès qui horrifiaient son entourage. Il était sur le point de devenir un personnage odieux.

Les danseurs, au milieu du salon, se mouvaient avec une lenteur absolument en désaccord avec le rythme précipité de la musique. Visiblement Imtaz et Teymour semblaient exécuter une besogne qui n'avait aucun rapport avec la danse ; ils avaient enlacé étroitement les deux adolescentes et se contentaient de les soumettre à des mouvements imperceptibles, insidieusement calculés pour provoquer et exciter leur sensualité. Soudain le disque s'arrêta ; mais les couples continuèrent encore leurs déhanchements lascifs comme si la musique n'avait été qu'un prétexte depuis longtemps oublié. Quand enfin ils se séparèrent, Imtaz se laissa tomber dans le plus proche fauteuil (l'ancien acteur n'osait pas s'aventurer dans ce salon où les meubles changeaient constamment de place) et prit sur ses genoux l'aînée des jouvencelles, celle qu'on appelait Ziza. La cadette, Boula, alla s'asseoir sur des coussins entassés dans un coin de la pièce, en compagnie de Teymour. Étonnées de leur bonheur et éméchées par le whisky qu'elles avaient ingurgité sans méfiance, les jeunes filles se laissaient caresser et embrasser, montrant dans ces préliminaires amoureux autant de hardiesse que leurs partenaires. On les sentait décidées à tout faire, plutôt que de retourner dans leur famille qu'elles commençaient à détester et même à haïr. Cette haine pour le conformisme et la laideur de leur milieu bourgeois leur avait été inculquée ce soir même par Imtaz, au cours d'une brève leçon, qui fit sur leurs cerveaux une impression décisive et servit à camoufler leur penchant au dévergondage en une sorte de vengeance contre l'imbécillité de leurs parents.

Allongé sur le tapis, le coude appuyé sur un coussin, Medhat éprouvait la fierté d'un directeur de théâtre qui a réussi à présenter à un public de province un spectacle d'une audace et d'une valeur

internationales. Il se délectait à la pensée d'avoir démontré à Teymour sa capacité de promouvoir des plaisirs aussi raffinés dans une ville réputée mortelle. Cette démonstration de ses talents le comblait de félicité et le dispensait de prendre part aux réjouissances de cette soirée. Durant quelque temps, il avait été dépité d'apprendre que Teymour n'avait rapporté qu'un faux diplôme de son voyage à l'étranger ; comme si en s'amusant dans ces contrées lointaines au lieu d'étudier, celui-ci s'était moqué de lui. Mais une fois passé ce moment de vanité blessée, il s'empressa de rendre hommage à la volonté et au caractère inflexible de son ancien camarade ; il était en effet remarquable, qu'engagé dans un traquenard d'une pareille envergure, Teymour s'en fût sorti sans le moindre mal et avec tout le prestige possible. Medhat était plein d'admiration pour ce haut fait et sentait sa vieille amitié pour Teymour renaître avec plus de force que jamais.

Blottie dans les bras de Teymour, la jeune Boula se mit soudain à rire aux éclats à la suite d'une anecdote un peu leste que son entreprenant séducteur venait de lui souffler à l'oreille. Elle s'arrêta au bout d'un moment et eut comme un long soupir de regret.

— Quoi ? demanda Teymour. Tu regrettes d'être venue ?

— Ah non ! répondit Boula. Ce que je regrette c'est que mon honorable père ne soit pas là pour me voir.

— Tu veux que j'aille le chercher ? proposa Medhat.

La jeune fille écarquilla les yeux, plus étonnée qu'effrayée par cette proposition brutale.

— Serais-tu capable de faire ça ?

— Certainement, dit Medhat. Ordonne et j'y cours.

— Alors, vas-y, montre-moi ta bravoure, dit Boula avec la perversité d'une femelle prête à se réjouir d'un esclandre.

— Méfie-toi, dit Salma. Il est très capable de faire cela et même beaucoup d'autres choses dont tu n'as pas seulement la moindre idée. C'est un esprit démoniaque.

— Vous êtes des gens extraordinaires, reprit Boula avec une sincérité touchante. Je n'aurais jamais cru qu'il pût exister dans cette ville des gens tels que vous. Comment est-ce possible ! Cette soirée est la plus merveilleuse chose qui me soit arrivée dans ma vie.

— Tu n'as encore rien vu, dit Medhat. Nous vous réservons une surprise.

— Une surprise ! s'exclama Ziza, laquelle, perchée sur les genoux d'Imtaz, s'était retournée pour s'adresser à la compagnie. Qu'est-ce que c'est ? Je veux savoir.

— Nous attendons l'homme le plus drôle de la ville, répondit Medhat.

— Il y a un homme plus drôle que vous ! dit Ziza. Permettez-moi d'être incrédule.

— Tu verras, dit Imtaz. Il s'agit d'un comique assez spécial. Il faut bien connaître le personnage pour pouvoir l'apprécier.

— Il a raison, déclara Salma avec l'accent d'une ironie amère. Il faut vraiment le connaître pour en rire. Car, pour ce qui est de l'apparence, c'est plutôt un sinistre individu.

— Eh bien, tu m'expliqueras, dit Ziza en tournant son visage vers Imtaz et en reprenant sa pose primitive.

Depuis le début de la soirée, Samarai n'avait pas prononcé une parole ; il ne faisait que boire et se lamenter intérieurement, en proie à son obsession. Pour sa malchance, il avait découvert l'amour et l'alcool en même temps, et ces deux ingrédients mélangés avaient sur son système nerveux un effet funeste. Il se torturait l'esprit pour trouver une solution satisfaisante à son dilemme. Rompre sa liaison avec Salma et s'en retourner tout seul dans la capitale lui était intolérable ; il ne pouvait renoncer à son amour. D'autre part la perspective de rater sa carrière en restant dans cette ville l'emplissait de remords et de crainte pour l'avenir. C'était un garçon de vingt-quatre ans, de forte

carrure, aux traits épais, avec un front étroit et des cheveux noirs et crépus, qui lui donnaient l'aspect navrant d'une brute dégénérée. Néanmoins, cette laideur virile était compensée par des yeux d'une inaltérable douceur qui avaient sur les animaux un singulier pouvoir de suggestion. La manière dont tous ces quadrupèdes se soumettaient à ses manipulations sans se débattre ni protester, provoquait l'envie parmi ses camarades de l'école vétérinaire. Malheureusement, ce magnétisme demeurait inopérant sur les êtres humains, surtout lorsqu'il s'agissait de convaincre une créature aussi coriace que sa maîtresse. Accoutumé à la fréquentation des chiens, des chats et autres bêtes domestiques, Samaraï était d'une naïveté surprenante dans ses rapports avec les femmes, dont il n'avait approché aucune de très près avant de connaître Salma. On peut même dire que la nature inconséquente et vindicative de ce sexe pourtant si décrié, lui était totalement inconnue. Aussi désespérait-il d'avoir avec la jeune femme une explication raisonnable, car, à la moindre allusion mettant en cause la légitimité de sa vengeance contre Chawki, elle entrait en fureur et profitait de l'occasion pour le désigner lui-même comme la victime prochaine de sa vindicte.

Gardant toujours son verre à la main, il quitta son fauteuil et, d'une démarche oblique d'ivrogne, alla s'accroupir sur le tapis, en face de Medhat. Il venait soudain de penser que Medhat – qu'il jugeait comme son mauvais génie – lui devait une compensation, et qu'il était en l'occurrence le seul intermédiaire pouvant intercéder en sa faveur auprès de sa maîtresse.

— Tu ne veux pas lui parler, dit-il tout bas en se penchant vers Medhat. Elle t'écouterà, toi.

— Parler à qui ? demanda Medhat en fixant sur Samaraï un regard excédé.

— A Salma. Je n'arrive pas à la décider de partir avec moi. Son entêtement me fait perdre un temps précieux. Mon cher Medhat, c'est toi qui m'as amené ici, c'est à toi de m'en faire sortir.

— C'est inconcevable, dit Medhat. Est-ce que je te retiens ? Tu peux t'en aller quand tu veux.

— Mais je voudrais m'en aller avec elle. Et c'est pourquoi je m'adresse à toi. Tu es l'homme qu'elle estime le plus dans cette ville. Parle-lui ; je suis sûr que tu arriveras à la convaincre.

Medhat était bien loin de souscrire au vœu de Samaraï et, en aucun cas, il n'aurait entrepris la tâche de convaincre Salma de partir avec lui. Outre qu'elle leur offrait un abri sûr et confortable, elle était dans cette ville la personne la mieux placée pour servir leurs débauches. Il se serait battu contre le monde entier pour préserver de toute atteinte cette amie inestimable. Que ce Samaraï, pour lequel il avait dépensé des trésors de sagesse afin de le soustraire à l'imposture universelle, tentât de leur enlever la jeune femme, lui paraissait le sommet de l'ingratitude humaine.

— Ma parole, dit-il, tu es l'être le plus ingrat que je connaisse. Qu'est-ce que tu feras dans la capitale ?

— Mais je dois continuer mes études, dit Samaraï d'une voix pitoyable. Le temps passe et je commence à oublier tout ce que j'ai appris ; je m'en rends compte chaque jour.

— Ah non ! dit Medhat presque avec répulsion. Je ne m'intéresse pas aux vétérinaires. Rechercher les diplômes d'une société aussi pourrie, c'est avoir soi-même une âme vile. Pour tout te dire, mon cher Samaraï, tu m'écoeures. Tu es vraiment irrécupérable.

— C'est pour elle qu'il faut que j'étudie, se plaignit Samaraï. Comment gagnerais-je de quoi la faire vivre, si je n'obtenais pas mon diplôme ? J'aime cette femme et je voudrais la sauver.

— La sauver de quoi, imbécile ! s'indigna Medhat. Qui t'a dit qu'elle veut être sauvée ? Pour tout l'or du monde elle ne laissera la place privilégiée qu'elle occupe dans cette ville et la sorte de jouissance qu'elle trouve à jouer son rôle de fille séduite et déshonorée. C'est devenu sa raison de vivre. Avec tous tes diplômes tu ne pourras jamais lui donner une raison aussi belle.

Samaraï resta ébahi par cette explication.

— Je ne comprends pas du tout ce que tu veux dire, avoua-t-il avec candeur. Tu la crois donc

heureuse !

Du canapé où elle était assise, Salma suivait des yeux la conversation des deux jeunes gens ; et bien qu'elle n'en entendît pas les paroles, elle devinait aisément le sens de ce conciliabule secret. Elle était consciente du danger que Samaraï faisait planer sur l'assemblée par son intempérance, et lorsqu'elle l'avait vu bouger de son fauteuil et se propulser en tanguant dans la pièce, elle s'était attendu à quelque frasque de sa part, mais son inquiétude se dissipa en voyant que Samaraï avait choisi Medhat comme confident de ses doléances, car elle ne doutait point que ce dernier, avec ses malices et ses sarcasmes, ne le réduisît bientôt à l'état d'une mouche inoffensive.

Tout à coup Samaraï se mit debout, hésita un instant, puis se dirigea vers le canapé où il s'assit d'un air humble à côté de la jeune femme.

— Ne m'approche pas, fils de chien ! dit Salma avec une fureur contenue. Qu'est-ce que tu manigances encore, scélérat !

— Tu peux m'insulter, répondit Samaraï avec le ton d'un ivrogne possédé par une volonté inflexible. Mais cela ne m'empêchera pas de le tuer ce Chawki, s'il s'avisait de venir ce soir dans cette maison. Tu seras ainsi délivrée de ta vengeance ; rien ne te retiendra alors dans cette ville.

— Tu ne tueras personne, pauvre malheureux ! s'écria Salma. Va vivre avec tes animaux et laisse les humains tranquilles.

Soit que la mine mortifiée de Samaraï la réjouît, soit qu'elle voulût donner à son mépris une ampleur écrasante, Salma éclata soudain d'un rire de folle. Un moment Samaraï demeura pétrifié devant ce rire aussi injurieux qu'un crachat à la face ; on eût dit qu'il venait d'être mordu par une bête venimeuse. Puis il fixa sur la jeune femme un regard chargé d'une extrême mansuétude, comme s'il eût cherché à conjurer par cette lueur de tendresse les maléfices qui corrompaient l'âme de sa maîtresse. Mais loin de subir les effets bénéfiques de ce regard, Salma s'abandonnait à ses démons et continuait de rire à gorge déployée, poussant son délire jusqu'à l'exagération, se contorsionnant et battant des mains comme devant une vision d'un comique irrésistible. Imtaz et Teymour, arrêtés dans leurs ébats avec les jeunes filles, attendaient impassibles la fin de ce rire démentiel. De son côté, Medhat s'était mis sur son séant, prêt à intervenir ; il craignait un affrontement qui eût gâché cette soirée d'une manière sordide. Mais contre toute attente, tout se passa noblement. Samaraï quitta subitement sa place, traversa le salon avec la dignité d'un monarque humilié, et disparut dans la chambre à coucher après avoir refermé la porte derrière lui. Aussitôt Salma cessa de rire.

Dans le silence qui suivit, Teymour se leva pour remettre le phonographe en marche. Lui et Eoula recommencèrent à danser.

C'est alors qu'apparut dans l'encadrement de la porte du salon un personnage habillé de noir, lequel tenait d'une main une canne au pommeau d'argent ciselé et de l'autre tortillait sa moustache en souriant d'un air satanique. C'était Chawki, les yeux exorbités par la concupiscence, et qui, ayant une clé de l'appartement, était entré furtivement dans l'espoir de surprendre ses amis en pleine orgie. Il fut cruellement déçu par l'atmosphère d'austérité dans laquelle il trouva l'assemblée, car il prévoyait qu'en arrivant à cette heure tardive il verrait les jeunes filles pour le moins dévêtues. Cependant, malgré sa déception, il garda son sourire hypocrite et s'avança pour baiser la main de Salma. Cette formalité accomplie, il salua tous les assistants à la ronde, puis s'assit à côté de la jeune femme en soulignant par un air avantageux sa prédominance sur les autres membres de la compagnie. Ensuite il fixa son regard sur la croupe de Boula qui ondulait des hanches dans les bras de son cavalier, et demeura un long moment muet et terrorisé par la contemplation de ce phénomène.

La perfection charnelle de cette croupe qui semblait receler en elle toute la hantise de l'univers, lui arracha finalement un soupir de détresse.



— Pardonnez-moi d'avoir interrompu votre conversation, dit-il pour cacher le trouble de ses sens. Continuez, je vous prie. De quoi parliez-vous ? Mais peut-être suis-je indiscret ?

— Au contraire, s'écria Medhat. On attendait ta venue avec impatience. Nous étions en train de nous demander pourquoi l'humanité, après tant de millénaires, demeurerait aussi détestable qu'au premier jour de sa création. Nous aimerions connaître ton avis là-dessus.

Medhat se tut et se frotta les mains de l'air d'un élève qui vient de mystifier son professeur en lui posant une question inepte.

Chawki réagit comme un novice. Il s'attendait à une conversation frivole sinon obscène, et l'idée que ces jeunes gens parlaient de l'humanité lui parut comme une espèce de trahison. C'était un coup très dur pour son intellect ramolli par la dissipation et réfractaire à toute pensée qui ne fût pas sensuelle. Néanmoins, il ne convenait pas à la plus élémentaire civilité de chicaner sur le choix d'une discussion, surtout dans une assemblée de cette importance. Il crut pouvoir s'en tirer en avançant une thèse assez répandue dans le public, comme quoi tout n'était pas si mauvais dans l'homme.

— Mais l'humanité n'est pas si horrible que ça, dit-il avec la conviction d'un homme qui croit au progrès et à la civilisation.

— Comment ! s'écria Medhat. Mais les preuves de cette dégénérescence sont patentes ; même un enfant peut les discerner. Je serais bien aise d'entendre tes arguments en faveur d'une conception si contraire à la vérité.

A ce stade de la discussion, Teymour comprit que la danse n'était plus de mise et que d'autres réjouissances se préparaient. Il retourna s'asseoir sur les coussins, mais, confiant dans cet intermède qui s'annonçait brillant, il cessa de folâtrer avec sa compagne. Toute son attention se concentra maintenant sur les incidences du piège ingénieux que Medhat avait mis en branle, sous le couvert d'un débat philosophique.

Chawki aurait voulu ne pas répondre ; la présence des deux jouvencelles dont il détaillait secrètement les charmes juvéniles le privait de tout raisonnement. Il n'était pas venu là pour discourir sur l'humanité. Il trouvait ce sujet d'un goût déplorable et s'étonnait qu'on l'obligeât à y réfléchir en un pareil moment. Mais comment réparer sa bévue ? En débitant sa piètre apologie de la nature idéologique indéfendable et, malgré toute l'imprudence qui le caractérisait, il hésitait à apparaître comme l'un des instigateurs de ce mensonge passablement éculé.

— On ne peut nier que l'humanité ait progressé, dit-il sans trop se compromettre. Elle est en perpétuelle évolution.

— Une évolution dans l'instinct du lucre et de la rapine, je te l'accorde, répliqua Medhat en inclinant son buste, comme pour marquer sa déférence envers l'opinion de son interlocuteur. Mais moi, je parle d'un progrès spirituel. Et, en cette matière, je prétends qu'elle n'a pas avancé d'un pas.

Se sentir dans la peau d'un penseur n'était pas une sinécure pour Chawki ; il n'aspirait qu'à en sortir au plus vite. Il demanda, avec une bonhomie souriante et en affectant de prendre cette conversation à la légère :

— Tu t'intéresses à l'évolution morale de l'humanité ? Ma parole, je ne l'aurais jamais cru de toi !

— Tu as tort de ne pas considérer notre ami comme un esprit sérieux, dit Imtaz, tout en caressant les seins de Ziza qu'il tenait toujours sur ses genoux. Il a une théorie assez originale sur la question. Il soutient qu'un progrès spirituel ne peut se concevoir que dans un monde de loisirs. Qu'en dis-tu ?

— Un monde de loisirs, vraiment ! s'exclama Chawki. Je ne comprends pas. Veuille m'expliquer, je te prie.

— C'est bien simple, reprit Medhat. Depuis toujours le destin besogneux de l'homme l'empêche

de rêver à un idéal qui ne soit pas matériel et en conformité avec ses besoins et sa sécurité. Gagner sa vie est l'unique chose qui le préoccupe et qu'on lui enseigne dès son enfance. Il ne vise qu'à devenir plus astucieux et plus salaud que les autres. Durant toute son existence, il met son ingéniosité à subvenir à sa nourriture et, une fois rassasié, à se construire une ambition sordide. Quand donc a-t-il le temps d'élever son esprit ? La moindre réflexion dans ce sens lui est comptée comme un délit, aussitôt sanctionné par la famine et la réprobation des siens. Aussi, j'ose affirmer que seuls des gens ayant des loisirs peuvent accéder à une forme de pensée vraiment civilisée.

— Mais comment faire alors ? s'enquit Chawki. L'humanité ne peut rester oisive ; il faut que les gens travaillent.

— Tant pis pour eux, conclut Medhat. C'est leur affaire. Je ne fais que constater une réalité éternelle de tout temps esquivée par les historiens et les penseurs à cause de sa simplicité et de son peu de valeur marchande.

— Je voudrais savoir, dit Teymour, en jetant un regard de connivence à Medhat, si cela est vrai pour tout le monde. N'y aurait-il pas des exceptions ?

— Ah, il y a des exceptions ! soupira Chawki. Il tendait maintenant l'oreille à chaque réplique ; son instinct l'avertissait qu'un danger sournois, dirigé contre sa personne, s'insinuait peu à peu dans la conversation.

— Forcément, répondit Medhat. Tout le monde n'est pas sensible aux loisirs de la même façon.

— Je pense de même, dit à son tour Imtaz. Par exemple, l'honorable Chawki, ici présent, a eu toute sa vie des loisirs ; crois-tu que cela l'ait rendu spirituellement meilleur ?

— Je ne puis en décider, dit Medhat. C'est à l'honorable Chawki de nous dévoiler en conscience s'il a su profiter de ses loisirs.

— C'est un gremlin, s'écria Salma. Je me demande pourquoi vous parlez de lui. Tous les loisirs du paradis ne pourraient pas le changer ; il restera toujours un gremlin !

— Tais-toi, Salma, s'interposa Medhat. Laisse-le parler.

Chawki souriait naïvement en tortillant sa moustache avec une fébrilité qui décelait son malaise. Ses craintes se justifiaient ; on ne touchait pas à des problèmes aussi explosifs que l'évolution de l'humanité, sans subir quelques éclaboussures. Accoutumé depuis longtemps au délire haineux de son ancienne maîtresse, il ne s'offusquait plus outre mesure de ses éclats de voix ni de ses expressions insultantes ; le danger pour lui était ailleurs. Comment fallait-il répondre à l'insidieuse question de Medhat ? Il sentait que c'était à son orgueil qu'on en voulait et il ne put réprimer un soupir rageur.

— En vérité, avoua-t-il, je ne me sens pas meilleur qu'un autre.

— Hypocrite ! lui lança Salma. Tu oses te comparer aux autres ! Ecoutez ô gens, cet infâme !

— Mon cher Chawki, dit Imtaz, ta modestie t'honore. Cependant, permets-nous de n'en rien croire. Toi, pas meilleur qu'un autre ! Allons donc ! Nous connaissons tous la mansuétude et l'opulence de ton cœur. Tu es l'homme par excellence et que cette ville peut-être ne mérite pas. Ne cherche pas à amoindrir ta renommée, car elle est notre gloire à tous.

La fatuité naturelle de Chawki lui cacha toute l'insolence et la perfidie de ce panégyrique outré. L'inouï, c'est qu'il crut obligé d'atténuer le démenti que son aveu venait d'infliger à la théorie de Medhat, en exhibant une lacune que sa bonne foi ne pouvait laisser dans l'ombre.

— Je ne voudrais pas, dit-il, faire du tort à la clairvoyance de notre ami Medhat. En ce qui me concerne, sa théorie ne peut être mise en cause, car je n'ai pas eu tous les loisirs que vous m'octroyez si généreusement. Il ne faut pas oublier que malgré ma fortune, je suis astreint à d'innombrables occupations.

— O l'infortuné ! gémit Salma. Il a des occupations, le pauvre ! Je les connais tes sales

occupations, ô violateur de l'innocence !

Chawki se tourna vers elle et lui tapota le bras.

— Allons, ma chérie, pourquoi te mettre en colère ? Cette conversation était des plus intéressantes et m'a permis d'admirer l'intelligence de ces garçons. Nous ne sommes pas là pour nous attrister. Réjouissons-nous. Un peu de musique nous égayera ; qu'on fasse marcher le phonographe.

Ces paroles empreintes d'une modération servile furent saluées par les jeunes filles d'un immense éclat de rire ; bien qu'elles n'eussent à aucun moment pénétré le sens équivoque de cette discussion transcendante, la mine alarmée et les attitudes stoïques de Chawki les avaient amusées autant, et même plus, qu'une représentation de guignol. Chawki, que ces rires d'enfants émoustillaient, ne les perdait pas de vue. Il promenait son regard de l'une à l'autre, comme pour les encourager dans leur hilarité, en se promettant qu'à la première occasion il obtiendrait d'elles certaines privautés que sa position sociale – sinon la noblesse de sa figure – était en droit d'exiger. En attendant cette occasion, il se livra à une manie ostentatoire par laquelle il lui semblait que son personnage acquerrait une enflure majestueuse, et qui consistait à aspirer l'air par le nez, à plusieurs reprises, en pinçant fortement les narines et en relevant la tête d'une façon altière. Malheureusement il dut suspendre avant son terme cet exercice de haute persuasion, car un détail que ses yeux – uniquement braqués sur les appâts des jouvencelles – n'avaient pas enregistré depuis son entrée dans le salon, venait de produire un choc dans son esprit. L'absence de Samaraï, bien que ne comportant aucun aspect insolite, l'assaillit cependant de considérations inquiétantes. Est-ce que l'étudiant vétérinaire, déçu par les refus systématiques de Salma, était reparti tout seul vers la capitale ? C'était là une mauvaise nouvelle qui détruisait les espoirs qu'il avait fondés sur la constance amoureuse du jeune héritier. Chawki avait toujours considéré Samaraï comme un envoyé de la providence ; le passage du jeune homme dans cette ville et sa passion effrénée pour Salma étaient en effet une aubaine dont son avarice se délectait. En partant avec son amant, la jeune femme lui économiserait les fastueuses mensualités qu'il lui versait et, en même temps, le déchargerait de toute responsabilité dans ses déboires futurs ; il serait débarrassé d'elle pour toujours. Tous ces derniers temps, il avait espéré que cette liaison amènerait Salma à une juste compréhension de la réalité et de son avenir, mais il semblait qu'une querelle récente venait de séparer les deux amants. Pourquoi cet imbécile de Samaraï s'était-il lassé aussi vite ? Avant qu'il ne se représentât dans cette ville un autre énergumène dans son genre, des années s'écouleraient. Chawki n'osait pas s'informer du jeune étudiant, car il ne voulait pas montrer à Salma, laquelle le soupçonnait d'y trouver son profit, qu'il s'intéressait à cette histoire. Il devint tout à coup maussade et même Boula, avec sa croupe sublime, lui parut conspirer contre sa bourse.

Sa myopie empêchait Imtaz d'apercevoir les traits congestionnés de Chawki ; par contre il distinguait nettement les feux scintillants des bijoux qui ornaient ses bagues.

— Je vois, mon cher Chawki, dit-il, que tu ne suis pas mes conseils. Crois-moi, ils n'étaient pas superflus.

— Ah ! fit Chawki. J'en suis désolé, mais de quels conseils parles-tu ? Je ne m'en souviens pas.

— Je t'avais demandé de ne plus sortir la nuit avec toutes ces bagues qui attirent l'attention. As-tu oublié que des malfaiteurs rôdent dans cette ville ? Sois sûr que nous serons affectés par une perte comme la tienne.

— Je te l'ai dit, répondit Chawki avec l'air de s'excuser. Je n'arrive pas à les enlever ; elles me tiennent aux doigts comme des sangsues.

Il montrait ses mains en hochant la tête avec une expression de fatale impuissance et, en même

temps, il frémissait rétrospectivement à l'idée qu'il avait parcouru toutes ces ruelles sombres en risquant la mort ou l'enlèvement à chaque pas. En vérité, il n'avait même pas essayé d'enlever ses bagues ; elles étaient le soutien de son assurance et de sa morgue, et, sans elles, il se serait senti aussi nu et ignoré qu'un gueux.

— Ce qu'il y a de plus pénible, dit Medhat, c'est qu'ils emportent le corps. Nous n'aurons pas ainsi l'occasion de nous attrister à ton enterrement. A ce propos, j'ai entendu dire que les pleureuses, dont le commerce périclité, se sont liguées pour protester contre la carence de la police. Mais c'est une erreur de leur part ; la police se moque bien de la ruine de nos métiers populaires. Par contre, je pense qu'un avis rédigé à l'intention des assassins en leur réclamant de rendre les corps des disparus aux familles, donnerait d'excellents résultats.

— Tu pourrais en insérer un dans ton journal, dit Teymour.

— C'est ce que je compte faire dès demain, répondit Medhat avec le plus grand sérieux.

— Ton cynisme m'enchanté, dit Chawki avec un pâle sourire. Cependant ce ne sont que quelques personnes qui ont disparu. Ça ne me semble pas un dommage irréparable pour tes pleureuses.

— Tu oublies que ce sont tous des notables et des plus riches. En pareil cas, l'affliction mercenaire est tarifée au prix fort. Chacun de ces enterrements aurait rapporté plus qu'une centaine d'enterrements de pauvres hères. Tu vois que mes pleureuses ont de quoi se plaindre.

— J'en suis peiné pour ces braves femmes, dit Chawki, qui aimait parfois montrer qu'il n'était pas dénué d'humour.

— Cessez de m'effrayer avec vos propos macabres, les interrompit Salma. Ces histoires m'empêchent de dormir la nuit. Et ces pauvres petites, ajouta-t-elle en désignant les jeunes filles, vous allez les faire mourir de peur.

— Nous, on ne craint rien, dit Ziza. Ils ne s'attaquent qu'à des hommes.

— Si c'était aux femmes qu'ils s'attaquaient, dit Salma, en fixant sur Chawki un regard venimeux, j'aurais vite fait de découvrir le coupable.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? balbutia Chawki, qui parut profondément perturbé par la perfide allusion de la jeune femme.

— Cela veut dire, répliqua méchamment Salma, que ça ne pourrait être que toi. Combien de femmes n'as-tu pas déjà assassinées ! Et si elles ne sont pas mortes, ce n'est pas de ta faute. En tout cas, elles n'en valent guère mieux.

Chawki leva les yeux au plafond et fit une mimique signifiant qu'il se jugeait trop raisonnable pour répondre à des accusations aussi arbitraires.

A ce moment Imtaz, tenant la tête de Ziza dans son bras replié, se mit à parler à la jeune fille de manière à ne pas être entendu par les autres.

— C'est maintenant qu'il faut l'exciter. Va nous faire ta danse du ventre ; tu me l'as promis.

— Tu crois vraiment ? demanda Ziza, que la mission d'exciter Chawki remplissait d'épouvante. Et s'il essaye de me toucher, que dois-je faire ?

— Tu le gifles, dit froidement Imtaz. Une bonne gifle, n'oublie pas.

— Ça ne va pas provoquer un scandale ? Sais-tu qu'il ressemble à mon père ?

— Qu'est-ce que ça fait ; ils se ressemblent tous. Au cours de ta vie tu apprendras que tous les salauds se ressemblent, non pas seulement moralement mais physiquement. Et c'est une chance pour toi ce soir, puisque tu pourras gifler ton père par personne interposée sans encourir des représailles.

— Tu ne veux pas que je fasse ça une autre fois ? J'ai trop bu, je me sens mal.

— Je t'ordonne de le faire tout de suite, dit Imtaz d'un ton acerbe. Je n'aime pas les filles maniérées et sans courage.

— Ne te fâche pas, supplia Ziza. Pour te plaire, je serai courageuse.

Aussitôt elle glissa des genoux d'Imtaz et, d'un pas assuré, se dirigea vers le phonographe où elle s'affaira à chercher un disque qui convînt à son projet de danse. Un instant après, les sons d'une musique folklorique retentirent dans le salon. Alors la jeune fille se rendit devant Chawki, s'accroupit sur les talons et, saisissant les doigts de sa victime, feignit d'admirer les précieuses bagues.

— Quelles jolies bagues ! dit-elle avec un air d'extase exagéré. Où les as-tu volées ? Je serais capable de faire n'importe quoi pour en posséder de pareilles.

De sa position, Chawki voyait les seins de Ziza visibles à travers l'échancrure de son corsage, et il était taraudé par son désir de palper ces chairs rondes et fragiles qui semblaient le narguer ; mais sentant que toute l'assemblée suivait avec une extrême attention l'audacieuse démarche de la jeune fille, il s'abstint de hasarder le moindre geste.

Il demanda sur un ton enjoué et comme s'il s'agissait seulement d'une boutade :

— Et que serais-tu capable de faire, ô mon âme ?

— Pour commencer je ferai la danse du ventre pour toi, répondit Ziza. Ouvre tes yeux et regarde.

Ziza se releva promptement et, sans quitter Chawki du regard, elle recula jusqu'au milieu du salon où elle s'arrêta, le visage soudain grave. Puis, lentement, elle écarta les jambes, se cambra en projetant son ventre en avant ; avec une science innée tout son corps se mit à ondoyer au rythme monotone et saccadé de la musique, décrivant toutes les phases d'un rêve lubrique. L'assistance, un instant subjuguée et silencieuse, revint bientôt de sa surprise, et s'attacha à l'encourager en battant la mesure avec les mains. Cet accompagnement tapageur parut stimuler l'énergie de la danseuse ; les secousses qu'elle imprimait à son ventre devinrent de plus en plus prolongées et frénétiques, comme si cette partie de son corps, rendue à son labeur immémorial, obéissait à une violence intime indépendante de sa volonté.

Chawki souhaitait vivre éternellement afin de pouvoir ne jamais détacher ses yeux de ce festin charnel ; mais le destin, toujours aveugle, contraria ses vœux par un incident burlesque. Au comble de son excitation, il vit tout à coup Samaraï apparaître dans le salon. Ce revenant – que la gaieté bruyante de l'assemblée avait sans doute dérangé dans son sommeil d'ivrogne – avançait en boitillant, et l'on comprit vite pourquoi, en voyant qu'il n'était chaussé que d'un pied ; la chaussure manquante, il la tenait dans sa main et la brandissait comme une arme offensive improvisée en vue de quelque massacre. Sans s'expliquer sur son étrange conduite, il alla directement à Chawki et lui tint ce ferme langage :

— Maudite soit ta mère ! Je vais te tuer !

La rapidité avec laquelle Chawki se prémunit contre le danger en se couvrant le visage avec les bras, accentua encore plus le côté risible de cette agression. Secoués par le rire, tous les assistants demeurèrent à leur place et aucun d'eux ne songea à lui porter secours. Heureusement, le coup de chaussure que lui assena Samaraï ne l'atteignit qu'à l'épaule. Il poussa néanmoins un cri de poulet qu'on égorge et s'évanouit.

## VI

Teymour attendait Felfel devant la statue du Réveil de la Nation. La femme en robe de paysanne stylisée avait toujours le bras levé pour inciter au renouveau un peuple insouciant, mais, comme pour rendre cet appel dérisoire, un clochard s'était couché contre la grille qui entourait le monument et ronflait sans vergogne, sapant ainsi par son fâcheux exemple le moral de ses concitoyens. Que ce fût une coïncidence ou bien de la préméditation, la tentative du gouvernement en vue de secouer la torpeur des foules par le truchement d'une paysanne insomniaque et impérative n'en subissait pas moins un grave préjudice. Teymour participait de toute son âme au geste de ce gueux dont l'ignorance apparente recelait une sagesse millénaire ; il était désormais à même d'apprécier l'humour résultant d'un pareil spectacle. Il y voyait le témoignage de la lucidité d'une population, laquelle restait imperméable aux adjurations d'une propagande si manifestement tendancieuse. Ce qui aurait dû, il n'y a pas si longtemps encore, offusquer son intelligence et accentuer son amertume, lui paraissait à présent comme la seule riposte valable à cette entreprise d'asservissement camouflée sous l'esthétique de la statuaire moderne. La dénonciation de cette statue au symbolisme décadent par l'attitude la plus passive – le sommeil – était, lui semblait-il, d'une remarquable férocité et signifiait bien davantage que tout ce qu'un intellectuel révolté, empêtré dans ses formulations, aurait pu faire ou dire contre le système qui l'avait inspirée pour servir sa cause scélérate. Cette découverte entretenait en lui une joyeuse confiance dans l'avenir et avait complètement transformé sa vision des choses ; il ne pensait déjà plus à toutes ses années passées à l'étranger et les souvenirs qu'il en gardait encore n'avaient plus pour lui la même résonance douloureuse. Comme pour l'aider à oublier cette période de sa vie, personne dans son entourage ne lui posait jamais la moindre question sur les pays où il avait séjourné, ni ne semblait s'intéresser à ce qu'il avait pu faire là-bas. Au début, cette curieuse conjuration du silence l'avait quelque peu tourmenté ; il n'arrivait pas à comprendre cette réserve et n'était pas loin de la trouver outrageante à son égard. Il avait surtout souffert de ne pouvoir raconter certaines de ses aventures à Medhat, car cet ami des temps anciens se montrait le plus réfractaire à ces sortes de confidences, comme s'il avait tenu la longue absence de Teymour pour un épisode négligeable ou n'ayant jamais existé. Cependant, à force de rechercher les mobiles d'une telle indifférence, il avait fini par soupçonner ses camarades de vouloir par leur discrétion lui faciliter l'oubli d'un passé dont ils pressentaient en lui le regret toujours latent. Touché par cette preuve de délicatesse, il s'était efforcé de mériter leur estime en s'intégrant au plus vite à sa nouvelle existence et en effaçant dans son allure et son comportement toutes les traces qui eussent pu le distinguer outre mesure de l'ambiance générale. Dans cette intention, il avait renoncé à ses somptueux vêtements de coupes et d'étoffes étrangères qui lui donnaient l'aspect d'un touriste à la mine désolée, déambulant parmi des catacombes.

La veille, au cours d'une rencontre inopinée dans la rue, Felfel lui avait fixé ce rendez-vous de l'air d'un conspirateur à bout de souffle poursuivi par la meute policière, puis avait filé sur sa bicyclette, telle une créature mythique, sans lui laisser le temps de répondre. L'audacieuse candeur avec laquelle la jeune fille essayait de nouer avec lui une intrigue amoureuse, l'avait fortement surpris et, en même temps, comblé d'un bonheur inattendu. Il était impatient de savoir de quelle manière allait se dérouler ce mystérieux entretien avec la jeune saltimbanque. Il lui apparaissait tout à coup qu'il n'y avait pas de lieux privilégiés pour l'amour. Même dans cette ville lugubre, figée dans une sombre austérité, des forces clandestines s'activaient à promouvoir la luxure. Avec une

réelle anxiété, il regarda vers tous les coins de la place, espérant voir surgir la silhouette de la petite Felfel fendant l'air sur sa bicyclette. Mais la vaste place était vide ; il n'aperçut qu'un représentant de l'ordre, de l'espèce la plus dégénérée, qui marchait au pas d'une vache qui broute, la mine boudeuse et ensommeillée, car c'était l'heure de la sieste. Comme attiré par un aimant, ce gendarme solitaire et affamé de puissance se dirigeait tout droit vers la statue. Un instant, Teymour s'imagina que le gendarme allait l'interpeller pour une infraction quelconque, mais celui-ci en voulait au pauvre gueux endormi contre la grille et dont il jalousait sans doute le sort bienheureux.

Le gendarme se baissa, saisit l'homme par l'épaule et le secoua avec ce savant sadisme qui caractérise les forces de l'ordre dans l'exercice de leur fonction.

— Allons, réveille-toi, dit-il. Tu n'as pas honte de dormir là, ô homme !

Le clochard tourna la tête, ouvrit un œil chassieux et demanda d'une voix calme et lointaine :

— Pourquoi aurais-je honte ?

— Comment ! s'indigna le gendarme. Tu ne vois pas que tu dors sous la statue du Réveil de la Nation ! Allons, un peu de respect, ô homme !

Le visage sale et fripé de l'homme eut une expression d'énorme lassitude, comme si les remontrances du gendarme lui parvenaient d'une distance incommensurable et qu'un effort surhumain lui était nécessaire pour les comprendre et les assimiler. Il ferma son œil et répondit avec une gravité morose :

— Nous avons le temps. Quand tu auras réveillé toute la nation, tu viendras m'avertir. Pourquoi serais-je le premier ? Et il se rendormit.

Le gendarme exhala sa rancœur par un crachat sur le socle de la statue, puis s'éloigna en branlant la tête, comme s'il ne comprenait plus les raisons de sa présence sur la terre. Il venait d'être frustré de son autorité par le dénuement et l'ignorance d'un gueux, et cet incident – souvent renouvelé – l'accablait d'un indicible découragement. Silhouette fantomatique, il disparut peu à peu, happé par les tourbillons de poussière qui balayaient la place.

Contrairement au gendarme, cet étonnant dialogue avait suscité chez Teymour une crise d'hilarité. Pendant un moment, il fut secoué d'un rire inextinguible, comme en proie à l'ivresse. Puis il se rendit compte de l'inconvenance de sa conduite à l'égard du noble dormeur qu'il dérangeait par sa gaieté intempestive et bruyante. Il s'arrêta soudain de rire et posa sur l'homme endormi un regard chargé d'une tendresse fraternelle.

Au risque de se rompre le cou, Felfel pédalait à toute allure à travers les ruelles semées d'embûches de toutes sortes. Avec une adresse prodigieuse, elle contournait les flaques d'eau, évitait les ornières, se faufilait parmi la marmaille, sans ralentir ni s'arrêter. Tout en se livrant à ces prouesses, elle levait parfois la tête et admirait entre les toits des maisons aux façades délabrées un morceau de ciel bleu ; elle trouvait à cet après-midi ensoleillé une ressemblance avec l'allégresse qui étreignait son cœur de fille amoureuse, courant à son premier rendez-vous. Pour cette circonstance exceptionnelle, elle s'était bien savonné le visage et avait remplacé son accoutrement de saltimbanque par une courte jupe en coton imprimé, un corsage de couleur jaune, presque transparent, et des chaussures en toile blanche fraîchement repeintes ; un sac en cuir, un peu abîmé, qu'elle portait en bandoulière et qui lui battait le flanc tandis qu'elle pédalait furieusement, complétait cette toilette élégante. Ainsi attifée, les cheveux bien peignés et nattés, les traits débarrassés de toute trace de fards, elle avait l'air d'une petite fille, à peine nubile, se hâtant vers son école. Cette heureuse transformation lui avait été inspirée par son désir de surprendre Teymour et de se montrer à lui dans une mise pimpante et juvénile, seule susceptible de rivaliser par sa nouveauté avec les charmeuses créatures sophistiquées qu'il avait aimées au cours de ses voyages. Elle comptait sur son extrême

jeunesse pour lui faire oublier ces lointaines conquêtes, encore précieuses à sa mémoire. Toutefois il subsistait en elle une vague crainte, car la personnalité prestigieuse de Teymour l'inquiétait par son côté d'idéal inaccessible ; ce jeune homme semblait être tombé d'une autre planète. Quand elle l'avait aperçu la première fois, assis à la terrasse du café et se morfondant de tristesse, elle avait deviné qu'il n'était pas à sa place dans ce cadre abominable et qu'il n'allait pas s'éterniser dans son exil. D'instinct, elle lui avait souri – comme pour l'aider à supporter son malheur – avec l'espoir qu'il comprendrait que ce sourire était le signe d'une complicité le liant à elle dans la même horreur de cette ville. Elle avait cru ainsi gagner du temps, se réservant de tout entreprendre plus tard pour le retenir par sa tendresse et son amour. En l'abordant la veille dans la rue pour lui fixer ce rendez-vous vers lequel elle courait maintenant avec impatience, elle se proposait de lui avouer sans plus attendre sa décision de lui appartenir. Teymour pouvait quitter la ville d'un moment à l'autre sans qu'elle en fût avertie, il devenait urgent de ne pas l'abandonner davantage à sa désespérante solitude. Mais qu'advierait-il si elle arrivait trop tard, et surtout s'il ne faisait aucun cas de l'amour qu'elle lui offrait ? Après tout, elle n'était qu'une fille du peuple, obligée pour subsister à s'adonner à un travail ingrat, assez proche de la mendicité. Oui, elle n'était qu'une pauvre mendicante. Elle eut une moue chagrine en constatant soudain sa déchéance et se mit à pédaler avec une ardeur accrue. L'éventualité d'une rebuffade de la part de Teymour lui donnait envie de se précipiter au fond d'un gouffre et mourir.

L'appréhension et la joie de revoir Teymour accaparaient tellement son esprit qu'elle ne vit qu'à la dernière seconde l'homme qui traversait la chaussée – l'air songeur et apparemment soucieux – et qui vint buter contre la roue avant de sa bicyclette. Elle freina juste à temps pour ne pas l'écraser, mit un pied à terre et s'apprêtait à l'injurier, quand elle s'aperçut que le passant n'était autre que Rezk, son frère.

— Alors, c'est comme ça qu'on écrase le peuple, dit Rezk en souriant et comme enchanté par cette rencontre.

— Pardonne-moi, dit Felfel, je ne t'avais pas vu.

— Ça n'a pas d'importance. Puis remarquant la mise recherchée de Felfel – ma parole ! tu es habillée comme une princesse ! Où cours-tu ainsi ?

— Je me promène, c'est tout, répondit la jeune fille, troublée par la question de son frère et surtout par le ton railleur avec lequel il manifestait sa curiosité.

— Ne mens pas, je sais tout. Rezk souriait toujours et une lueur d'affection brillait dans ses yeux, comme pour donner à ses paroles un sens gentiment complice.

— Qu'est-ce que tu sais ?

— Oh, rien, répondit Rezk en lui tapotant l'épaule. Et surtout ne t'inquiète pas. Je voulais simplement te taquiner. Allons, file et amuse-toi bien.

Mais au moment de quitter la jeune fille, il eut l'impression que quelqu'un les observait de l'autre côté de la rue. Il détourna à peine la tête et fut soudain submergé par une vague d'indignation qui lui coupa le souffle. La haine — une haine qui avait l'intensité d'une douleur intolérable — crispa ses membres, embuant ses yeux de larmes, gravant ses traits d'un masque livide. L'homme arrêté près de la baladeuse d'un marchand d'oranges, et qui lorgnait avec un vif intérêt les jambes nues de Felfel, était celui-là même dont le souvenir lancinant lui rongeaient les entrailles. Ce regard glissé entre les paupières et qui exprimait la paillardise la plus effrontée, appartenait à l'ennemi abhorré, depuis longtemps voué à sa vindicte, et que dans ses rares moments de détente il parvenait à oublier, comme on oublie une maladie incurable. Avec l'élégance d'un satyre de province, Chawki se tenait appuyé d'une main sur sa canne, tandis que de son autre main il tortillait le bout de sa moustache d'un geste



voluptueux. La lèvre retroussée en une moue gourmande, il donnait l'illusion de s'interroger sur la qualité des oranges que le marchand comparait sans vergogne, d'une voix basse et chantante, à des seins de filles impubères. Mais cette feinte grossière n'avait pas échappé à Rezk dont le regard enflammé se posa sur Chawki comme la pointe d'un couteau aiguisé. Sous ce regard Chawki sentit le danger et sembla tout à coup prendre une décision ; il jeta un coup d'œil dédaigneux sur les oranges, puis s'éloigna d'un pas conquérant, en faisant résonner le bout de fer de sa canne sur le sol.

Fefel n'avait pas remarqué la présence de Chawki. Le bouleversement subit qui s'était opéré dans le visage de son frère lui parut l'indice d'une souffrance physique fulgurante. Elle demanda avec une douceur émue :

— Qu'as-tu ? Tu te sens mal ?

Rezk essayait de dominer sa colère afin de ne pas alarmer la jeune fille. Il n'avait jamais raconté à Fefel le pénible incident survenu il y a des années et qui avait provoqué en lui cette haine inlassable pour le bourreau de son père. C'était un secret qu'il gardait jalousement pour lui seul. Aucun être dans cette ville n'était au courant de cette maladie plus affreuse et plus débilitante que celle qui meurtrissait sa chair. Il eut un petit rire narquois, comme s'il se moquait d'un malaise passager et sans conséquences.

— Ce n'est rien, dit-il, en effleurant d'une brève caresse la joue de sa sœur. Allons, je m'en vais. Je te reverrai tout à l'heure à la maison.

Pendant un moment, Fefel le regarda traverser la rue d'un œil apitoyé ; elle ressentait du remords pour l'avoir laissé partir dans cet état douloureux. Elle avait pour son frère une affection fanatique et sauvage, fortifiée par la complicité d'une existence misérable qui leur faisait partager le moindre morceau de pain, la moindre friandise tombée du ciel. C'était l'être le plus doux, le plus compréhensif qu'elle eût connu, celui à qui elle pouvait se confier sans réticence et pour lequel elle portait toute son adoration avant que Teymour n'apparût sur cette terrasse de café, insufflant en elle un espoir vertigineux.

En surgissant sur la large place déserte, elle l'aperçut de loin, debout devant la statue avec cette majestueuse désinvolture qui était comme le reflet de son mépris outrancier du monde, et son cœur défaillit d'angoisse. Elle s'efforça de pédaler encore plus vite, jusqu'à la limite de ses forces, comme si elle eût craint de le voir disparaître tout à coup, emporté dans les airs.

Parvenue devant le jeune homme, elle freina brusquement et le regarda avec une extase enfantine, comme émerveillée de le trouver toujours là, debout à l'attendre.

— Monte vite, dit-elle d'une voix essoufflée, en désignant de la tête le porte-bagages.

Teymour lui sourit, l'air incrédule ; l'invitation de la jeune fille le laissait indécis. Il hésitait à se faire traîner par elle, car cela lui semblait aussi indécent que de se faire porter par un vieillard. Mais ce n'était pas la première fois qu'elle l'étonnait par son comportement et il jugea que la situation était trop amusante pour justifier un refus. Riant de lui-même, il enfourcha le porte-bagages et, saisissant avec douceur les hanches graciles de la jeune fille, il essaya d'alléger son poids en contractant ses membres, tout en sachant que c'était là un acte purement illusoire. Fefel se remit à pédaler, mais avec plus de lenteur ; on sentait que cette charge supplémentaire alourdissait les mouvements impétueux de ses jambes, réduisant à néant sa virtuosité habituelle. Elle parcourut la place, passa près du pont de fer, puis tourna résolument sur sa droite, empruntant la voie de la corniche qui filait le long du fleuve. Le soleil qui était apparu un instant plongea derrière un nuage et l'air devint soudain plus frais, imprégné d'une senteur marine. Teymour, occupé à maintenir son équilibre, n'avait pas encore échangé la moindre parole avec sa compagne. Bien que les rares flâneurs qui déambulaient sur la corniche lui parussent dénués de tout sens critique, il avait honte de sa position

peu glorieuse et tâchait de camoufler son visage derrière le dos de sa conductrice. Mais bientôt il se détendit et se laissa conduire en toute quiétude ; il venait de retrouver sa ferveur de jadis pour cet engin à la mécanique souple et légère qui avait réjoui son adolescence.

Felfel s'arrêta devant l'entrée du jardin public et se tourna vers Teymour pour lui signifier que la course était terminée. Ils quittèrent la bicyclette, qu'ils allèrent poser contre un arbre, puis descendirent par une allée de terre battue jusqu'à la berge du fleuve. La jeune fille chercha un endroit propice à l'intimité et elle entraîna Teymour au pied d'un dattier nain dont les palmes fournissaient une protection naturelle contre l'impudence des voyeurs embusqués derrière le parapet de la corniche. Ils s'assirent dans l'herbe et, pendant un long moment, ils demeurèrent silencieux à regarder les eaux boueuses du fleuve parsemées de petites vagues, s'écoulant vers la mer toute proche. Devant eux, tout près de l'autre rive, un voilier solitaire traçait sa route avec une paresse séculaire. Le soleil reparut brusquement et illumina d'une clarté insolite sa voile triangulaire semblable à un oiseau féérique. Felfel débordait de tendresse, mais aussi d'un effroi respectueux pour le jeune homme assis auprès d'elle, indolent et nostalgique, comme un monarque nanti de toutes les richesses et que son humble offrande laissait indifférent. Maintenant qu'elle était seule avec lui, à l'abri de ce dattier dont les palmes déployées les défendaient contre l'intrusion de ce monde hostile qu'elle haïssait, un sentiment de réserve et de pudeur l'empêchait de lui avouer son amour et surtout sa hantise de le perdre. Elle ne pouvait se douter que Teymour, loin d'être indifférent à sa présence, savourait avec une délectable volupté l'émotion toute nouvelle que lui procurait son aventure avec la jeune fille. Il ressentait pour elle une profonde gratitude parce qu'elle l'avait libéré de l'obligation de débiter ces paroles mensongères destinées de tout temps à servir de prélude à la passion. La séduction de cet être jeune et primitif, qui était venu à lui sans ruses ni détours, ne nécessitait de sa part aucun mensonge, aucun approche insidieuse. Il lui pardonnait d'avance tout ce qu'elle ferait ou dirait dans le temps de leur courte ou longue liaison, parce qu'elle ne sera jamais l'ennemie dont il fallait se méfier, mais l'enfant qu'il fallait protéger et aimer en toute confiance. Il allongea le bras et serra les épaules de la jeune fille, puis se pencha et l'embrassa légèrement sur la joue. Elle n'eut pas un mouvement, mais il la sentit heureuse, pleine d'une joie secrète.

— Je suis content d'être avec toi, dit-il.

Felfel ne répondit pas. Elle regardait droit devant elle, fixant le voilier avec sa voile blanche qui prenait maintenant l'aspect d'un cerf-volant immobile dans l'azur. Soudain elle dit, sans se tourner vers Teymour, d'une voix aussi faible qu'un murmure :

— Quand pars-tu ?

La question avait déconcerté Teymour et il mit un certain temps avant de répondre.

— Qui t'a dit que je comptais partir ?

— On n'a pas besoin de me le dire. Je sais que tu ne resteras pas longtemps dans cette ville.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Parce que ce n'est pas une ville pour toi. Je suis sûre que tu ne rêves qu'à partir d'ici au plus vite.

— Mais non, tu te trompes. Je suis revenu ici pour toujours.

— Ce n'est pas vrai, dit Felfel avec un entêtement de petite fille. Tu dis ça pour ne pas me faire de la peine. Tu partiras bientôt, j'en ai le pressentiment. Est-ce qu'un type comme toi peut être heureux dans un endroit aussi odieux !

Teymour sourit de l'obstination de la jeune fille ; il ne comprenait pas d'où lui était venue cette idée qu'il désirait partir.

— Je suis très heureux, je te le jure.

— Tu partiras, je le sens comme le jour où je t'ai vu assis au café sur la place. Tu avais l'air d'un orphelin.

— Tu as raison, dit Teymour en riant. Je faisais une piètre figure. C'était ma première sortie et je n'étais pas encore habitué au changement. (Il cessa de rire et pressa plus fortement la jeune fille contre lui.) J'étais stupide. Mais c'est fini maintenant. J'aime cette ville et je veux y vivre.

Elle se retourna et le regarda avec une sorte de commisération mêlée d'inquiétude, comme s'il venait de proférer une absurdité.

— Je ne te mens pas, reprit le jeune homme. Écoute, je vais te dire quelque chose qui te convaincra. Je cherche un logement.

— Pourquoi, tu ne veux plus habiter chez tes parents ?

— J'ai besoin d'un endroit où je serai plus libre. Quelque part où nous pourrions nous voir tranquillement. Tu comprends ? Je compte même sur toi pour le trouver, ce logement. Cherche dans la vieille ville, ça sera plus discret.

Felfel leva vers lui un visage où persistait encore une expression de doute ; elle paraissait ne pas croire à ce caprice extravagant.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Tu vas travailler ?

— Oh non ! Je ne vais rien faire. Nous allons nous aimer et nous amuser beaucoup. C'est tout que j'ai l'intention de faire.

— Un homme aussi instruit que toi ne peut pas rester oisif, dit la jeune fille d'un ton de gravité juvénile.

— Détrompe-toi, dit Teymour avec jovialité. D'abord je ne suis pas aussi instruit que tu le penses. Mon diplôme, si tu veux savoir, ce n'est qu'un morceau de papier.

Il se complaisait à l'idée qu'il n'avait pas un vrai diplôme et qu'il ne risquait guère de travailler à la raffinerie de sucre, ni nulle part ailleurs. Et il se demandait à quoi il était redevable de cette perception aiguë qui l'avait amené à saisir le sens véritable de la vie. Échoué parmi des millions d'esclaves, par quel hasard bienheureux avait-il eu conscience d'un destin qui échapperait à la condition commune ? Il lui semblait qu'il aurait suffi d'un rien pour qu'il tombât dans le piège fatal tendu aux hommes de toute éternité par la caste sanguinaire qui tenait son pouvoir de l'imposture. Seul un miracle l'avait sauvé de cette damnation.

Il secoua la tête comme pour chasser de son esprit l'image d'un cauchemar, puis regarda la jeune fille qui le fixait avec un air d'incompréhension, les yeux agrandis par la surprise.

— Tu ne peux pas comprendre, reprit-il. Mais ça ne fait rien, je t'expliquerai plus tard. Pour le moment tâche de me trouver ce logement.

— Je chercherai dès demain, répondit Felfel. Tu le veux comment ?

— Je me fie à ton jugement. Disons quelque chose qui soit digne d'un saltimbanque.

— Mais tu n'es pas un saltimbanque.

— J'en suis un, seulement ça ne se remarque pas. Tu verras quand tu me connaîtras mieux. Nous sommes de la même race et c'est pourquoi je t'aime.

— Tu sais monter à bicyclette ? demanda Felfel toute fière de sa dextérité dans ce domaine.

— Je fais partie d'une espèce de saltimbanques qui ne s'exhibent pas devant les foules. Nous sommes quelques-uns dans cette ville.

— Dans cette ville ?

— Oui. Mais n'en parle à personne. Nous ne voulons pas être reconnus. On nous prend pour de dangereux conspirateurs et nous le laissons croire parce que cela nous amuse.

Felfel ne chercha pas à éclaircir le sens de ces paroles énigmatiques. On eût dit qu'elle

s'attendait à ce que Teymour s'exprimât dans un langage mystérieux et incompréhensible pour elle ; cela correspondait à l'image qu'elle s'était faite du jeune homme. Elle n'avait retenu de ses propos que l'aveu spontané de son amour pour elle. C'était suffisant pour la combler de bonheur.

Teymour prit dans ses mains le visage de la jeune fille, le contempla un instant, puis l'embrassa cette fois sur la bouche.

Felfel le laissa faire. A ce stade du rituel amoureux son inexpérience était manifeste et elle s'efforçait de ne pas le montrer en s'accrochant au cou de Teymour, comme à une bouée de sauvetage. Quand il la relâcha, elle eut un petit rire confus, puis détourna la tête et se mit de nouveau à regarder le fleuve.

Une grosse barque passait non loin de la berge, remplie à ras bord d'une famille composée de plusieurs générations. Ils étaient entassés dans la barque – femmes, vieillards, enfants – à la manière de gens échappés d'un désastre et engloutissaient toutes sortes de victuailles avec une voracité de naufragés. Le batelier, un homme aux bras vigoureux, ramait sans discontinuer comme une machine précise et bien huilée, et semblait entraîner vers un but infernal sa lamentable cargaison. Soudain, ils cessèrent de manger et restèrent figés, la bouche ouverte, fixant avec une attention scandalisée le couple assis enlacé dans l'herbe.

— Les gens sont si laids, dit Felfel en détournant son regard de la barque. Je voudrais partir très loin pour ne plus les voir.

A la vue de cette figuration malsaine et frauduleuse de l'humanité, Teymour s'était mis à rire.

— Crois-tu qu'ailleurs ils ne soient pas aussi laids. Ce sont les mêmes partout.

— Ce n'est pas possible. Ne me dis pas que les gens sont aussi laids partout. Je ne pourrais pas le supporter.

— Mais c'est la pure vérité.

— Alors il n'y a aucun espoir, gémit Felfel.

— Pourquoi t'attrister ? Moi, je les trouve risibles.

— Ils ne me font pas rire, avoua la jeune fille. Ils me font plutôt peur.

Elle eut un frémissement de répugnance, puis sembla se rappeler quelque chose. D'un geste hésitant, elle ramassa son sac posé sur l'herbe et l'ouvrit. Elle en retira une boîte carrée en fer-blanc ornée de dessins colorés et munie d'une mince fente sur l'une de ses faces : une tirelire. Puis, baissant les yeux, elle la tendit à Teymour et dit avec humilité :

— C'est pour toi.

Teymour prit la tirelire et l'agita en tendant l'oreille. Un bruit de piécettes d'argent s'entrechoquant se fit entendre à l'intérieur de la boîte. Felfel était prise d'une honte subite ; elle n'osait pas lever les yeux vers le jeune homme.

— Ma parole ! mais tu es riche ! railla Teymour.

— Ne te moque pas de moi. Ce sont toutes mes économies. Je sais que ce n'est rien pour toi ; mais je te les donne quand même.

Teymour lui souleva le menton et l'obligea à le regarder en face. Il était terriblement impressionné par l'offrande inattendue de la jeune fille. Qu'est-ce qu'ils avaient tous à vouloir lui faire des cadeaux ? D'abord c'était Imtaz qui lui avait donné la montre de son défunt père, et maintenant cette pauvre fille qui lui offrait cette tirelire contenant toutes ses économies.

Il sentit que ses yeux s'embuaient de larmes.

— Tu me les donnes pour quoi ?

— Pour le cas où nous partirions ensemble. Je ne voudrais pas être à ta charge.

— Mais je n'en ai pas besoin. Et de toute façon nous n'allons pas partir.

— Ça me ferait tellement plaisir que tu le gardes.

— Non, remets ça dans ton sac, dit Teymour en lui rendant la tirelire. Qui sait, je te le demanderai peut-être un jour.

Felfel battit des mains avec exubérance ; en disant qu'il accepterait un jour son argent, Teymour devenait irrémédiablement son complice. Elle se jeta au cou du jeune homme et l'embrassa à plusieurs reprises sur le front et sur les joues. Puis elle se leva d'un bond et dit :

— Je dois rentrer à la maison. Tu veux que je te dépose sur la place ?

— Je préfère marcher, répondit Teymour.

Ils remontèrent l'allée en se tenant par la main. Felfel semblait ravie de son après-midi. Elle alla chercher sa bicyclette, l'enfourcha, puis, tout en pédalant, elle se retourna vers Teymour pour lui sourire une dernière fois. Teymour la regarda s'éloigner jusqu'à ce qu'elle eût disparu au tournant d'une ruelle. Alors, le cœur gonflé d'émotion, il marcha le long de la corniche en empruntant l'allure libre et dansante d'un saltimbanque.

Imtaz fit le tour de la terrasse, suivant un itinéraire connu de longue date et sans essayer de distinguer les silhouettes imprécises assises aux diverses tables du café. C'était sa façon d'opérer quand il avait rendez-vous avec quelqu'un, car sa myopie ne lui permettait pas de reconnaître d'un seul coup d'œil la personne qu'il recherchait. Il risquait de commettre une bévue. Tandis qu'en usant de la sorte, il donnait à celui qui l'attendait l'occasion de l'apercevoir et de l'interpeller en toute connaissance. N'ayant été interpellé par personne, il comprit qu'il était le premier arrivé et alla s'installer à une table au bord de la terrasse, offrant aux passantes son profil hautain et magnifique, comme un piège d'amour. Quelques instants plus tard, un homme de forte corpulence, le crâne rasé, la bouche surmontée d'une moustache florissante et les yeux cachés derrière des lunettes en verres fumés, vint discrètement s'asseoir à une table voisine de la sienne. Il sortit de la poche de sa veste un journal en mauvais état, datant de plusieurs mois, et fit mine de s'intéresser aux nouvelles, comme si sa vie en dépendait. De temps en temps, sans bouger la tête, il jetait un regard oblique vers l'ancien acteur, puis revenait à la lecture de son journal rongé par les mites. Il devait souffrir beaucoup de relire les mêmes nouvelles, car son visage morose proclamait aux alentours une tristesse énorme et impitoyable. Imtaz était loin de se douter des manigances de son voisin. Dans la solitude de sa vision brumeuse, il repassait dans son esprit les détails du vilain tour qu'il s'appropriait à jouer à Chawki, le richissime propriétaire. Cédant aux sollicitations répétées de celui-ci, il lui avait enfin promis de lui fournir pour le lendemain soir de quoi satisfaire le plus excitant de ses phantasmes : coucher avec une jeune fille de bonne famille, de préférence une écolière aux doigts tachés d'encre. Mais cette généreuse action n'allait pas sans un certain calcul et comportait en outre une farce grandiose dont l'idée revenait à Medhat. Ce jeune homme oisif et fureteur avait repéré, parmi les nouvelles recrues de la maison close de Wataniya, une petite putain à peine âgée de quinze ans, laquelle lavée entièrement et vêtue d'un tablier d'écolière, ferait croire à n'importe quel sociologue patenté qu'elle sortait d'une famille honorable et même aristocratique. Malgré son avarice, Chawki était capable de dépenser une fortune lorsqu'il s'agissait de payer le prix d'une lubie sexuelle. Sans doute payerait-il une grosse somme pour coucher avec cette fille aux doigts tachés d'encre, en train de faire ses devoirs sous la lampe. Imtaz voyait déjà la scène et se laissait fasciner par l'œuvre qu'il allait susciter comme un auteur de théâtre construisant ses personnages sous l'empire de la drogue. Ce qui le séduisait surtout dans cette farce, c'était qu'en plus des jouissances maléfiques qu'elle recelait, elle allait contribuer du même coup à attacher plus fortement Chawki à leur bande. Par sa subornation d'une mineure, Chawki se trouverait à jamais compromis et ne pourrait plus refuser de participer en leur compagnie à d'autres turpitudes. Il y avait là une mine d'or dont il fallait extraire soigneusement

les pépites précieuses, sans qu'intervienne le moindre chantage. Bien entendu, ça serait un chantage tacite, une sorte de contrat non signé.

— Salut.

Imtaz leva ses yeux de myope, reconnut Teymour et dit simplement :

— Assieds-toi.

— Excuse-moi, dit Teymour en s'asseyant. Je suis en retard.

— Ne t'excuse pas. Ce fut pour moi un plaisir de t'attendre.

Il ne pouvait discerner l'espèce de jubilation qui transparaissait sur le visage de Teymour, mais rien qu'à l'intonation de sa voix il reconnaissait cette gaieté et cet humour inexpugnables qui habitaient à présent l'âme pacifiée du jeune homme. Il le sentait débarrassé pour toujours de tous ces regrets superflus qu'il traînait avec lui au commencement de son retour dans cette ville. Imtaz s'enchantait de ce changement qu'il avait espéré, il est vrai, sans inquiétude ; il n'avait jamais douté de l'intelligence de Teymour. La similitude de leurs destinées faisait qu'il le considérait comme un autre lui-même. N'avaient-ils pas parcouru un même et long chemin avant de revenir en ce lieu désolé pour découvrir que pour eux il n'y avait pas de lieu désolé sur la terre ? Ce rayonnement de santé morale qui émanait du jeune homme, et qu'il percevait avec un frémissement, était indéniablement la preuve de sa parfaite guérison et de son aptitude à survivre désormais dans ce monde dérisoire.

— Je suis heureux de constater que tu t'accoutumes aisément à vivre parmi nous, dit-il en posant sur Teymour un regard plein de douceur amicale, mais que sa myopie rendait vaguement pathétique.

— C'est à ton amitié que je le dois.

— Et tu ne le dois qu'à toi-même. Je savais qu'il te serait difficile de vaincre certains préjugés qui te cachaient une vérité essentielle. Mais je n'ai jamais désespéré de ton intelligence. Seul un imbécile pouvait s'attrister longtemps d'être ici ou ailleurs.

Teymour inclina légèrement la tête comme pour remercier Imtaz de la haute valeur intellectuelle qu'il lui supposait.

— Je voudrais te poser une question, dit-il. Tu ne regrettes jamais ton métier d'acteur ?

— Pas du tout, répondit Imtaz. Au contraire je me félicite chaque jour d'avoir tout abandonné. Faire un métier, n'importe lequel, est un esclavage.

— Et la gloire ?

— En vérité je n'avais aucune ambition. Il faut une âme basse pour souhaiter la célébrité dans un monde aussi débile. Exhiber son talent ou paraître glorieux devant qui ? Tu peux me le dire ?

— C'est ce que j'ai pensé durant toutes ces années en négligeant mes études. Je ne comprenais pas pourquoi et pour qui je devais devenir un ingénieur chimiste. Cela me paraissait tellement idiot.

— Nous avons suivi tous les deux des routes différentes pour en fin de compte nous retrouver ici. Peut-être était-il bon que ce soit ainsi. Mais regarde Medhat. Il a été plus clairvoyant que nous. Je crois qu'à aucun moment il n'a pensé trouver ailleurs une vie plus passionnante que celle qu'il mène dans cette ville. C'est en cela que je l'estime.

— Je t'avoue qu'il m'a beaucoup étonné. Sais-tu qu'il ne m'a jamais demandé ce que j'avais fait au cours de ma longue absence ? J'étais parti pendant six ans et à notre première rencontre il m'a salué comme s'il m'avait vu la veille. Peux-tu m'expliquer son attitude ?

— Il croyait que tu avais vraiment fait des études et que tu étais devenu un esclave diplômé, infatué d'un savoir ridicule. Bref, quelqu'un d'infréquentable. Mais en même temps il n'oubliait pas votre ancienne amitié et il ne voulait pas te heurter par des allusions blessantes.

— Tu as sans doute raison. Mais maintenant qu'il sait que je ne possède qu'un faux diplôme, il

pourrait me faire confiance.

— Je suppose qu'il craint de faire naître en toi des regrets au souvenir de cette époque.

— Je n'ai plus aucun regret. Je ne pense plus au passé mais à l'avenir qui m'attend ici avec vous.

— Pour ma part, j'en suis convaincu. Et je te dirai même que cette certitude est nécessaire à ma joie.

L'homme au crâne rasé, tout en tenant son journal sous les yeux, se penchait de plus en plus vers leur table, avec l'intention évidente de capter quelques bribes de leur conversation. Le peu qu'il en avait entendu semblait l'avoir déprimé ; ces jeunes gens étaient engagés dans des considérations philosophiques qui débordaient ses attributions d'agent secret. Il ne pouvait décemment établir son rapport sur de pareilles balivernes. Il se pencha encore un peu plus dans l'espoir de saisir au moins quelques mots révélant une amorce de complot contre le gouvernement, mais il n'entendit rien ; les présumés conspirateurs s'étaient tus et semblaient se concerter au moyen de signes convenus d'avance entre eux. Frustré et rendu furieux par cette lâche connivence, l'homme propulsa son buste en avant à l'affût du moindre murmure. Il faillit tomber de sa chaise, se redressa à temps et reprit avec empressement la lecture de son journal.

Ce fut Teymour qui vit arriver le fiacre. C'était le même fiacre qu'il avait vu un mois auparavant et qui servait à Wataniya pour la promenade publicitaire de son bordel. Le même cheval rachitique et le même cocher somnolent sur son siège menaient l'antique véhicule bondé de filles jacassantes, exhibant leur impudicité dans un scintillement de chairs nues, de robes pailletées et de bijoux de pacotille. La fille extrêmement jeune qui était près du cocher ne se livrait pas comme l'autre fois aux délices d'une danse du ventre impromptue ; elle se tenait sagement sur les genoux d'un individu en qui Teymour reconnut sans peine son ami Medhat. Celui-ci d'ailleurs manifestait de loin sa présence en agitant la main en tous sens, comme s'il voulait convier les populations à s'extasier sur sa bonne fortune. Au moment où le fiacre ralentissait devant le café, il se dégagea de la fille, lui donna une tape sur les fesses, puis sauta sur le sol avec la souplesse et l'arrogance d'un chat qui vient de forniquer. Le fiacre poursuivit son trajet, soulevant sur son passage quelques huées de la part de clients trop impécunieux ; assurément l'heure n'était pas favorable aux explosions lubriques.

Medhat était hilare en s'asseyant à la table de ses amis. Il semblait tirer une certaine gloriole de sa performance et, négligeant les salutations d'usage, il commença par explorer d'un œil averti les ressources de la terrasse, quêtant l'événement qui mériterait ses sarcasmes. Il ne fut pas déçu. Au lieu d'un événement, la providence lui octroyait une victime idéale en la personne du policier assis derrière dans sa pose favorite de lecteur assidu et reconnaissable à son vieux journal pourrissant.

— Ne vous retournez pas, dit-il en serrant les lèvres et en prenant un air faussement dramatique. Il y a là un type de la police qui nous observe. On va bien rigoler.

La présence d'un policier dans les parages n'eut aucune influence sur l'attitude sereine d'Imtaz ; il était habitué à ne pas s'émouvoir et même à considérer comme improbable tout ce qui se tramait au-delà des limites fort restreintes de son champ visuel. Néanmoins, il demanda, pour entrer dans le jeu de la conjuration que Medhat voulait organiser au profit du policier :

— Comment est-il ?

— Je te le décrirai un autre jour, répondit Medhat dans un chuchotement savamment articulé, digne d'une meilleure cause. Ecoute, j'ai conclu l'affaire avec Wataniya. Elle est d'accord pour demain soir. La fille viendra chez toi vers neuf heures. A quelle heure as-tu donné rendez-vous à Chawki ?

— A dix heures.

— Très bien. Nous aurons le temps de la préparer et de lui faire la leçon.

— Elle n'a pas demandé à être payée d'avance ? s'informa Teymour en essayant d'imiter le chuchotement de Medhat.

— Oui, mais j'ai réussi à m'arranger avec elle. Nous ne payerons la fille que demain soir, c'est-à-dire avec l'argent de Chawki. Puis s'adressant à Imtaz il ajouta : Comment vas-tu procéder avec ce fils de chien ?

— C'est déjà réglé. Je lui ai fait comprendre que la fille était trop fière pour recevoir l'argent de sa main. Qu'il devra me le remettre et que je me chargeais de le lui faire accepter comme un cadeau de sa part.

— Cela nous laissera un joli bénéfice. Cependant nous allons avoir quelques frais supplémentaires. Des vêtements et des accessoires à acheter.

— Quels vêtements ! protesta Teymour. Tu ne vas pas lui acheter un costume de marié à ce salopard !

— Ce n'est pas pour lui mais pour la fille, expliqua Medhat. Il nous faut de quoi l'habiller en écolière de bonne famille. Nous allons nous occuper de ça tout à l'heure. En attendant, donnons à ce policier ignare l'illusion de gagner son pain.

— Pourquoi nous fatiguer, dit Teymour. Il n'en vaut pas la peine.

— Je ne suis pas mesquin, répondit Medhat. Il faut bien que ces vils subalternes mangent eux aussi.

— Quelle générosité ! observa Imtaz.

— Ce n'est pas de la générosité. Que deviendrons-nous sans cette engeance ? Il faut entretenir la dérision.

Durant tout le temps de cette conversation chuchotée, le policier s'était évertué à garder sa pose de personnage anonyme et inoffensif, uniquement intéressé par les nouvelles mondiales. Il donnait l'impression de poser pour un photographe amateur de folklore. Medhat n'était pas dupe de cette immobilité et l'observait à son tour du coin de l'œil ; l'homme continuait sous son apparence débonnaire à leur accorder une attention vigilante. Soudain il parut s'agiter sur sa chaise, délaissa sa lecture et but une gorgée de café, sans doute pour réveiller son cerveau engourdi par une trop longue concentration. Un moment après, il soupira puis regarda sa montre en maugréant, semblant indiquer par ce geste que seul un rendez-vous important le contraignait à moisir dans ce café minable. Toujours magnanime, Medhat comprit que le policier était en proie au découragement et qu'il fallait lui jeter quelque chose en pâture, enfin de lui remonter le moral.

Il reprit en élevant suffisamment la voix pour être entendu du policier :

— Il paraît que cette comète avance à une vitesse vertigineuse et qu'elle heurtera notre planète à peu près dans un mois.

— Mais alors, c'est la fin du monde ! s'exclama Teymour qui avait saisi la ruse malicieuse de Medhat.

— Peut-être pas pour tous. L'article du journal prétend qu'une partie seulement de la terre sera désintégrée par l'impact. Nous avons une chance d'échapper au cataclysme.

— Je ne voudrais pas être pessimiste, prophétisa Teymour, mais c'est sans doute ici que la catastrophe se produira, j'en ai le pressentiment.

— S'il y a une justice, cela est certain, admit Medhat. Malheureusement, la justice est aveugle.

— Après tout, s'interposa Imtaz, il est possible que ce soit une fausse alerte. On dit tant de mensonges dans les articles des journaux.

— Pas dans *le Progrès*, assura Medhat. Ce sont des gens sérieux et hautement qualifiés. Ils n'écrivent pas de mensonges.



*Le Progrès* était le nom du journal qui depuis des mois servait de paravent au policier lorsqu'il restait à l'écoute des éléments subversifs de la ville. L'imminence d'un danger universel annoncé dans ce même journal ne tarda pas à le tourmenter. Avec circonspection il entreprit de feuilleter les pages jaunies et maculées, à la recherche de l'article en question. Mais bientôt il s'arrêta, l'air navré, en se souvenant que l'information était toute récente. Acheter un nouveau journal ? C'était un achat dispendieux et qu'il ne pourrait pas mettre sur sa note de frais. Il ferma les yeux pour se recueillir, supposant que les jeunes gens allaient sûrement reprendre leur discussion sur ce sujet fascinant. Au bout d'un moment, il lui sembla que la rumeur de leur conciliabule tendait à décroître et il rouvrit les yeux juste à temps pour les voir quitter le café. Désarmé devant cette retraite hâtive, il regarda sa montre, jouant une dernière fois sa comédie du rendez-vous manqué, puis se leva et suivit à distance les jeunes gens, lesquels se dirigeaient d'un pas nonchalant vers une rue commerçante.

## VII

Dans les rues désertées, la nuit secrétait une angoisse que Hillali, le chef de la police, percevait sans effroi, comme si le meurtre et la violence que suggérait cette angoisse se trouvaient refoulés dans son esprit par une curiosité bienveillante, presque complice, pour les hommes résolus qui en étaient les instigateurs. C'était avec le vague espoir de rencontrer ces hommes et peut-être risquer de succomber à leur vindicte, qu'il avait entrepris cette promenade nocturne à travers la ville. Il était hanté par le désir de savoir, de posséder une preuve tangible qui démontrerait sa clairvoyance dans cette affaire. La main droite posée sur l'épaule de Rezk, il avançait semblable à un vieillard aveugle conduit par son jeune guide, mais ce n'était là qu'une trompeuse apparence, car jamais sa vision n'avait été plus pénétrante. Malheureusement, ce qu'il voyait depuis qu'il s'était engagé – d'une manière si irréfléchie – dans cette randonnée hasardeuse, c'était le spectacle sinistre et déprimant d'une cité tombée en léthargie et livrée au sommeil de la mort. Ces révolutionnaires, ravisseurs de notables, avaient réussi par leurs malfaisants exploits à introduire dans sa ville un poison invisible et corrupteur qui la vidait de sa substance. L'atmosphère calamiteuse qui enveloppait ces rues sans passants et ces obscures façades aux volets hermétiquement clos, le choquait comme une profanation : elle l'attristait bien davantage que le sort des quelques notables mystérieusement disparus. Il leur en voulait d'avoir instauré non le désordre mais le néant. Déjà, lorsqu'il avait été envoyé dans cette province reculée en représailles de sa franchise envers le pouvoir, il avait trouvé cette punition trop lourde ; cependant il s'y était résigné, espérant que le calme et le cours nonchalant d'une existence sans faste adouciraient les inconvénients de son exil. Ç'avait été pour lui comme une retraite anticipée. Il s'était complu à l'idée de finir ses jours dans ce cadre désuet, au milieu d'une population fruste et demeurée encore étrangère aux diverses contestations qui ébranlaient le monde. Mais depuis l'avènement de ces disparitions mystérieuses, la peur avait plongé la ville dans un climat inquiétant, et lui-même dans les tourments et les doutes d'une enquête qui s'annonçait explosive. Ainsi son acceptation d'un univers médiocre, mais tolérant et débonnaire, n'avait pas suffi à désarmer les griffes du destin. Tout en cheminant, la main appuyée sur l'épaule de son compagnon, il mesurait avec nostalgie sa déchéance. Il songeait à son passé comme à celui d'une personne n'ayant aucun lien avec lui-même et dont l'histoire lui aurait été racontée par quelqu'un d'autre. Des images de rues étincelantes de lumières, de cafés animés d'une foule plaisante, de réunions mondaines surgissaient en lui comme engendrées par l'amertume et le refus de cette nuit néfaste. Il se remémora une danseuse du ventre, d'une grande beauté, qui s'exhibait dans un luxueux cabaret de la capitale et dont il avait été l'amant durant une période assez brève, mais qui persistait dans sa mémoire avec la force d'une passion toujours vive. Il lui sembla qu'elle devait être morte à présent ou du moins vieille et repoussante, et il ressentit en même temps le dégoût et l'horreur de sa propre vieillesse. Seul, il était seul dans cette ville anéantie dans sa torpeur maléfique, n'ayant plus pour refuge à sa tendresse que ce garçon malingre qui n'était même pas son fils, et qu'il avait voué à une besogne ignominieuse. Peu à peu, il se laissait gagner par le désenchantement, à croire que ces révolutionnaires insaisissables, par l'outrance de leurs méfaits, l'obligeaient à reconnaître tout ce qu'il y avait de dérisoire dans la poursuite d'une enquête visant à leur capture. Il ne lui échappait pas que cette promenade pouvait se terminer par un désastre. L'enlèvement du chef de la police serait revendiqué par ces ennemis du régime comme une éclatante victoire sur l'oppression et consacrerait irrémédiablement la fin de sa carrière. Il en était pleinement conscient mais, chose bizarre, cette

perspective ne l'inquiétait pas ; il éprouvait une envie morbide – comme un vertige suicidaire – de tomber entre les mains de ces hommes qui prenaient de tels risques pour changer le monde.

Leurs motivations lui étaient si familières qu'il n'avait nul besoin de s'interroger sur le but final de cette entreprise subversive. Il lui paraissait évident que ce but était la destruction du régime et de l'ordre social établi. Il n'était pas lui-même un partisan inconditionnel de l'ordre existant et il demeurait toujours sensible aux séductions de la révolte, mais il était là pour défendre cet ordre et déjouer les machinations de ses adversaires. Sa fonction ne comportait aucune haine contre ceux qui plaçaient leur exigence de justice au-dessus des honneurs et des bienfaits de l'esclavage, et dans sa difficile enquête, il se sentait plus proche des conspirateurs que des tenants du pouvoir qu'il servait. Sans se l'avouer il respectait dans leur action une certaine idée morale qui était loin d'être complètement éteinte en lui. Car, à aucun moment, il n'avait assimilé ces hommes aux criminels incultes et aux agissements primitifs inscrits depuis longtemps sur les listes de la police. Les théoriciens de ce terrorisme à l'impact foudroyant étaient d'une autre trempe et voyaient bien au-delà d'un intérêt sordide pour l'argent de leurs victimes, qu'ils prenaient soin de choisir avec une astuce diabolique. Seuls des jeunes gens instruits et surtout oisifs – il faut des loisirs pour aiguiser le sens critique et élaborer un idéal – pouvaient sacrifier leur temps et leur avenir dans ce combat contre l'iniquité ; un combat douloureux et toujours recommencé. Organiser ces enlèvements en chaîne en ne laissant aucune trace ni aucune preuve de leur participation, révélait une maîtrise sans égale dans l'art révolutionnaire. Hillali se surprit à admirer cette technique sans faille et à se demander par quel sortilège ils avaient eu connaissance de méthodes si modernes dans la subversion politique. Certainement pas dans cette ville qui n'avait jamais présenté de mémoire d'historien la moindre tendance à la rébellion. Mais peut-être que ces choses-là ne s'apprenaient pas, qu'elles étaient simplement enfouies, comme un don précieux, dans la conscience de certains êtres promis à la noble tâche de dénoncer l'infamie des tyrans.

Il regarda le ciel parcouru de gros nuages sombres, derrière lesquels on voyait la lune faire de brèves apparitions, semblable à un visage de femme à sa fenêtre. Puis il pressa l'épaule de son compagnon comme pour lui rappeler l'importance de leur mission et lui recommander de ne pas relâcher sa vigilance. Il avait remarqué depuis un moment que le jeune homme glissait dans une morne apathie, résultant de son état maladif et de la rigueur du froid.

Rezk enregistra ce discret appel à son attention et demanda sur un ton respectueux :

— Qu'y a-t-il, Excellence ?

— Rien, mon fils. Je me demandais seulement si tu n'avais pas froid ?

— Je te remercie, Excellence, répondit Rezk touché par la bonté que lui témoignait le vieil homme. Je me sens très bien.

— Il faudra penser à t'acheter un manteau. Tu ne peux pas aller vêtu comme tu l'es à présent. L'hiver sera rude.

Rezk sourit tristement dans l'ombre. Contrairement à Hillali – emmitoufflé dans un ample manteau de drap noir – il n'avait pour se protéger du vent frais et humide venu du fleuve que son habituelle écharpe de laine nouée négligemment autour du cou. Il avait la sensation d'une pointe de fer acérée qui lui perforait les poumons, mais il se gardait d'émettre la moindre plainte. Jusqu'à présent il s'était abstenu même de tousser afin de ne pas déranger le chef de la police dans sa méditation. La lenteur méthodique avec laquelle Hillali menait ses investigations, choisissant de préférence les quartiers les plus déshérités, comme si la misère devait nécessairement cacher des traquenards, lui paraissait stérile et sans objet. Il avait la nette intuition que le vieil homme se complaisait dans l'attente du danger et que sa tentative d'appréhender le drame dans sa fulgurante vérité, recouvrait un

dessein plus audacieux : servir d'appât à une attaque des terroristes. Cet aspect héroïque et totalement imprévu de leur équipée rendait celle-ci encore plus démente. Est-ce que Hillali, poussé par une vanité puérile et dominatrice, s'attendait à voir apparaître ces jeunes gens que son imagination avait parés du titre de révolutionnaires, et qu'il soupçonnait à tort de préparer un chambardement général ? Une pareille illusion allait les conduire à une catastrophe. Car si jamais ils étaient attaqués, ça serait par de vulgaires malfaiteurs ne songeant qu'à les dévaliser et bien éloignés de préoccupations politiques. Ces truands sans vergogne ne feraient aucune différence entre le chef de la police et n'importe quel passant offrant l'apparence d'un bourgeois aisé se risquant dans les rues à cette heure tardive. Rezk n'avait aucun doute à ce sujet, mais comment faire admettre cette certitude à Hillali sans l'offenser ? Ce dernier s'entêtait – par un phénomène qui défiait l'analyse – à ne voir dans toute cette affaire que l'éternel complot contre le gouvernement. Il ne lui viendrait jamais à l'esprit que personne dans cette ville ne se souciait du gouvernement et que certains même ignoraient jusqu'à son existence.

Hillali retira de l'épaule de Rezk sa main engourdie par le froid et la fourra dans la poche de son manteau. Puis il dit, comme s'il se faisait une réflexion à haute voix :

— Vraiment, ils se conduisent d'une façon bien étrange !

— Qui ça, Excellence ?

— A quoi penses-tu, mon fils ? Je parlais de nos jeunes révolutionnaires. Ils ont acheté hier dans une mercerie un tablier d'écolière. Je le sais par l'un de mes hommes qui les avait pris en filature. J'avoue que c'est assez extravagant. Un tablier d'écolière ! Peux-tu me dire pour quoi faire ?

Rezk considéra le visage glabre, au profil ascétique, et il fut attristé en constatant combien le savoir et l'intelligence que reflétait ce visage se trouvaient désarmés devant un fait dérisoire. Il eut un sourire de compassion, vite réprimé, et il répondit sur un ton espiègle assez inusité de sa part :

— Ils projettent sans doute de faire une farce. Je les connais ; ils passent leur temps à s'amuser.

— Tu te trompes. Ils font semblant de s'amuser, mais ce n'est qu'une ruse. En vérité, ils complotent contre le gouvernement. Sinon pourquoi resteraient-ils oisifs ?

— Peut-être qu'ils trouvent la vie plus agréable à ne rien faire. C'est une philosophie nouvelle. Ils sont décidés à la mettre en pratique.

— Ce sont des jeunes gens instruits, dit Hillali. (Il hésita, sentant que ce qu'il allait ajouter pouvait donner de lui une image grossièrement pessimiste pour un chef de la police. Il poursuivit pourtant avec l'accent amer de quelqu'un bien embêté de souscrire à son propre jugement.) Ils ne peuvent rester oisifs sans découvrir que ce monde est abject et révoltant.

— Pourquoi, Excellence ? demanda Rezk frappé par cette maxime quelque peu inquiétante. Il lui semblait qu'il touchait là à quelque chose de fondamental.

— Parce qu'ils ont le temps de réfléchir, répondit Hillali avec une légère teinte de colère dans la voix.

— En ce qui les concerne, je pense qu'ils doivent trouver ce monde abject et révoltant, mais qu'ils ne tiennent guère à le changer. C'est du moins l'impression qu'ils me donnent.

— Tu veux dire qu'ils méprisent trop ce monde pour le changer ?

— Je dirais plutôt que c'est de l'indifférence et non du mépris.

— Alors, d'après toi, qu'espèrent-ils ?

— Mais ils n'espèrent rien. La vie, Excellence, la vie seule les intéresse.

— Il n'est pas possible qu'ils manquent à ce point d'ambition. L'un d'eux, d'une famille fort honorable, revient de l'étranger où il a fait des études qui ont duré six ans. Tu ne vas pas prétendre qu'il a perdu six ans pour avoir un diplôme s'il n'avait aucune ambition !

— Je crois que même s'il en avait une, il l'a maintenant abandonnée. Tout son comportement démontre le contraire d'un ambitieux.

— Comment peux-tu le savoir ?

— A l'air serein avec lequel il regarde les choses les plus viles. Il y a de l'amour dans son regard.

— Ce regard est ce qu'il y a de plus pernicious, affirma Hillali. C'est le regard même de la révolte !

Rezk éprouvait une joie mêlée de remords à l'évocation de l'aristocratique étudiant revenu depuis peu de l'étranger. Sa sympathie pour Teymour et ses amis souffrait d'un complexe de culpabilité. Ces représentants d'une secte étrange étaient prodigues de fraternité et de chaleur humaine, même envers lui le dernier des hommes. Cela l'avait toujours surpris et un peu effrayé, car il se savait indigne de leur confiance. Oubliant pour un instant ses poumons assaillis par l'air malsain de la nuit, il songeait avec envie à ces jeunes gens spirituels et désinvoltes qui possédaient le don magique d'esquiver toutes les contraintes et les interdictions d'une société rébarbative, qu'ils semblaient considérer comme une absurdité totale. L'information que venait de lui fournir Hillali – l'achat par eux la veille d'un tablier d'écolière – lui faisait entrevoir une aventure romanesque, vaguement scabreuse, à laquelle il aurait aimé participer au lieu de subir ces digressions insanes sur d'éventuelles menées révolutionnaires. Etre un des leurs et partager leurs magnifiques conceptions, lui paraissait le comble du bonheur. Malheureusement il portait en lui la tare d'un métier méprisable et c'eût été indélicat de sa part de se lier à leur groupe sans leur dévoiler son appartenance à la police. C'étaient ces scrupules qui l'avaient retenu d'aller chercher les livres que Teymour lui avait promis, sacrifiant ainsi sa passion pour la lecture plutôt que d'être accusé de duplicité.

— Dis-moi, reprit Hillali, tu n'as jamais vu de filles avec eux ?

— Non, je ne m'en souviens pas. Mais ça ne veut pas dire qu'ils ne couchent pas avec des filles. C'est même tout ce qu'ils cherchent à faire. A quoi d'ailleurs leur servirait une fille si ce n'est pour coucher avec elle.

— Tu es trop naïf, mon fils. Tu n'as aucune idée de ce qui se passe dans le monde. Les filles d'aujourd'hui sont aussi dangereuses que les hommes. Elles sont capables de choses terribles. Je suis certain qu'ils ont une complice.

— Mais pourquoi l'habiller en écolière ?

— Sans doute pour attirer leur prochaine victime. On ne se méfie pas d'une écolière. Elle peut transporter une bombe dans son cartable sans éveiller le moindre soupçon. Cet achat de tablier est très grave, il indique une nouvelle opération en perspective.

Rezk trouvait cette hypothèse d'une sottise éblouissante. Toutefois il ne voulait pas paraître résolument hostile aux raisonnements du chef de la police, d'abord par déférence, ensuite parce qu'il compatissait à la solitude du vieil homme enfoncé dans ses déductions erronées.

— C'est très possible, dit-il d'un air convaincu. Je ferai de mon mieux, Excellence, pour savoir qui est cette fille.

— Prends garde à toi. S'ils se doutaient de ton activité, ils seraient capables de te tuer. Agis avec circonspection. Je m'en voudrais s'il t'arrivait un malheur.

Ils entendirent soudain un bruit de pas et presque en même temps la silhouette d'un homme sortant d'une ruelle se profila sur la lame de lumière d'un réverbère avec l'irréalité d'un fantôme. Hillali et Rezk s'arrêtèrent, médusés. L'homme avançait à une dizaine de mètres devant eux avec la démarche oscillante d'un ivrogne à son plus haut degré de saturation et semblait promis à un destin éphémère ; une vision fugace dans la nuit silencieuse. Arrivé sous le réverbère, il s'arrêta et sortit de la poche de

son pantalon un objet sur lequel il jeta un rapide coup d'œil – comme s'il voulait seulement s'assurer qu'il l'avait toujours en sa possession – puis s'éloigna en vacillant vers une zone d'ombre. Il reparut plus loin dans la carté blafarde d'un autre réverbère et se mit à regarder de tous les côtés, pivotant plusieurs fois sur lui-même, avec des gestes de panique, comme s'il cherchait son chemin dans un labyrinthe. On l'entendait proférer des imprécations d'une voix sourde, et parfois chantonner les paroles d'une mélodie populaire d'une douceur émouvante. Cependant, il n'avait pas l'air d'un gueux ; c'était plutôt un jeune homme habillé avec décence et même une certaine distinction. Ce fut ce qui alarma Hillali, car c'était ce genre d'individu qu'il s'attendait à voir surgir dans cette nuit oppressante ; un révolutionnaire vêtu des oripeaux de la bourgeoisie et prêt à massacrer la terre entière. Ultime mascarade pour paraître inoffensif. Mais celui-ci était en rupture avec les dogmes. Cette ivresse fantasque et stérilisante le classait parmi les parias et supposait une dose massive de désespérance.

Rezk avait reconnu le jeune ivrogne.

— Qui est-ce ? s'enquit Hillali. Tu le connais ?

— Oui, répondit Rezk. C'est un jeune homme qui est arrivé en ville depuis quelques jours. Il a fait un héritage.

— Quel héritage ?

— Sa tante qui est d'ici lui a légué en mourant un peu d'argent. Il est venu pour le toucher.

— Il compte résider dans cette ville ?

— Je ne crois pas. C'est un étudiant vétérinaire. Il fait ses études dans la capitale. Il s'appelle Samaraï. Je ne sais rien d'autre de lui.

— Un étudiant. Est-ce qu'il est en relation avec les autres ?

Rezk aurait voulu garder le secret sur les relations de Samaraï avec la bande suspecte, mais sous le regard emplî de noblesse et cependant inquisiteur du chef de la police, il lui était pénible de mentir.

— La ville est petite. Ils ont dû se rencontrer par hasard. Je les ai vus une ou deux fois ensemble.

— Tu ne m'as jamais parlé de ce Samaraï. Pourquoi ?

— C'était sans intérêt. Il devait repartir pour la capitale une fois en possession de son héritage.

— Alors pourquoi n'est-il pas parti ?

— Peut-être a-t-il raté son train.

— Tu dis des bêtises, mon fils ! Il y a plusieurs trains chaque jour qui partent pour la capitale. Il est resté pour une raison précise et que je présume en rapport avec l'affaire qui nous occupe. Notre promenade de cette nuit m'aura du moins appris quelque chose sur ce personnage.

Rezk ne savait plus quoi dire. Cela devenait fastidieux à la fin. De nouveau Hillali revenait à sa manie de tout rattacher au complot contre le gouvernement. Rezk était au courant de la liaison de Samaraï et connaissait par conséquent les liens qui renaient en ville l'étudiant vétérinaire. Mais cette explication trop facile buterait certainement contre l'esprit incrédule et méfiant du chef de la police. Il essaya donc de trouver un motif plus rationnel au séjour prolongé de Samaraï dans une province aussi peu engageante.

— Et s'il n'avait pas encore touché son héritage ? J'ai entendu dire que certains héritiers attendent leur argent pendant des années et meurent souvent dans la misère.

— Je n'en crois rien. La conduite de ce jeune homme est pour le moins louche. D'abord il s'attarde en ville au lieu de regagner la capitale et s'occuper de ses études, puis il passe ses nuits à s'enivrer et à rôder dans les rues comme s'il était à l'abri des mauvaises rencontres. Est-ce que tu as vu l'objet qu'il a sorti de sa poche ? Il l'a regardé avec anxiété, comme s'il s'agissait d'une chose

dangereuse dont il aurait voulu se débarrasser.

— En tout cas ce n'était pas une bombe, remarqua Rezk sans réfléchir. C'était trop petit pour être une bombe.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Une bombe bien figolée peut avoir la grosseur d'une tête d'épingle et cependant provoquer d'immenses dégâts. Rien ne me prouve que cet étudiant vétérinaire – pourquoi a-t-il choisi cette spécialité, je me le demande – n'en porte pas une dans sa poche. Il ferait partie du complot que cela ne m'étonnerait pas. Suis-le. Tu me feras ton rapport demain.

— A tes ordres, Excellence.

— Tâche de ne pas attraper froid, dit Hillali avec l'accent d'une tendresse paternelle, comme s'il avait eu du remords à envoyer son compagnon vers une mort presque certaine.

Samarai était dans un état d'ivresse avancée, mais l'alcool n'était qu'une péripétie dans le drame auquel il était confronté depuis cet après-midi par sa rupture avec Salma. Cette rupture, apparemment définitive, survenant après une longue série de disputes, avait annihilé ses réflexes vitaux, le réduisant à une loque humaine dépourvue de tout instinct de conservation. N'ayant aucune expérience des fluctuations amoureuses et de leurs remèdes appropriés, Samarai souffrait de cet arrachement soudain à ses plaisirs charnels comme une bête blessée acculée à mourir sans pouvoir exprimer sa souffrance que par des cris. Une sombre incompréhension avait présidé à ses relations avec Salma depuis cette soirée mémorable où il avait déchaîné un esclandre en agressant à coups de chaussure Chawki, le protecteur de sa maîtresse. L'agression, qualifiée de stupide par tous les assistants, outre qu'elle avait perturbé une réunion fort agréable, avait aussi accru l'animosité irréductible que Salma vouait à tous les hommes en général et à lui en particulier, comme s'il avait été le prototype de cette sale engeance. Elle ne lui adressait plus la parole, répondait par des invectives à ses moindres attouchements et semblait entrer en transe dès qu'elle le voyait tourner autour d'elle. En vérité, les fureurs inconsidérées de la jeune femme servaient à extirper la rancœur accumulée en elle par l'abandon de Chawki, lequel n'avait pas reparu depuis ce fameux coup de chaussure qui avait failli l'éborgner. Bien qu'il n'eût qu'une blessure insignifiante sur la tempe, Chawki – prétextant un traumatisme crânien le condamnant à une fin prématurée – avait trouvé là une excuse pour se dégager de ses obligations envers son ancienne maîtresse et par la même occasion ne plus lui payer la pension qu'il lui versait depuis leur séparation à l'amiable. La défection de son vil protecteur, en dehors de la question financière, était intolérable à l'orgueil de Salma et avait de plus l'inconvénient de la priver d'une vengeance perpétuellement nourrie de nouveaux griefs ; elle se sentait frustrée de la présence d'un ennemi sûr, d'un rang social élevé et qu'elle tenait solidement en respect. Aussi reportait-elle toute sa hargne sur le malheureux Samarai – personnage médiocre et inconsistant dans la tragédie qu'elle se jouait – et usait de lui comme d'un pâle substitut du véritable objet de sa haine. Le plus dur c'était qu'elle refusait de coucher avec lui et Samarai, avec son esprit primitif et sans nuance, se rapportant à l'adage qui dit que tous les égards sont dus à l'invité dans la demeure de son hôte, s'exacerbait devant ces dérogations qui offensaient son sens de l'hospitalité. Il avait essayé de noyer son chagrin dans l'alcool, tout en continuant à harceler Salma et à la supplier de partir avec lui pour la capitale, lui décrivant cette métropole comme un lieu de délices interminables, où ils seraient heureux et prolifiques. Ces descriptions anticipées et tendancieusement attrayantes de leur future vie commune avaient sur la jeune femme l'impact de ces récits horribles qui empêchent les enfants de dormir. Cet après-midi donc, pendant qu'il lui débitait ces monstrueux projets d'avenir, Salma lui avait craché son mépris au visage, lui enjoignant de disparaître de sa vue et d'aller faire l'amour avec l'une quelconque de ces bêtes galeuses auxquelles ses études l'avaient familiarisé. Cette dernière injure touchant à sa profession avait curieusement excité Samarai, comme si l'allusion de

Salma à des amours bestiales avait éveillé dans son subconscient une forme inexplorée d'érotisme. Il s'était jeté sur elle pour la violer, avec la fougue et la lourdeur malhabile d'un taureau besognant pour la conservation de l'espèce. Dans la lutte qui s'ensuivit, Salma s'était défendue à la façon d'une vierge attaquée par une armée de soudards, hurlant qu'on l'égorgeait et appelant les voisins pour qu'ils viennent assister au carnage. Déconfit et hébété par ce paroxysme d'impudence, Samaraï s'était enfui de la maison en proie à des pensées furibondes et tremblant encore de son désir inassouvi. Après une longue déambulation sans but, il s'était un peu ressaisi et avait pris la décision que n'importe quel homme à l'intellect sénile, rejeté par sa femelle, aurait prise en pareil cas. Il allait oublier sa passion contrariée en se livrant à une noce ininterrompue dans cet opulent bordel, peuplé de ravissantes créatures, dont lui avait parlé Medhat, lors de leur première rencontre devant la gare. Pour calmer ses nerfs ébranlés par la frénésie meurtrière de sa maîtresse, il avait commencé par boire dans différents bars et cafés de la ville, en attendant l'heure propice aux débordements charnels. Il gardait toujours dans sa poche l'argent de son héritage – approximativement un millier de livres – qui formait un paquet de billets de banque aisément transportable. Avec une pareille somme il pensait pouvoir se payer tout un harem pour une durée illimitée et ce rêve féodal – tombé en désuétude dans une civilisation miteuse – lui procurait un sentiment de puissance qu'il n'avait jamais ressenti jusqu'alors. Au moment où Rezk et le chef de la police l'avaient aperçu se mouvant comme un funambule dans la clarté stagnante d'un réverbère, il était en train de chercher le bordel de Wataniya qu'aucune enseigne ne signalait nulle part. Il marchait donc au hasard, conduit par son seul instinct d'ivrogne, en souhaitant rencontrer quelqu'un qui pût lui indiquer cet antre de la luxure tarifée. Mais il semblait que même les chiens errants avaient flairé l'angoisse qui contaminait la ville et décidé de se barricader pour la nuit.

Il se croyait définitivement perdu dans ce dédale de ruelles hantées de mauvais présages, quand soudain son cerveau embrumé par l'alcool perçut de légères fêlures dans le silence, comme le trottement d'un rat affamé furetant parmi les détritiques. Il s'arrêta immédiatement et tendit l'oreille dans tous les sens, en même temps qu'il cherchait des yeux cet animal providentiel qu'il imaginait, dans son obsession, susceptible de le renseigner sur l'adresse du bordel.

Rezk poursuivait sa filature sans idée préconçue et surtout pas dans l'intention d'espionner Samaraï en tant que dépositaire d'une bombe miniaturisée. Il n'avait obéi à l'ordre du chef de la police que par discipline et parce qu'il avait décelé dans la triviale exhibition de l'étudiant vétérinaire une abominable désolation. Ce nouveau venu dans la ville l'avait d'abord intrigué par sa facile admission dans la bande qu'il admirait ; puis, en apprenant sa liaison avec Salma, il avait commencé à s'apitoyer sur son sort, car il connaissait de réputation la volonté despotique de la jeune femme. Il était certain maintenant que des dissensions graves avaient surgi entre les amants, et l'état déplorable de Samaraï démontrait assez que ces dissensions n'avaient rien d'une simple querelle d'amoureux. Mû par sa bonté naturelle, Rezk n'avait à l'esprit que de demeurer à proximité de Samaraï pour le secourir au cas où celui-ci, perdant complètement sa lucidité, aurait eu besoin de son aide.

La faible lueur d'un réverbère proche éclairait la figure de Samaraï, accentuant ses traits rugueux, comme épuisés par une longue agonie et où persistaient des traces de larmes. En voyant arriver Rezk, il eut un air ahuri, puis s'inclina jusqu'à toucher le sol dans un salut grandiloquent et plein de panache.

— Excuse-moi, mon frère, dit-il d'une voix pâteuse. Peux-tu m'indiquer le chemin d'une maison que je cherche ? Je n'arrive pas à la trouver.

— Bien sûr, répondit Rezk, je serais heureux de te rendre service.



Samarai poussa un soupir de soulagement et ses yeux brillèrent d'un espoir fou, comme si tous ses maux allaient enfin s'achever dans la liesse.

— Il s'agit d'un bordel tenu par une femme du nom de Wataniya. J'en ai entendu parler, mais je n'y suis jamais allé.

— Je le connais, dit Rezk. C'est celui où il y a les plus jolies filles.

— Il y en a beaucoup ? demanda Samarai avec anxiété, comme si le nombre des filles était pour lui d'un intérêt primordial.

— Je ne sais pas exactement. Il y en a une dizaine au moins.

— Une dizaine, dis-tu ? Eh bien, ça suffira. C'est juste ce qu'il me faut.

— Mais je te préviens qu'elles sont d'un prix élevé. C'est le bordel le plus cher de la ville.

— Que m'importe ! s'écria Samarai. Je suis prêt à dépenser cette nuit toute ma fortune. Je coucherai avec toutes les filles, tu peux me croire. Car je meurs d'amour. — Il tira de sa poche la liasse de billets de banque et la montrant à Rezk, il ajouta : Regarde, je vais me payer une noce à faire trembler la terre.

C'était donc ça l'objet que suspectait Hillali ! Rezk n'en fut pas moins épouvanté par la vue de tout cet argent que s'il se fût agi véritablement d'une bombe. Il regardait avec égarement la main de Samarai agitant la liasse de billets dans la morne clarté du réverbère, comme pour le tenter, le corrompre ou tout simplement le provoquer. Est-ce que Samarai le prenait pour un voleur et un assassin, et cherchait-il qu'on l'agressât pour en finir avec la vie ? Cela avait tout l'air d'un suicide par personne interposée. Rezk eut soudain très peur, comme si l'exposition d'une telle richesse dans cette ruelle sordide et déserte pouvait attirer sur eux la foudre.

— Remets cet argent dans ta poche, dit-il avec douceur, je vais t'accompagner jusqu'au bordel.

— Je ne voudrais pas te déranger, répondit Samarai dont les yeux larmoyants se fixèrent sur Rezk avec une insistance bizarre, comme s'il venait de reconnaître en lui un ami depuis longtemps disparu.

— Ça ne me dérange pas, c'est sur mon chemin, mentit Rezk avec sa gentillesse habituelle. D'ailleurs, ce n'est pas loin d'ici.

— Alors, allons-y, dit Samarai, parlant comme dans un rêve et fourrant l'argent dans sa poche, j'apprécie l'honneur que tu me fais.

— Tout l'honneur est pour moi, répondit Rezk en saisissant le bras de Samarai et en l'entraînant.

Ils se mirent en route et s'enfoncèrent dans l'ombre opaque, leurs deux silhouettes confondues dans une même détresse. Le bordel de Wataniya n'était pas loin de l'endroit où ils s'étaient rencontrés, mais l'enchevêtrement des ruelles n'aurait pas permis à Samarai de s'y rendre sans une personne avertie de l'urbanisme sauvage qui sévissait dans ce coin de la ville. Rezk n'avait pas lâché le bras de Samarai ; il le guidait en s'efforçant de régler son allure sur sa démarche saccadée d'ivrogne. L'étudiant vétérinaire avançait avec une lenteur irritante, se laissant presque traîner par Rezk, comme s'il voulait retarder le plus longtemps possible le moment de leur séparation ; on eût dit qu'il hésitait à mettre en pratique sa résolution de s'abîmer dans la licence et le stupre, maintenant que l'échéance était proche. Mais Rezk ne pouvait le deviner et, pour sa part, il avait hâte de se débarrasser — sans paraître discourtois — de ce compagnon possesseur d'une richesse inopportune si nuisible à leur sécurité. Il eut un geste de nervosité pour lui faire activer son pas et il regretta aussitôt cette impulsion mesquine tellement contraire à son désir de fraternité. Samarai darda sur lui un regard chargé d'un indicible étonnement, semblant ne pas reconnaître en lui l'âme charitable qui l'avait secouru tout à l'heure, puis il secoua la tête en signe d'incompréhension et se laissa conduire docilement avec une sorte d'humilité douloureuse. Quelques minutes plus tard, ils se trouvèrent devant une vieille maison aux fenêtres grillagées, d'où ne filtrait aucune lumière, et dont la porte

peinte en rouge vif était surmontée d'une lampe. La clarté diffusée par cette unique lampe faisait apparaître son isolement, car elle était cernée des deux côtés par des terrains vagues où s'accumulaient en désordre les ruines des masures voisines entièrement démolies par le temps.

— C'est là, dit Rezk en désignant la porte.

Samarai parut éberlué par cette rapide arrivée au lieu de leur destination. Il jeta un coup d'œil sur la porte, puis haussa son regard jusqu'au faite de la maison, semblant y chercher un défaut de construction, une fissure dans la façade, le moindre risque d'effondrement de nature à l'empêcher d'y pénétrer. La maison, il est vrai, n'avait pas un aspect séduisant, mais de toute évidence, elle tenait solidement sur ses bases. Samarai se retourna vers Rezk et dit, avec un accent de terreur dans la voix :

— Tu ne veux pas m'accompagner ? Je t'invite, tu es un frère. Viens, nous parlerons des femmes et de l'amour.

C'est un sujet bien mystérieux, ne crois-tu pas ? J'aimerais en discuter avec toi.

— Je te remercie, mais c'est impossible, s'excusa Rezk. On m'attend chez moi. Vraiment, je suis navré de te quitter.

Rezk hésitait à partir, soudain pris de remords. La prémonition qu'il avait d'un danger guettant l'étudiant vétérinaire derrière cette porte couleur de sang, pesait sur sa conscience et donnait à son abandon l'apparence d'une félonie. Un long moment ils restèrent immobiles à se dévisager, pareils à deux voyageurs se rencontrant dans un lieu étrange et fascinés par le hasard de cette rencontre. Puis brusquement Samarai redressa son corps, parut retrouver son énergie et sa fierté, et prononça d'une voix ferme, mais empreinte d'une affreuse mélancolie :

— Eh bien, adieu, mon frère !

Il s'élança vers la porte du bordel avec l'emportement d'un homme fuyant un destin vengeur, l'ouvrit et la referma derrière lui avec fracas.

Le bruit se répercuta dans le voisinage comme la rumeur de la misère grondante dans un monde inique, et Rezk eut le pressentiment que son éphémère compagnon venait de disparaître à jamais. Il pensait toujours à cette énorme somme d'argent que Samarai gardait dans sa poche et qui le prédisposait à être si vulnérable. Et tout à coup, il saisit le danger que comportait sa propre situation. Il était maintenant seul à cheminer dans ces ruelles étroites et tortueuses plus lugubres qu'un cimetière de mécréants, et il lui semblait que des ombres douteuses, plaquées contre les murailles, bougeaient à son passage. Bien que sa pauvreté – visible même pour un aveugle – fût capable d'attendrir le plus féroce assassin, il sentit pour la première fois de cette nuit la peur l'étreindre comme une vieille femme décharnée et il se mit à courir vers la place dont les faibles lumières lui paraissaient de loin prometteuses de folles festivités. Les hauts lampadaires sur leurs tiges d'acier déversaient leur éclairage moribond sur l'immuable paysanne debout sur son socle, la main toujours tendue vers l'horizon, son visage figé dans le roc reflétant l'infinie stérilité de son geste. Rezk s'arrêta, soulagé d'être parvenu sans encombre dans ces parages passablement policés. Il n'était pas encore pour lui le temps de mourir ; il avait besoin de vivre pour voir jusqu'où l'infamie d'un homme pouvait s'étaler impudemment sous le soleil, sans susciter le moindre cri dans l'univers. Sa haine pour Chawki était l'affliction et le malheur de sa vie, mais elle était aussi le talisman qui le prémunissait contre l'oubli des humiliations et des misères bafouées.

Comme si l'intensité de sa haine avait matérialisé l'image vivante de ce personnage abhorré, il lui sembla reconnaître Chawki dans l'homme qui traversait la place à une allure hâtive, une cape de satin noir flottant sur ses épaules, tel un vampire en déroute. Il balançait sa canne à la manière d'une arme offensive et se déplaçait d'un lampadaire à l'autre comme s'il s'efforçait de suivre la

trajectoire lumineuse d'un projecteur. La surprise paralysa Rezk et il crut un instant à un mirage, à une sorte de défi lancé à sa souffrance, puis il bondit avec la souplesse d'un félin sur le terrain poussiéreux de la vaste place. Il se rapprochait de plus en plus de l'homme à la cape, mais contrairement à ce dernier – lequel recherchait la clarté des lampadaires – il s'insérait prudemment dans les pans d'ombre, soucieux de ne pas se démasquer. Même vu de dos et malgré ses absurdes sautilllements, en complète infraction avec la démarche guindée dont il usait un public, Chawki se distinguait parmi tous les autres criminels de sa classe par une si totale abjection qu'il en imprégnait l'air autour de lui. L'instinct de Rezk ne l'avait pas trompé ; c'était bien Chawki se dirigeant vers quelque ténébreuse destination. Emporté par son élan, Rezk n'avait pas encore réfléchi à ce qu'il allait faire. Il s'effrayait de ce qui l'avait poussé à entreprendre cette poursuite et d'une pensée non formulée, qui s'élaborait comme en dehors de lui, l'investissant d'un pouvoir purificateur. Allait-il s'instituer bourreau et supprimer Chawki ? Le tuer là, sur cette place solitaire, avec comme seul témoin cette statue disgraciée, symbole de résurrection ? Mais l'écrasement de cette canaille florissante – acte hautement justifié – pouvait-il effacer tout le reste ? De toute façon, il se savait inapte à la violence et il rejeta cette idée avec dégoût. Le plus pathétique était que Chawki commençait à lui inspirer de la pitié.

Par des détours subtils, Chawki progressait vers les sources de lumière en agitant frénétiquement sa canne dans le but d'effaroucher des démons invisibles. Il n'était pas question pour lui de se pavaner devant une population arriérée, mais d'atteindre au plus vite la maison d'Imtaz où devaient se dérouler en son honneur des noces privilégiées. Pour le moment son problème consistait à ne pas rester dans l'ombre et risquer d'être pris pour un vulgaire capitaliste par des assaillants sans vergogne. Cette stratégie lui était dictée par son énorme fatuité et par la croyance que la considération dont il jouissait dans toute la ville le rendait intouchable. Même des gredins de la plus basse catégorie hésiteraient à transgresser les égards dus à une personnalité aussi hautement placée que la sienne. Mais comme toute stratégie, celle-ci n'était pas exempte d'une certaine stupidité, car il n'était pas exclu que ces ravisseurs ou autres malveillants rebuts de l'humanité fussent des paysans ignares venus directement de leur campagne et nullement au courant de sa qualité d'esthète et d'illustre notable. Dans ce cas, c'était évidemment une folie de sa part que de s'exposer en pleine lumière. Chawki s'irritait de ce dilemme qui mettait à contribution son sens divinatoire, et qu'une angoisse insensée l'empêchait de résoudre. L'image lascive et attendrissante de la jeune écolière de bonne famille qui l'attendait chez Imtaz, enflammait sa chair jusqu'à la limite de l'orgasme et lui faisait apparaître encore plus redoutable l'éventualité d'un danger mortel qui le priverait d'une proie ardemment convoitée et au moment même où il allait pouvoir en disposer à sa guise. Poussé par son goût de la perversion, il souhaita découvrir dans cette enfant à peine nubile la progéniture innocente d'une famille connue de lui, comme si, en couchant avec la fille, il attentait en même temps à la respectabilité de ses parents et augurait de ce sacrilège une bénéfique influence sur sa virilité déclinante. En effet, depuis quelque temps son tempérament voluptueux accusait des symptômes de défaillance nécessitant l'usage de divers aphrodisiaques. Il y avait une forte chance que la jeune fille fût encore vierge, et Chawki sentit son ventre se crispier en s'apercevant qu'il avait oublié de se munir de la drogue salvatrice. Ainsi sa hantise se réalisait ; cette possession devenait une tâche intrépide et probablement vouée à l'échec. Mais il était maintenant trop tard pour remédier à sa négligence. Refaire de nouveau le chemin parcouru, après tant de supplices consentis, exigeait une somme de courage et de témérité qu'il n'était plus à même de concevoir. Bien qu'il allongât sans cesse le pas, il lui semblait qu'il n'avancait guère, et que la maison de l'ancien acteur n'existait que dans son esprit surexcité par la vision de la jeune écolière l'attendant dénudée sur un lit, dans une

pose obscène. C'était une impression analogue qu'il éprouvait dans ses cauchemars, quand, pourchassé par son ancienne maîtresse, l'irascible Salma – transformée pour la circonstance en femelle dévoreuse à la bouche dégoulinante de sang – il s'enfuyait avec la sensation déconcertante que les mouvements accélérés de ses jambes, au lieu de l'éloigner de la hideuse créature, ne faisaient que diminuer la distance qui le séparait d'elle. Une joie maligne l'inonda à la pensée qu'il était désormais à l'abri de la jeune femme et de ses abominables fulminations. Quelle aubaine que cet étudiant vétérinaire débarqué de la capitale ; cet imbécile lui avait rendu un fameux service en l'agressant de la sorte. Ce qui l'égayait le plus dans cette histoire, c'était qu'il n'aurait plus à payer de pension ni à faire de cadeaux à une femme qui ne jouait plus aucun rôle dans ses phantasmes sexuels. Il s'en réjouissait au plus profond de son avarice, lorsqu'il fut intrigué par une lueur dansante, semblable à un rayon de soleil réfléchi par un miroir, et qu'il supposa être le reflet d'une lame de couteau brandie au-dessus de sa nuque par un individu debout derrière lui. Un bref instant il resta immobile, soumis à une terrible indécision, puis il fit tourner sa canne et se retourna pour repousser le geste fatal qui devait l'anéantir ; c'est alors que le phénomène se reproduisit avec une incroyable rapidité – l'infime lueur voltigeant dans tous les sens – et qu'il parvint à localiser sa provenance. Il avait été trop prompt à s'affoler ; la lueur venait de la bague qu'il portait à sa main droite, celle qui tenait la canne, et dont la pierre scintillait dès qu'elle accrochait un brin de lumière. Avant de sortir, il s'était souvenu de la recommandation d'Imtaz et il avait réussi à enlever toutes ses bagues, sauf celle-ci qui restait incrustée dans sa chair malgré de pénibles efforts pour la détacher de son doigt. C'était une bague de grande valeur, ornée d'un gros diamant étincelant comme un incendie et qui devait signaler son approche à plusieurs kilomètres à la ronde. Il essaya de cacher sa main sous l'étoffe de la cape, mais cette position lui enlevait tout moyen de se défendre efficacement, sa main gauche n'étant pas assez agile au maniement de la canne dans une lutte pour sa survie. Ce souci supplémentaire le plongea dans une indicible confusion et ce n'est que machinalement que son œil perçut une forme humaine qui se faufilait sournoisement dans l'ombre. Traversé d'un frisson glacial, Chawki balaya du regard toute la place, cherchant avidement un pan de mur ou un tronc d'arbre afin d'assurer un refuge à sa retraite précipitée, et ne trouva que le socle de la statue. Il prit une longue aspiration, puis courut vers ce monument de l'imposture, lequel monument, par son appartenance au gouvernement, avait le devoir, pensait-il, de le protéger contre les parias et les envieux. Le corps collé à ce fragile rempart comme une mouche sur une vitre poisseuse, la canne levée au-dessus de sa tête dans un suprême sursaut d'héroïsme, il retint sa respiration et prêta l'oreille aux pas de l'intrus. Au bout d'un moment, n'entendant rien, il sortit à moitié de derrière le socle et ce qu'il vit brisa en lui toute résistance. Un homme s'approchait tranquillement de la statue avec l'aisance de l'assassin sûr de sa force et convaincu que sa victime n'avait aucune chance de lui échapper. Chawki aurait voulu crier au secours, réveiller toute la ville par un effroyable vacarme, mais soit que les déboires de cette nuit l'eussent rendu aphone, soit que sa situation sociale lui interdît de recourir à une extrémité aussi incongrue, aucun son ne jaillit de sa gorge. Mais bientôt sa frayeur disparut instantanément quand il discerna mieux la silhouette étriquée de son poursuivant. L'aspect anémique et les vêtements râpés de ce curieux promeneur dénotaient une misère indéniable. Chawki se sentit renaître. L'homme ne pouvait être d'aucune façon dangereux ; il en viendrait facilement à bout avec quelques coups de canne bien assenés. Avec le courage du lâche devant quelqu'un de plus faible, il surgit tout frétilant de derrière le socle, la canne en l'air, prêt à assommer ce misérable à l'apparence si peu féroce.

Le manège de Chawki n'avait pas échappé à Rezk et il en avait conclu que sa discrétion n'avait plus aucune raison d'être, puisque vraisemblablement sa présence n'était plus ignorée de son ennemi.

Il avançait donc sans essayer de se cacher et, il faut le dire, assez incertain sur la conduite à tenir en pareille occurrence. En voyant Chawki émerger de sa cachette improvisée et le menacer de sa canne, il esquissa un léger recul, désorienté par cette manœuvre à laquelle il ne s'attendait pas.

Enhardi par cette reculade, Chawki profita de ce premier succès et de la supériorité de son armement sur son adversaire. Il étendit ses bras comme pour interdire le passage à Rezk et cria sur le ton courroucé d'un gardien de banque interpellant un rôdeur :

— Qui es-tu ? Et pourquoi me suis-tu ?

Cette interpellation accrut l'embarras de Rezk et il mit un temps avant de répondre d'un air contrit :

— Je ne te suivais pas, Excellence.

Le ton humble de cette voix et l'hommage respectueux à son rang convainquirent Chawki du caractère paisible du jeune homme. Parce qu'il le voyait trembler de froid dans ses vêtements trop minces, il s'imagina que Rezk redoutait l'autorité prépondérante qui émanait de sa personne. Devant cette larve, il s'en voulait terriblement de sa frousse de tout à l'heure. Il abaissa sa canne et s'appuya sur elle, puis, bombant le torse, il se mit à triturer la pointe de sa moustache, tout en scrutant le visage de Rezk avec sa morgue habituelle. Ce visage lui rappelait un souvenir récent.

— Il me semble t'avoir déjà vu quelque part. Tu parlais à une jeune fille montée sur une bicyclette. C'était hier après-midi. Ce n'est pas vrai ?

— C'est vrai, avoua Rezk conciliant, presque obséquieux. Cela eut pour effet de rendre Chawki toute sa suffisance.

— C'est une belle fille, dit-il, tu dois bien t'amuser avec elle.

L'image de la jeune fille entrevue l'espace d'un instant, chevauchant sa bicyclette, la jupe remontée jusqu'aux cuisses, amena sur ses lèvres un sourire pervers qui fut ressenti par Rezk comme un outrage à la vertu de sa sœur. Le jeune homme fut encore une fois assailli par la haine et son regard devint brûlant. Chawki reconnut ce regard qui l'avait transpercé la veille et sa méfiance fut de nouveau en alerte.

— Tu ne te rappelles pas de moi ? demanda-t-il d'un air narquois. Je suis passé non loin de vous. Je suis sûr que tu m'as remarqué.

— Je ne me rappelle pas. Il y avait beaucoup de monde dans la rue.

— N'importe ! Tu étais sans doute trop occupé par ta jolie compagne. Est-ce que tu la connais depuis longtemps ?

— Oui, depuis très longtemps.

— Mais quel âge avait-elle alors ? Elle est encore si jeune.

— Je les aime à peine sorties de l'enfance, dit Rezk avec une certaine effronterie, comme s'il eût voulu choquer son interlocuteur. Et toi, Excellence ?

— Certainement, moi aussi, répondit Chawki en lorgnant du coin de l'œil l'infatigable paysanne figée sur son socle, témoin de cet impudent aveu. Je vois, reprit-il, que malgré les apparences tu es un jeune homme de qualité. Et dire que je te prenais pour un type mal intentionné. Allons, parle-moi de cette fille à la bicyclette.

Chawki glissait vers le fétichisme. Cette bicyclette l'excitait plus que tout le reste, il ne savait pourquoi.

— Ah oui... la bicyclette, soupira Rezk. Il faut voir avec quelle maîtrise elle conduit cette machine. Elle semble voler dans l'espace. On dirait un ange planant au-dessus des ruelles pouilleuses...

— J'aimerais bien assister à ce spectacle, l'interrompit Chawki que cette évocation poétique

avait séduit comme un rêve d'enfant.

Il semblait à Rezk que cette conversation mondaine avec son pire ennemi se dévoyait jusqu'à l'absurde. Cependant sa haine s'affermissait, mais elle n'avait plus pour support la vengeance, seulement un dégoût au-delà duquel il n'y avait plus que le néant de la mort. A défaut de tuer l'infâme, un moyen s'offrit de le torturer dans sa chair, en lui faisant miroiter la promesse fallacieuse d'une rencontre avec Felfel. Il ne put retenir un petit rire intérieur en imaginant la réaction de Chawki devant une pareille proposition.

— Tu voudrais la voir en particulier ? dit-il dans un souffle.

Chawki vacilla sous le choc de cette offre inespérée ; il s'appesantit davantage sur sa canne et continua à triturer sa moustache, un air de crapuleuse sensualité répandu sur le visage.

— Vraiment ! Tu serais capable de me la faire rencontrer ?

Rezk lutta contre l'impulsion de cracher sur cette face puante. Il se sentait convié à une épreuve décisive, avec la prescience que sous la fausse armature de ce potentat provincial, il avait négligé un élément essentiel et qui était la trivialité innée du personnage. Un moment il fut absorbé par la contemplation de ce ventre bedonnant sous le gilet à ramages ; de la bouche jouisseuse tordue en une moue séductrice ; de la grosse rose rouge décorant la boutonnière, comme une large tache de sang frais ; de la cape de satin soir – accessoire classique et indispensable des vampires en errance – enveloppant la carrure massive bourrée de graisse. Et soudain, comme par l'effet d'un déclic libérateur, sa raison fut éblouie par une vérité d'évidence, qui le laissa quelques secondes hébété, mais empli d'une joie stupéfiante. Il venait de se rendre compte que Chawki, malgré sa richesse ancestrale et la puissance intangible de sa race, n'était qu'un pitoyable bouffon. Comment avait-il pu haïr et prendre au sérieux cet histrion d'une société en putréfaction ? Sans doute l'éloignement était-il la cause de cette erreur psychologique. Depuis la mésaventure arrivée à son père et qui datait déjà de plusieurs années, il n'avait jamais approché Chawki de si près, ni eu l'occasion d'approfondir ses traits dégénérés. De loin, il lut avait toujours paru d'une importance démoniaque. Son rire fusa, éclaboussant la nuit.

Chawki attendait sa réponse, pétrifié dans sa pose élégante, et ce rire fut pour lui aussi une délivrance.

— C'est ma sœur, dit Rezk qui s'était arrêté de rire.

Chawki mit un temps à saisir toute la portée de cette confidence.

— Comment ? balbutia-t-il, vaguement effaré. Puis prenant un ton badin : Eh bien, c'est magnifique, ça simplifie tout. Je te récompenserai, cela va sans dire. Je suis quelqu'un d'honorable dans cette ville, tu peux te fier entièrement à ma discrétion.

— Je suis ton serviteur, répondit Rezk malicieusement. Quand tu voudras, Excellence.

Ce ton ironique et cette désinvolture restèrent imperceptibles à Chawki, complètement subjugué par le déroulement de cette aventure insolite.

— Je vois que nous nous comprenons. J'ai été très heureux de faire la connaissance d'un garçon si raisonnable ; c'est tellement rare à notre époque. Viens me voir, voici mon adresse.

Il sortit de la poche de son gilet une carte de visite qu'il tendit à Rezk, comme s'il donnait une pièce de monnaie à un mendiant. Rezk la prit avec le respect dû à un objet précieux et dont il se sentirait peu digne. Reprenant toute son assurance, Chawki s'en fut d'un pas intrépide et, tout en s'acheminant vers la maison d'Imtaz, il s'extasiait sur la facilité avec laquelle il venait de s'enrichir d'une nouvelle conquête.

La jeune putain était devenue méconnaissable. Vêtue du tablier acheté la veille dans une mercerie, le visage nettoyé de toute souillure, un ruban jaune enserrant ses cheveux coiffés en une natte épaisse

tombant sur la nuque, elle avait pris l'aspect d'une écolière plus ressemblante que nature. Sa propre mère ne l'aurait pas reconnue, ni surtout Chawki qui ne s'était jamais aventuré dans ce bordel dont elle était la sublime pensionnaire. Les trois jeunes gens qui l'entouraient, et qui étaient les artisans de cette métamorphose, s'attardaient à quelques ultimes retouches, tout en buvant du Champagne dans des tasses à thé et en s'esclaffant devant la prodigieuse réussite de leur farce. La fille, amusée tout d'abord, semblait maintenant atteinte d'une tristesse résignée, comme si elle regrettait sa jolie robe pailletée et ses bijoux de clinquant enfermés par les soins d'Imtaz dans l'armoire à glace, ou qu'elle découvrait au fond d'elle-même un souvenir troublant issu de son enfance. Son esprit restait imperméable à cette sorte d'humeur et elle paraissait ne pas comprendre toute cette exubérance puérile manifestée par les jeunes gens. Elle était totalement illettrée et tout ce rituel qu'on l'obligeait à assimiler n'éveillait en elle qu'une languissante torpeur. Assise à la table, au centre de la chambre à coucher, elle se laissait guider dans son rôle d'élève studieuse et contemplait d'un œil désespéré le livre de classe ouvert devant elle, le cahier posé à sa droite, la plume qu'elle tenait entre ses doigts tachés d'encre. Elle en voulait à Medhat de lui avoir infligé cette avanie dont il lui faudrait se débarrasser et qui exigerait de longs frottements avant de disparaître. Mais Medhat, en artiste pointilleux, avait tenu à donner un air d'authenticité à son œuvre, prétendant que ces doigts maculés d'encre, outre qu'ils étaient la preuve formelle de sa condition d'écolière, avaient par ailleurs la propriété d'un stimulant érotique. Cette explication ne l'en rendait pas moins chagrine.

Quand on sonna à la porte d'entrée, Imtaz alla ouvrir à Chawki et le fit pénétrer dans le salon.

— Elle est là ? s'enquit Chawki à voix basse.

— Regarde, chuchota Imtaz en désignant la porte ouverte sur la chambre à coucher. Elle fait ses devoirs.

En effet, par une mise en scène savamment calculée, on voyait du salon la fille assise à la table, la lampe éclairant sa tête penchée sur le livre de classe, l'air songeuse et réfléchie.

— Que Dieu m'aide ! soupira Chawki transporté par ce tableau.

— Comme tu vois, c'est une fille sérieuse et qui ne perd pas son temps, intervint Medhat.

— Elle est première de sa classe, renchérit Teymour.

— Je ne sais comment vous remercier, reprit Chawki en modérant l'inflexion arrogante de sa voix. C'est trop de splendeur !

— Rien n'est trop précieux pour un ami tel que toi, dit Imtaz en s'inclinant. Et maintenant vas-y, elle t'attend.

A ce moment la fille tourna la tête dans leur direction et eut un sourire espiègle et touchant qui produisit sur Chawki un effet terrible. Il lui sembla en entrant dans la chambre qu'un mystérieux magicien l'introduisait dans une éternité de stupre.

## VIII

Il n'était que dix heures du matin et, à part quelques boutiques ouvertes et quelques vendeurs ambulants vantant d'une voix encore mal assurée l'excellence de leurs produits, la ville croupissait dans la somnolence. Un soleil flou s'efforçait en vain de sécher les rues mouillées par la pluie de la veille et faisait luire les flaques d'eau dans les fondrières. Medhat cheminait d'un pas incertain, l'esprit encore engourdi de sommeil ; il était par essence allergique à toute cette atmosphère matinale. En se rendant chez Salma, il se demandait pour quelle raison urgente la jeune femme l'appelait auprès d'elle à une heure aussi indue. La petite servante qui était venue le tirer de son lit lui avait expressément recommandé d'aller voir tout de suite sa maîtresse, celle-ci exigeant même qu'elle l'amenât par la main s'il soulevait la moindre difficulté. Medhat sourit à cette expression de pure forme, sachant que la petite servante, une fille d'une douzaine d'années, avait pour lui un goût prononcé, un peu comme pour une friandise à la mode. Elle avait tenu à remplir sa mission à la lettre en essayant de s'emparer de sa main, mais il l'avait traitée, de manière plaisante, de vile séductrice et engagée à filer sans l'attendre. La fille l'avait regardé avec une moue méprisante et était repartie assez attristée de sa déconfiture. Medhat savait que c'était de la frime et qu'à la prochaine occasion elle se montrerait encore plus coquette avec lui. Au fond elle l'amusait beaucoup et il pensait que dans un an ou deux, elle serait mûre pour un jeu plus sérieux. Il avait la faculté de repérer les filles encore impubères, mais offrant les signes d'une sensualité précoce, et d'entretenir avec elles des relations d'adultes ; il les maintenait dans un état de réception affective durant tout le temps de leur mutation, en leur servant tout un assortiment de regards énamourés, de remarques flatteuses et de fausses jalousies, jusqu'au moment où elles arrivaient à un âge convenable. La jeunesse des filles étant une denrée très vite périssable, il lui semblait d'une réelle importance de prendre des précautions pour l'avenir.

Cet appel de Salma était particulièrement préoccupant, car il s'agissait sans doute d'une nouvelle dispute entre elle et ce maudit Samarai, que sa passion primitive et incontrôlée rendait invivable. Avait-il tenté de l'étrangler ? Tout était possible venant d'un homme si peu évolué, presque un sauvage. Medhat n'éprouvait plus aucun intérêt pour l'étudiant vétérinaire depuis qu'il s'était rendu compte de l'erreur qu'il avait commise à son sujet. Sa capacité de ne jamais se tromper sur les êtres avait été mise en défaut par ce monstre d'ingratitude, et amoureux bêlant qui, non content de trahir sa confiance, se comportait en rustre dans la maison d'une amie. Quand il l'avait rencontré la première fois, il s'était dit qu'il ferait une action louable en détournant cet indécrottable laquais de l'enseignement bourgeois d'un destin médiocre et insipide. Mais il s'était avéré que Samarai tenait fermement à poursuivre ses études et à obtenir un diplôme, démontrant par là sa totale aliénation. C'était le genre de garçon irrécupérable, entièrement subjugué par l'idiotie courante, et Medhat, avec son aisance coutumière, l'avait radicalement rayé de son entourage. Malheureusement il avait commis une étourderie encore plus grave et porté préjudice à autrui, en le présentant à Salma. Les tracasseries que celle-ci subissait par l'intrusion dans sa vie de ce personnage aux préjugés rétrogrades et qui considérait l'amour comme un drame, le concernaient personnellement, vu qu'il en était l'unique responsable. Il aurait dû se méfier ; un homme épris de diplômes était quelqu'un de qui il fallait se garder comme de la peste. Medhat ne se pardonnait pas cette erreur-là, car elle touchait une femme compréhensive et généreuse, et qui valait à elle seule tous les étudiants de toutes les universités du monde.



Cela le fit penser à Teymour et au jugement qu'il avait porté sur lui à son retour de l'étranger. Mais Teymour, contrairement à ce jugement hâtif, s'était révélé superbement astucieux ; il n'avait fait que s'amuser là-bas et son diplôme n'était qu'un faux acquis contre de l'argent pour rassurer sa famille et non un document déshonorant. Son admiration pour Teymour s'accrut à ce souvenir et il se rappela que celui-ci, qui avait acquis un logement dans la vieille ville, projetait d'organiser une fête pour bientôt. Oubliant tout à coup les démêlés de Salma avec son tortueux amant, il se mit à envisager parmi les éléments féminins à sa disposition lesquels il choisirait pour animer cette fête.

Salma l'attendait dans la cuisine, assise devant une tasse de café.

— Tu en as mis du temps pour venir, fils de chien ! cria-t-elle dès qu'elle le vit apparaître. Je ne peux compter sur personne dans cette ville. Surtout pas sur toi à qui je dois tous mes malheurs !

Medhat s'assit en face d'elle, gardant un calme imperturbable ; il était maintenant certain que cette convocation avait pour cause quelque méfait de l'étudiant vétérinaire. Il allongea les jambes, s'appuya au dossier de sa chaise dans une attitude décontractée et attendit patiemment les doléances de la jeune femme. La petite servante faisait semblant de l'ignorer et continuait à laver la vaisselle, debout devant l'évier. Medhat aussi avait détourné d'elle son regard et paraissait ne faire aucun cas de sa présence dans la cuisine. C'était le jeu le plus long et le plus troublant, celui de la bouderie.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, comme s'il n'était au courant de rien.

L'hypocrisie de cette question fit enrager Salma qui se renferma dans un silence hostile. Elle voulait punir le jeune homme de son outrecuidance en le plongeant dans les affres de l'incertitude. Mais Medhat encourageait cette tendance bien féminine aux situations ambiguës qui lui permettaient de rêver à des choses futiles, tout en simulant les signes de la nervosité et de l'attente. Cette détresse inconsolable, il ne pouvait la considérer qu'avec détachement, comme une infime partie de ce chaos universel, avec lequel il refusait tout compromis. Avec ses cheveux ébouriffés, son maquillage délayé par les larmes et la fixité hagarde de ses yeux rougis, Salma avait l'air d'une sorcière en état de transe. Au bout d'une minute elle sembla se souvenir qu'il ne servait à rien de prétendre au martyre avec Medhat ; le drame l'amusait autant qu'un répertoire de guignol.

Sortant de son mutisme, elle lança :

— Où est-il, ce maquereau ?

— Samaraï ? Qu'est-ce qu'il a fait encore ?

— Il y a quatre jours qu'il a disparu, voilà ce qu'il a fait. Qu'est-ce qu'il croit, ce teigneux ! Il prend ma maison pour un hôtel !

— Il est donc parti ! s'exclama Medhat. Quelle bonne nouvelle.

— Il n'est pas parti, sa valise est toujours là. Il doit encore traîner en ville. Sans doute a-t-il trouvé une autre idiote comme moi pour l'héberger. Tu dois le savoir, toi.

— Sur mon honneur, je ne sais rien, se défendit Medhat. Depuis le soir de son algarade avec Chawki, je ne l'ai plus revu.

— C'est vrai ça ? Tu me le jures !

— Je te le jure, je te dirai aussi que je suis bien content d'en être débarrassé. C'est le genre de type qui a besoin de vivre dans la capitale. Un ambitieux ne peut évoluer que parmi d'autres ambitieux. La capitale regorge de ces fonctionnaires attendant une promotion. Crois-moi, il est retourné à son boubier.

— Je te répète qu'il n'est pas parti ; il n'aurait jamais laissé sa valise. Ce n'est pas quelqu'un comme toi ; ses affaires lui importent beaucoup. Il a le sens de la possession. Je l'ai vu malade de chagrin parce qu'il avait perdu un de ses mouchoirs. Il paraît que c'était un cadeau de sa mère.

Des larmes coulèrent sur ses joues. Elle semblait fortement éprouvée par la fugue de son amant.

— Malade pour un mouchoir, dit Medhat avec commisération. Ça ne m'étonne pas. Ce que tu viens de m'apprendre ne fait que confirmer mon jugement.

Salma se tut, mais cette fois son silence n'avait plus cette densité de rancœur et d'amertume qui acculait son interlocuteur à la défensive. Elle contemplait Medhat avec un regard incertain comme si elle tâchait de comprendre des choses avec lesquelles elle n'était plus en contact depuis de longues années. Une tendre et tragique appréhension se lisait dans ses yeux. Elle avait fini par s'attacher à Samaraï, à cet amour ardent et forcené qui demeurait pour elle un mystère et auquel elle n'était guère habituée. Ces derniers jours, elle s'était sentie seule, abandonnée de tous. Elle était consciente d'un vide consécutif à l'absence de Samaraï, un vide que même sa haine pour Chawki n'arrivait pas à combler et elle regrettait maintenant de n'avoir pas écouté les propositions de son malheureux amant, de s'être montrée acariâtre et vindicative avec la seule personne qui songeait à la sauver de sa folie destructive. Peut-être aurait-elle dû quitter cette ville, oublier sa jeunesse perdue et l'homme qui l'avait abusée, pour recommencer ailleurs une autre vie. Elle avait vingt-deux ans déjà et l'étudiant vétérinaire avait été sa dernière chance d'abjurer son état de fille déshonorée et de renoncer à la démesure d'une vengeance illusoire. Mais il était sans doute trop tard maintenant. Une idée affreuse l'assaillait dès qu'elle pensait au disparu, car elle ne pouvait dissocier cette disparition des nombreux enlèvements qui avaient eu lieu précédemment dans la ville. Elle voyait déjà son amant mort, son cadavre dépecé et rendu méconnaissable, gisant parmi les décombres dans quelque terrain vague. Encore une fois cette vision la fit frissonner et elle rajusta le col de son peignoir sur ses seins, puis demanda d'une voix basse et tremblante, comme si elle craignait d'ébruiter son secret pressentiment :

— Crois-tu qu'il lui soit arrivé un accident ? Est-ce qu'il ne se serait pas fait enlever comme tous ces notables dont on n'a jamais retrouvé la trace ?

Medhat se mit à rire. Il lui semblait que Salma dépassait les limites permises en exagérant le drame par pure vanité féminine.

— Mais ce pauvre type n'est pas un notable. Personne ne penserait à l'enlever. Il deviendrait très vite un fardeau pour ses ravisseurs. Je ne voudrais pas être à leur place.

— Tu oublies qu'il gardait sur lui tout l'argent de son héritage.

L'irruption de ce détail rendit Medhat étrangement attentif. La disparition de Samaraï prenait pour lui une signification nouvelle. C'était vrai que Samaraï trimbala sa fortune dans tous ses déplacements ; Medhat l'avait remarqué à plusieurs reprises, mais cela lui était sorti de la tête. Vu sous cet éclairage, l'enlèvement paraissait une chose plausible. Medhat ne put s'empêcher de trouver d'une drôlerie épique que l'étudiant vétérinaire eût fini sa carrière de cette façon. Il ricana, jugeant la situation pleine d'humour.

— Eh bien, comme ça il y aura un vétérinaire de moins dans le pays. Ce n'est pas grave. Je suis sûr que les animaux ne souffriront pas d'une telle perte.

— C'était pourtant ton ami, s'écria Salma. C'est toi qui me l'as amené ici en me le présentant comme un compagnon délicieux et un frère. Tu semblais tellement soucieux de lui rendre la vie agréable. De plus tu t'acharnais à le convaincre de ne pas repartir pour la capitale, comme si tu étais amoureux de lui, ma parole ! Je ne comprends pas ta réaction, maintenant qu'il est peut-être mort.

Elie se mit à pleurer doucement et Medhat en fut irrité ; vraiment ce n'était pas un spectacle à lui infliger à une heure aussi matinale. Il ne lui avait jamais avoué sa déconvenue avec Samaraï et il lui parut que c'était l'occasion de lui dévoiler l'odieuse vérité sur la mentalité retardataire et stupide de son amant. Il n'allait pas se laisser torturer ainsi sans réagir.

— Je ne te l'ai jamais dit, mais c'était une erreur de ma part. J'avais cru qu'il serait un bon

élément dans notre groupe. Je l'avais pris pour un garçon intelligent, capable de saisir toute la puérilité de sa vaniteuse entreprise, consistant à acquérir un diplôme de médecin vétérinaire. Au début il m'a donné l'impression d'avoir compris, mais ce n'était que de la frime. En vérité il voulait s'offrir quelques jours de vacances et ça ne lui déplaisait pas de coucher avec toi en prime. Il n'avait rien vu de sa vie, ce rustre ! Aussi au lieu de rester tranquille et de savourer un bonheur si simple, il a eu l'impudence de vouloir t'emmener avec lui pour vivre dans la capitale. Ce qui était le comble de l'ingratitude. Bref, il m'a déçu et je ne veux plus me tracasser pour cet imbécile. D'ailleurs il ne lui est rien arrivé ; ça serait trop beau.

— C'est de ma faute. Je l'avais chassé de la maison. Qu'advient-il de moi, s'ils l'ont tué ! Dis-moi, comment pourrais-je vivre après cela ?

Il était difficile de briser l'optimisme de Medhat par des phrases de ce genre. Lui aussi savait manier les règles formelles de la tragédie et il ne manqua pas de donner à sa réplique une résonance reconfortante et même légèrement triviale.

— Ne t'en fais pas. Il doit être en train de se saouler quelque part. Je suis sûr qu'il reviendra bientôt.

— Essaye de le retrouver. Tu lui diras que je lui pardonne et qu'il peut revenir.

Malgré lui Medhat était impressionné par ce revirement imprévisible. Jusqu'à présent il avait toujours cru que Salma supportait l'étudiant vétérinaire comme une fatalité inéluctable et qu'elle n'avait que mépris pour sa passion turbulente. Et voilà que la disparition de Samaraï la changeait en amante éplorée reconnaissant ses fautes et prête à pardonner toutes les offenses. Est-ce que par hasard elle s'était mise à aimer Samaraï, ou bien n'était-ce encore qu'un subterfuge utilisé pour la circonstance dans son besoin de jouer toujours un rôle néfaste dans ses relations avec les hommes. Comment le savoir ? Il était aussi vain de vouloir pénétrer dans ce cerveau détraqué de femme que de lire l'avenir dans le marc de café. De toute façon, Medhat en avait assez de cette veillée funèbre. Tout ce qu'il souhaitait, c'était de ne plus jamais revoir l'étudiant vétérinaire. Il dit pourtant :

— Tu peux compter sur moi. Je vais me mettre tout de suite à sa recherche.

Il fit le geste de se lever de sa chaise, mais Salma allongea le bras pour le retenir.

— Reste déjeuner avec moi. Je n'ai pas envie d'être seule.

Il allait refuser quand la petite servante qui essuyait fébrilement les assiettes devant l'évier, lui jeta un bref regard, comme si elle attendait de lui une réponse positive. Medhat capta ce regard et dit joyeusement :

— Je reste avec plaisir.

Le corps de la petite servante frémit imperceptiblement et Medhat se réjouit à l'avance de toutes les taquineries auxquelles ils allaient se livrer durant tout le déjeuner. Perdue dans sa douleur de veuve présumée, Salma ne s'était doutée de rien.

Le soleil du matin avait disparu quand Medhat sortit de la maison de Salma. Un ciel gris assombrissait les ruelles vidées par l'heure de la sieste et il se demanda ce qu'il allait pouvoir faire de son après-midi. Il avait promis à la jeune femme de rechercher Samaraï dans tous les recoins de la ville mais, en vérité, pour lui tout était simple, tout était résolu depuis longtemps. Les affaires de ce monde n'avaient aucune influence mauvaise ou bénéfique sur son comportement. L'étudiant vétérinaire n'était qu'un épisode fugace, une bavure sans gravité et pas du tout déterminante. C'était la part de l'impondérable, comme de glisser et de se casser une jambe ou bien s'aviser que la fille qu'on est en train de baiser est plus vieille qu'on ne croyait. Cependant il n'arrivait pas à soustraire complètement sa pensée de l'événement. Ce Samaraï, en fuyant de la sorte – sans adieux ni remerciements – allait demeurer un mystère perpétuel et déranger le cours pacifique de leur existence

à tous, accréditant la légende d'une mort héroïque. Il était peut-être nécessaire de découvrir le lieu où se cachait Samaraï, rien que pour mettre un terme aux rumeurs malignes et surtout démystifier ce romantisme de pacotille que son absence faisait naître dans l'esprit de Salma. Quant à la probabilité d'un enlèvement par les forbans inconnus qui écumaient la ville de ses notables, elle lui paraissait assez mince malgré l'appât constitué par l'argent de l'héritage et que cet imprévoyant capitaliste traînait dans sa poche à la façon d'un paquet de cacahuètes. Medhat décida qu'il lui fallait discuter de ce problème avec Teymour et il se dirigea vers le nouveau logement que ce dernier avait loué depuis peu sur l'autre rive du fleuve. Ce logement était situé dans son propre quartier, mais il ne l'avait pas encore visité.

En traversant le fleuve sur le pont de fer, il aperçut le jeune Rezk accoudé au parapet, en train de grignoter discrètement quelque chose qu'il tenait serré dans sa main. Il semblait plongé dans la contemplation du paysage. Enchanté par cette coïncidence, Medhat s'approcha du jeune homme en étouffant le bruit de ses pas – il voulait le surprendre – puis se tint immobile à son côté. Rezk finissait de manger un gâteau au miel ; il s'essuya les doigts avec le papier qui avait enveloppé la pâtisserie, puis en fit une boule qu'il lança dans le fleuve. C'est alors qu'il se retourna et vit Medhat qui le regardait avec sa curieuse bienveillance, vaguement ironique.

— Quelle heureuse rencontre ! dit-il en regardant Medhat dans les yeux contrairement à son habitude. Dieu m'est témoin que je ne désirais rien de plus.

Il paraissait joyeux de vivre et c'était la première fois que Medhat lui voyait ce visage souriant. Il avait perdu son air souffreteux et ses traits encore juvéniles avaient pris une expression de bonheur insolent.

Medhat resta un moment interloqué devant la personnalité inédite du jeune indicateur de police ; celui-ci ne l'avait guère accoutumé à des rapports aussi chaleureux. Dans leurs diverses rencontres, il avait senti chez Rezk une réticence, comme une timidité coupable, et c'était toujours lui qui essayait d'abolir les barrières que le jeune homme – pour une raison évidente mais que Medhat trouvait dérisoire – s'ingéniait à dresser entre eux. Que lui était-il donc arrivé ? Medhat était sincèrement intrigué. L'escapade de l'étudiant vétérinaire et les pleurnicheries hystériques de Salma lui apparaissaient comme des vétilles, comparées à l'énigme que représentait la surprenante transformation du jeune indicateur de police. Aussi, l'idée saugrenue d'aller à la recherche de Samaraï, fourvoyé dans quelque endroit mal famé, le quitta instantanément. Il posa sa main sur l'épaule de Rezk, voulant lui signifier par cet attouchement qu'il était très sensible à sa manifestation d'amitié.

— Je suis bien content de te voir Rezk, mon frère ! Alors, comme ça, tu te promènes ?

— C'est la meilleure heure de la journée. Toutes les boutiques sont fermées et les gens font la sieste. J'aime flâner quand il n'y a personne dans les rues. J'aime surtout m'attarder sur ce pont et contempler les remous du fleuve. Il y a beaucoup de poésie dans ce fleuve, ne crois-tu pas ? D'ailleurs cette ville est remplie de paysages délicieux et même ses maisons d'apparence vétuste et délabrée possèdent un charme certain. Mais qui s'en aperçoit ?

Il parlait avec une sorte de lyrisme et sa physionomie exprimait une allégresse toute neuve. Medhat était ébloui par la flamme qui jaillissait de ses yeux ordinairement si ternes. Cet amour foudroyant qu'il semblait porter soudain aux richesses immuables de la nature le stupéfiait, comme si le jeune homme avait pénétré un secret dont lui, Medhat, se croyait l'unique dépositaire.

— Moi, dit-il. Je m'en suis toujours aperçu. Tu as raison, il y a des beautés insoupçonnées dans cette ville.

Rezk sembla hésiter, puis dit, avec le trouble d'une jeune fille avouant sa passion à un inconnu :

— Sais-tu que je pensais à toi tout à l'heure.

— Tu me combles d'honneur ! Puis-je savoir pourquoi tu pensais à moi ?

— C'était justement à propos de cette ville. Je sais que tu t'y plais. Tu es la seule personne à ma connaissance qui donne l'impression d'aimer pleinement cette ville. On dirait que tu y as trouvé une mine inépuisable de joies. Je t'avoue que cela m'a longtemps paru incompréhensible. Je me rends compte maintenant que j'étais simplement aveugle.

— Mon cher Rezk, il n'est pas donné à tous les hommes d'apprécier ce qui les entoure. La plupart s'imaginent qu'ils trouveront ailleurs ce qu'ils cherchent et qui pourtant s'étale sous leurs yeux.

— J'étais comme eux moi aussi. Mais j'avais une excuse. A toi je peux le dire. C'est ma haine pour un homme qui m'aveuglait. Cette haine pesait sur moi comme une malédiction. J'ai mis des années avant de m'en défaire.

— Comment cela ?

Rezk eut un petit rire, comme si la réponse devait être déjà connue de Medhat et que celui-ci n'avait posé sa question que par pure politesse.

— J'ai découvert que cet homme n'était qu'un bouffon.

— Il t'a fallu tant d'années pour découvrir cela ! Mais tous les hommes sont des bouffons. Des bouffons sanguinaires, mais des bouffons quand même. Eh bien, je te félicite.

Ainsi c'était ça l'explication. Medhat ne demanda pas à savoir quel était l'homme qui avait mérité de la part de Rezk une haine aussi acharnée. Ça pouvait être n'importe qui. La majeure partie de l'humanité était de toute évidence haïssable pour qui s'était complu à croire en l'homme. Et ce malheureux Rezk y avait cru, c'était inévitable.

— J'étais sûr que tu comprendrais.

— Pourquoi en étais-tu tellement sûr ? Au fond, tu ne connais rien de moi. Nous n'avons jamais eu l'occasion de discuter ensemble.

— Tu ne le sais pas, mais je suis au courant de beaucoup de choses en ce qui te concerne. En vérité, j'éprouve pour toi et tes amis une grande admiration. Je considère que vous êtes les seuls êtres vivants de cette ville.

— Alors pourquoi me fuyais-tu ? T'ai-je jamais montré de l'indifférence ou du dédain ?

— Au contraire, tu as toujours été d'une noblesse insigne. Je reconnais que c'est ma faute. Mais je ne te fuyais pas. Seulement les circonstances n'étaient pas favorables... C'était un cas de conscience... Il me répugnait de commettre une forfaiture...

Maintenant que le mystère de l'étrange comportement de Rezk était dissipé, Medhat aurait voulu amener son compagnon à plus de franchise et profiter de sa disposition aux confidences pour lui soutirer une indication sur le degré mental de cette police qui les suspectait, lui et ses amis, d'être de dangereux révolutionnaires. Puisque c'était Rezk qu'on avait commis à leur surveillance et que celui-ci n'ignorait presque rien de leurs faits et gestes, pourquoi donc Hillali, instruit de leur innocence, persistait-il à croire qu'ils complotaient contre le gouvernement ? C'était là une des multiples aberrations du pouvoir policier que Medhat désirait depuis longtemps approfondir. Mais il fallait agir avec prudence et surtout ne pas effaroucher le jeune homme par des questions trop directes.

— Je ne vois pas où est la forfaiture, dit-il avec une malicieuse simplicité.

— Un jour je te dirai tout et j'espère que tu me pardonneras.

Il avait pris un ton grave, et dans ses yeux, la flamme joyeuse s'était éteinte. Medhat eut pitié de lui ; il sourit et, de nouveau, lui tapota l'épaule.

— Je sais tout, Rezk, mon frère ! Et je n'ai rien à te pardonner.

Ce qui se peignit sur le visage de Rezk ce ne fut ni l'étonnement ni la mortifiante pâleur de celui

qu'on accuse de trahison, mais plutôt un air de douce délivrance. Comme si enfin, le masque tombé, il pouvait présenter aux autres son vrai visage. Il dit, avec une sorte de résignation tranquille :

— Alors, tu savais. J'aurais dû m'en douter.

— Oui, je savais que tu travaillais pour la police. Mais qu'importe ! Je sais aussi à quoi est réduit un homme pour gagner son pain. Le métier que tu fais en vaut un autre. Par quelque moyen que tu collabores à cette saleté de monde, fût-ce par le plus infime travail, tu deviens inmanquablement traître à quelqu'un. Nous vivons dans une société fondée sur la trahison. C'est pourquoi ton rôle d'indicateur ne m'a jamais paru infamant. J'ai toujours eu de la sympathie pour toi.

— Je ne comprends pas. Tu savais quel métier je faisais et tu ne me méprisais pas !

— Il faut bien vivre. De toute façon tu ne pouvais pas nous nuire. Tu as trop de probité pour raconter n'importe quoi au chef de la police. Comme le ferait un quelconque indicateur remplissant son rapport d'inepties invérifiables afin de se faire valoir. Tu ne pouvais raconter que la vérité. Avec toi nous étions assurés de prouver notre bonne conduite. Tu étais bien placé pour savoir que nous ne préparions aucun complot contre le gouvernement.

— C'est ce que j'ai toujours dit au chef de la police. Mais il ne voulait jamais me croire. Il prétendait que j'étais trop naïf quand je lui disais que vous ne pensiez qu'à vous amuser et à coucher avec des filles.

— Et cela ne t'a pas semblé bizarre ?

Rezk se tourna lentement et s'appuya du coude au parapet, puis se mit à regarder le fleuve en silence. Il avait beaucoup réfléchi à la question qui préoccupait Medhat et il était parvenu à la conclusion que le chef de la police, pour des motivations personnelles, avait décidé que cette ville recelait un groupement révolutionnaire. L'insistance de Hillali à soutenir sa thèse d'un complot ourdi par ces jeunes gens pour renverser le gouvernement ne pouvait provenir que d'une altération psychique ayant pour origine une ambition déçue. Cette analyse cruelle et cynique d'un homme pour lequel il professait de la vénération choquait son sens de l'honneur, mais Rezk se trouvait acculé à cette ultime trahison. Il se sentait redevable à Medhat d'une explication qui éclairerait son véritable rôle dans cette affaire et le disculperait d'une honte éternelle. Il ne doutait pas que cette explication aurait l'adhésion de Medhat, celui-ci étant par tempérament enclin à admirer le côté absurde de toute entreprise humaine.

— Je crois que vous êtes sa drogue.

— Que veux-tu dire ?

— Tu dois savoir qu'il y a seulement quelques années qu'il a été nommé dans cette ville. Avant il occupait un poste important dans la capitale. Aussi le vieil homme s'ennuie. Il n'arrive pas à s'y faire.

— Ne me dis pas qu'il invente des complots pour se distraire !

— Ce n'est pas exactement cela. Sa situation de chef de la police dans une petite ville comme la nôtre lui apparaît comme une déchéance et une dérision. C'est un homme d'une intelligence supérieure et qui a besoin de mettre à l'épreuve ses facultés intellectuelles. Les voleurs et les assassins ordinaires ne l'intéressent pas ; cette sorte de délinquants ne peut lui apporter dans sa fonction que le triste privilège de sonder les pires instincts de la racaille. Il voudrait pouvoir lutter contre des criminels plus raffinés, poussés non par le lucre mais par un idéal politique. Un ennemi rusé et invisible, prônant le désordre et la violence, et qui serait digne de sa réflexion. Je ne pense pas qu'il poursuive un but égoïste ou qu'il veuille se parer d'une action d'éclat en étouffant un complot avec l'espoir que cela lui vaudrait la gratitude du gouvernement. Je le connais assez pour avoir acquis la certitude qu'il a un grand mépris pour les hommes au pouvoir. Il aspire seulement à

vivre dans un lieu habité par des vivants. Dans son idée, une ville sans révolutionnaires, c'est une ville morte ou simplement sans histoire.

— Est-ce qu'il est conscient de cette absurdité ?

— Non, pas du tout. Il croit fermement au complot. C'est même sa principale préoccupation.

— Extraordinaire ! Je suis enchanté par ce que tu viens de m'apprendre. Je soupçonnais quelque chose, mais je n'aurais jamais imaginé cela. Dis-moi, est-ce qu'il pense aussi que nous sommes responsables de toutes ces disparitions de notables ?

— Naturellement. Ces disparitions l'ont convaincu que le mouvement s'est amplifié et qu'il a commencé à passer aux actes. Il lit un tas d'ouvrages sur la stratégie révolutionnaire.

— Eh bien, qu'il continue, je n'y vois aucun inconvénient. Que chacun s'amuse à sa façon. La tolérance est le premier de mes principes.

Bien qu'il fût toujours attentif à la sottise générale. Medhat était quelque peu surpris, malgré son affectation d'indifférence. L'inconcevable lubie de cet homme investi d'une haute responsabilité témoignait, s'il en était encore besoin, de la fragilité d'un système croulant sous le poids de ses iniquités. Ce Hillali qui avait accepté l'imposture, avait travaillé pour elle et bâti sa carrière sur des structures et une morale mensongères, le voici pris dans le piège de la vieillesse et inventant une autre forme d'imposture pour prolonger sa domination chancelante. Pour lui et ses pareils, l'heure de la retraite était aussi la terrible faillite de leurs rêves de fraudeurs patentés. Ainsi meurent les chiens délaissés par leurs maîtres, après avoir vainement cherché un os à ronger dans les poubelles étrangères. Medhat s'accouda lui aussi au parapet et regarda le fleuve. Dans le lointain, un voilier luttait contre le courant, sa voile palpitante inclinée dangereusement vers la ligne indécise de l'horizon. Sur l'une des rives, des milans tournoyaient au-dessus de quelque charogne, immuables rapaces du ciel, plus majestueux et sereins que leurs émules, les hommes de la terre. L'excessive grisaille de ce paysage était si oppressante que Medhat compatit à la détresse de Hillali, qui, rejeté par les siens dans cette cité décadente et exclu des magnificences que sa collaboration avec le pouvoir aurait dû lui prodiguer, n'avait pour peupler sa solitude que le mirage d'un complot.

Par une sorte de cheminement insidieux, le délire paranoïaque de Hillali lui remit en mémoire la disparition de Samaraï qu'il avait complètement oubliée. Mais l'idée qu'il lui faudrait s'acquitter de sa promesse envers Salma lui déplaisait et il trouva plus habile d'abuser de sa nouvelle amitié avec Rezk pour s'informer auprès de lui de cette affaire. Cela lui éviterait une fatigue inutile. Pour son métier Rezk se livrait à de fréquents déplacements, et si l'étudiant vétérinaire était toujours en ville, il aurait pu l'apercevoir au cours de ses tentatives d'espionnage débonnaire pour le compte du chef de la police.

— A propos, dit-il, j'ai l'un de mes amis qui a disparu.

Je voudrais te demander si tu ne l'aurais pas vu par hasard.

— C'est lequel ?

— L'étudiant vétérinaire. Celui qui est venu de la capitale pour toucher un héritage. Tu as dû forcément le voir, il m'accompagnait partout. Son nom est Samaraï.

— Oui, je le connais. Depuis quand a-t-il disparu ?

— Depuis environ quatre jours. La personne chez qui il habitait s'inquiète sur son sort. J'aimerais pouvoir la rassurer.

— Si je ne me trompe, il n'était ici que de passage. Est-ce qu'il ne serait pas reparti chez lui ? Il me semble que c'est logique.

— Malheureusement non. Il n'a emporté aucun de ses vêtements. Sa valise est toujours là, ainsi que ses livres de médecine dont il faisait grand cas et qu'il n'aurait jamais abandonnés s'il était parti

définitivement.

— Cela est bien étrange.

— C'est aussi mon avis. Alors, rappelle-toi. Est-ce que tu l'as vu dernièrement ?

Sa rencontre nocturne avec l'étudiant vétérinaire était trop récente pour que Rezk feignît de chercher à se souvenir. Pour tout autre que lui, c'était une rencontre fortuite et banale, et qu'il aurait dû mentionner à Medhat sans réfléchir ; cependant il restait paralysé, comme saisi d'une crainte superstitieuse. Il y avait exactement quatre jours que s'était déroulée cette scène incroyable de leur séparation devant la porte du bordel. La dernière image qu'il avait gardée de Samarai se précipitant comme un damné vers cette porte couleur de sang était toujours présente à son esprit. Et la pénible appréhension qu'il avait ressentie alors l'empoigna de nouveau, comme si son pressentiment d'un malheur s'était réalisé. Mais quel malheur pouvait advenir à un homme dans ce bordel, lieu prédestiné aux plaisirs. Peut-être y était-il encore, abîmé dans une noce crapuleuse et oublieux du monde extérieur. Ne lui avait-il pas proclamé son intention de se payer toutes les femmes qui se trouveraient là-dedans. Une sexualité si ambitieuse avait de quoi l'occuper durant plusieurs jours, peut-être même tout un mois. Cela n'avait rien d'effrayant et ressemblait plutôt à une simple fugue.

— Je l'ai vu justement il y a quatre jours.

— Où ça ?

— Dans la rue. C'était la nuit. Il m'a arrêté pour me demander un renseignement. Il était en état d'ébriété et son langage défiait le sens commun. J'ai eu l'impression qu'il souffrait cruellement dans son cœur et qu'il tâchait d'échapper à sa douleur par des actes inconsidérés.

— Quel renseignement voulait-il ?

— Il cherchait le bordel de Wataniya.

— Tu crois qu'il y est allé ?

— Il m'était difficile de lui expliquer le chemin, d'autant plus qu'il était incapable de s'y rendre tout seul. Alors je l'ai accompagné jusqu'à la porte. Il m'a invité à rentrer avec lui, mais j'ai refusé. Il avait beaucoup d'argent sur lui, il me l'a montré avec ostentation. C'était sans doute tout l'argent de son héritage.

— Et depuis cette nuit tu ne l'as plus revu ?

— Non. Il a ouvert la porte et l'a refermée derrière lui avec fracas. Je suis resté seul. J'étais soucieux à cause de tout cet argent.

Medhat avait froncé les sourcils et une lueur singulière s'était allumée dans son regard, mais il détourna vivement la tête, afin que Rezk ne pût déceler la moindre trace du soupçon qui venait de naître en lui. En vérité c'était plus qu'un soupçon. Le récit de Rezk éclairait d'une manière fulgurante le mystère de ces disparitions qui défrayaient la chronique de la ville. C'était dans le bordel de Wataniya, il en était maintenant convaincu, que disparaissaient les notables qu'une police inculte, dirigée par un chef mégalomane, s'obstinait à considérer comme les victimes d'un complot révolutionnaire. Il se rappela que la tenancière n'était pas seule à mener son fructueux commerce ; elle avait pour l'aider dans sa tâche un mari, un ancien bagnard – d'une force prodigieuse et au physique aussi nocif que celui de sa femme – qui vivait dans une chambre au fond de l'appartement et ne se montrait jamais en public. A eux deux, il leur était relativement facile de tuer un riche client, puis de le débarrasser de son argent et de ses bijoux. La maison était entourée de terrains vagues parfaitement indiqués pour ensevelir des cadavres illicites, préalablement découpés en morceaux pour nuire à leur identification. Cela devait fonctionner à l'instar d'une usine travaillant en circuit fermé, sans recours à l'extérieur, la victime se présentant d'elle-même. Medhat faillit éclater de rire, mais se retint ; il n'était pas fou pour crier sa découverte à tous les vents. Que Rezk surtout n'en



sache rien.

Une file de chameaux, apparemment sans conducteur, traversa le pont, suivie peu après d'une charrette à âne transportant une assemblée de pleureuses se rendant à un enterrement, leurs faces endeuillées peintes au bleu de lessive ; de temps à autre, l'une d'elles se livrait à une série de brèves lamentations semblable à une chanteuse exerçant sa voix avant d'entrer en scène. De plus loin, et prête à s'engager sur le pont, venait une calèche de propriétaire, proprement astiquée et dont le cheval, une noble bête, marchait d'un pas cadencé et solennel. Décidément la ville s'éveillait après la sieste. Medhat pensa qu'il était temps de partir.

— Eh bien, je te salue Rezk, mon frère ! Tu m'as ouvert des horizons nouveaux. Je n'oublierai pas de sitôt cette intéressante conversation.

— Quand nous reverrons-nous ?

— Mais quand tu voudras. J'ai toujours plaisir à te voir, tu le sais bien.

— Écoute, je tiens à ce que tu le saches : je vais démissionner. Rien ne nous empêchera de nous voir désormais. Il n'y aura plus aucune méfiance entre nous.

— Il n'y a jamais eu de méfiance de ma part. En tout cas, c'est une bonne nouvelle et je suis heureux de l'apprendre.

Avant de quitter Rezk, il le serra fortement contre sa poitrine en gage d'une amitié fraternelle. C'était à lui qu'il devait sa sensationnelle découverte et il eût voulu le remercier d'une manière encore plus démonstrative. En s'éloignant, il se retourna plusieurs fois pour lui sourire.

Étendu sur le matelas recouvert d'une toile de jute et posé à même le sol, Teymour rêvait à la jeune saltimbanque. Le logement que Felfel lui avait trouvé dans la vieille ville n'avait rien d'une luxueuse résidence ; il se composait d'une assez vaste pièce pourvue d'une fenêtre donnant sur une ruelle et d'un petit réduit servant de cuisine. Teymour l'avait meublé avec un souci d'anachorète de quelques objets indispensables provenant de la maison paternelle. Depuis qu'il pouvait se soustraire de temps en temps à l'ambiance familiale, il savourait une liberté qui lui rappelait ses années passées à l'étranger, lorsqu'il feignait de poursuivre des études ardues et interminables. Non que son père le soumit à des règles strictes de conduite ou qu'il dût se prêter à des rites et à des coutumes dont il avait perdu la notion, mais il lui semblait qu'il trahissait le candide amour de la jeune Felfel en vivant dans un confort et une prospérité bourgeoise qui l'éloignait moralement d'elle. Le vieux Teymour ne lui reprochait guère son existence oisive et ne lui avait plus reparlé de ce poste d'ingénieur chimiste qu'il lui avait réservé dans la raffinerie de sucre ; atteint de gâtisme précoce, il semblait avoir oublié que son fils, après un long séjour dans un pays lointain, avait acquis un diplôme qui le plaçait parmi l'élite de sa génération. Le diplôme, enfermé dans un cadre de bois doré, était à présent accroché au mur, juste au-dessus du matelas, comme la preuve même de l'imposture triomphante. C'est en voyant les murs nus de son minable logement que Teymour avait eu l'idée maligne d'exposer aux regards de ses visiteurs ce faux diplôme, fruit d'une victoire remportée sur lui-même et sur les forces ténébreuses de la réaction. Ainsi pouvait-il à tous moments contempler cette fameuse relique qu'il gardait de son passé et qui symbolisait pour lui toute l'inconsistance des valeurs notoires qui régissent ce monde. Mais le plus surprenant, c'était que l'exposition de ce diplôme avait propagé et étendu sa réputation jusqu'au fond des plus humbles mesures. En effet, par le truchement de sa femme de ménage – dont le mari était rémouleur – tout le quartier était au courant de sa qualité de savant ingénieur, ce qui lui valait le salut respectueux et les paroles élogieuses de tous les sages et les érudits qui pullulaient parmi la population, lorsqu'il passait devant leurs portes ou qu'il s'atablait dans un café. Ce prestige populaire réjouissait Teymour dans la mesure où il compensait l'achat de ce document qu'il avait payé un prix exorbitant. Il se félicitait d'en avoir enfin

retiré quelque profit.

Teymour jeta un coup d'œil narquois sur le cadre suspendu au-dessus de lui, puis se leva et alla regarder à travers les interstices des volets clos, ce qui se tramait dans la ruelle. Au bout d'un instant, il fut surpris de voir apparaître Medhat avec sa démarche nonchalante et l'attention éveillée et curieuse de qui se promène dans un marché exotique. Il se hâta d'aller ouvrir la porte du palier, puis revint s'accroupir sur le matelas, laissant l'unique chaise à son visiteur.

Il apparut tout de suite à Teymour que Medhat était très excité par un fait nouveau et qu'il n'était venu que dans l'intention de lui en faire part, mais qu'il mettrait un certain temps avant de le lui révéler. En pareille circonstance, Teymour savait qu'il était inutile de le brusquer ; il finirait bien par lui en parler de lui-même. Medhat ne fit pas semblant de s'extasier sur la beauté des lieux ; cependant il prit la peine de faire le tour de la pièce – non pour admirer les meubles inexistantes, mais par courtoisie envers son hôte – et s'arrêta devant le diplôme accroché au mur, l'étudia avec intérêt, puis hocha la tête en signe de satisfaction.

— Il est magnifique, dit-il. Il t'a coûté cher ?

— Oui, assez cher. Mais tu vois il sert quand même. Il donne à cette pièce un air studieux qui éloigne la médisance. Il est le garant de ma respectabilité dans le quartier.

— C'est une bonne idée que tu as eue de le suspendre là. Ça vaut bien une œuvre d'art. Malheureusement, c'est invendable. Il y a ton nom inscrit dessus.

— J'y ai pensé. Mais de toute façon, à qui le vendre ? Nous ne connaissons aucun imbécile qui veuille d'un diplôme.

— Le seul que nous connaissons a disparu. Et ce n'était pas ingénieur chimiste qu'il voulait être, mais médecin vétérinaire.

— Samaraï ! Comment a-t-il disparu ?

— D'une manière tout à fait honorable et définitive : il est mort.

— Quand cela ? Je n'en savais rien. Et toi comment l'as-tu appris ?

Medhat souriait devant l'air incrédule de Teymour, mais en même temps il paraissait regretter de s'être laissé piéger de la sorte. Par inadvertance, il avait dévoilé trop vite son secret. Avisant l'unique chaise, il s'assit en soupirant, déploya ses jambes et fixa Teymour avec une sympathie condescendante. Puis il raconta toute l'histoire depuis le commencement, c'est-à-dire l'appel angoissé de Salma, sa rencontre sur le pont avec Rezk et enfin la découverte des véritables assassins, due à sa perspicacité personnelle.

— Qu'est-ce que tu penses de ça ? C'était pourtant si simple, mais personne n'y a songé. Crois-moi, tous ces notables disparus sont allés chez Wataniya. La plupart d'entre eux sont de riches campagnards des environs qui viennent en ville pour vendre leur récolte ou leur bétail et qui portent sur eux beaucoup d'argent liquide, sans compter de nombreux bijoux, bagues et chaînes de montres en or. Leur première pensée, une fois qu'ils ont réglé leurs affaires, c'est d'aller s'amuser au bordel. C'est alors un jeu d'enfants pour Wataniya et son colosse de mari que de les tuer et les ensevelir dans le terrain vague qui entoure la maison. Je suis certain qu'il n'y a aucune faille dans mon raisonnement.

— D'accord, dit Teymour. Mais qu'allons-nous faire ?

— Si tu veux savoir, nous n'allons rien faire.

— Tu veux dire que nous allons garder cette histoire pour nous ?

— Mais certainement. Cela ne nous concerne pas. Que des salopards tuent d'autres salopards, et quoi cela nous regarde-t-il ? Tu te rends compte de notre chance ! Nous allons assister tranquillement à une hécatombe de notables. Y a-t-il un spectacle plus réjouissant ?

— Dans le cas présent, je crains que nous ne soyons concernés. Tu vas voir que Hillali ne va pas tarder à nous accuser de la disparition de Samaraï. Celui-ci était de nos amis et il nous a fréquentés durant tout son séjour en ville. Nous serons interrogés et peut-être mis en prison.

— S'il commet cette erreur, il se rendra ridicule. Nous n'avons tué personne. Et d'abord il lui faudra découvrir le cadavre. Sans cadavre il ne pourra pas engager la moindre procédure contre nous. Il est tellement obnubilé par son complot politique qu'il ne pensera jamais au bordel de Wataniya. Je n'y aurais pas pensé moi-même si Rezk ne m'avait pas spécifié avoir vu Samaraï entrer au bordel avec en poche tout l'argent de son héritage. C'est ce détail qui m'a ouvert les yeux.

— Ce pauvre Samaraï. On dirait la victime innocente désignée par la fatalité.

— Je ne suis pas d'accord avec toi. Ce Samaraï avait une mentalité d'esclave. Et les esclaves ne sont pas innocents. Ils collaborent à l'administration de cette immense duperie universelle. Au fond il a eu ce qu'il mérite.

— C'était pourtant un brave type.

— Un ambitieux n'est jamais un brave type pour longtemps. Samaraï voulait réussir par l'obtention d'un diplôme à assurer sa place dans cette société que nous abhorrons. Dans quelques années, il serait devenu pire que les autres. Un arrogant personnage de salon.

— C'est possible, dit Teymour se rappelant la suspicion de Medhat à son égard quand il l'avait vu revenir muni d'un diplôme. Et c'est ce que tu as cru que j'étais devenu à mon retour de l'étranger.

— Pas exactement. Je te faisais confiance. L'ami que j'avais connu dans le temps ne pouvait déchoir à ce point.

De la ruelle monta la voix âpre d'une commère maudissant ses enfants avec l'extrémisme rageur de la misère. Medhat prêta l'oreille à l'énumération des maladies mortelles qu'elle leur souhaitait et il fut médusé par le savoir de la commère en ce domaine. Il y en avait qu'il ne connaissait point lui-même, car il s'agissait de maladies nouvelles. Elle doit écouter la radio, pensa-t-il. Puis se tournant vers Teymour, il reprit :

— Je ne t'en ai jamais parlé, mais sache que je fus profondément soulagé en apprenant la vérité sur ta conduite exemplaire durant ces années d'absence. Tu ne sais pas avec quelle impatience j'ai attendu ton retour. Je nourrissais l'espoir que tu reviendrais aussi pur et intransigeant qu'avant ton départ. Car je ne voulais pas te perdre.

— Tu as douté de ma force de caractère. Pourtant tu me connaissais mieux que quiconque. Comment aurais-je pu faillir ?

— De plus forts que toi ont été récupérés par le pouvoir. J'avais raison de trembler pour toi.

— Je ne suis pas allé là-bas pour m'instruire. Je savais déjà tout ce que je voulais savoir. Mais il était essentiel pour moi de me rendre compte que l'imposture sévissait partout.

Medhat se leva de sa chaise et fit quelques pas dans la pièce. Son excitation était tombée et il réfléchissait avec calme à la décision qu'ils avaient prise de garder pour eux leur étonnante découverte. Il avait évalué tous les risques et même l'éventualité de leur emprisonnement lui paraissait une expérience assez tentante.

— Même si nous devons aller en prison, ça ne me déplairait pas. Au contraire, ça nous changera un peu de la routine. On rencontre des types formidables en prison.

— Il conviendrait de mettre Imtaz au courant. Je suppose qu'il sera de notre avis.

— Nous irons chez lui tout à l'heure. Ensuite j'ai l'intention d'aller ce soir chez Wataniya. Je veux lui baiser la main et la remercier pour tout ce qu'elle a fait et fera encore dans cette ville.

— Pourquoi baiser la main de cette horrible femme !

— Est-ce que tu ne baiserais pas la main de qui te débarrasse de la peste ?

— Mais la peste est innombrable. Il en faudrait plus que ces minables assassinats. A ce rythme, ça prendra des millions d'années pour la voir disparaître.

— Un peu de patience, mon cher Teymour. Cela n'est qu'une entreprise artisanale, j'en conviens. Mais les salopards ne s'entendent pas entre eux et vont bientôt s'entretuer d'un bout à l'autre de la planète avec des moyens colossaux et foudroyants. Cependant nous ne devons pas mépriser ceux qui prennent l'initiative de commencer l'holocauste avec leurs faibles moyens. La moindre petite bombe qui éclate quelque part devrait nous réjouir, car le bruit qu'elle fait en explosant, fût-il à peine audible, dissimule le rire d'un ami lointain.

L'après-midi touchait à sa fin et le morne crépuscule d'hiver envahissait la ville, quand ils sortirent pour se rendre chez l'ancien acteur. En traversant le pont de fer, ils furent soudain saisis d'un rire inextinguible et se mirent à courir, à tourner sur eux-mêmes et à se poursuivre, émerveillés de leur liberté et comme enivrés par l'ampleur de leur terrible secret. Peu après, dans un coin de la place, ils rencontrèrent une bande d'écoliers jouant au ballon et ils les injurièrent grossièrement parce qu'ils se livraient à ce jeu stupide, érigé par la propagande officielle en suprême activité sociale et responsable pour une large part de la débilité mentale des peuples. Devant eux se dressait maintenant la statue de la paysanne à la robe stylisée et, dans la nuit tombante, son bras levé semblait non plus exiger le réveil d'une nation à l'esclavage, mais plutôt désigner à sa vindicte le pouvoir infâme qui s'étendait loin, très loin, à travers le monde.